

# L'ANABASIX

Jean-Pierre Depetris

2014

© Jean-Pierre Depétris, mars 2014

Copyleft : cette œuvre est libre, vous pouvez la redistribuer et/ou la modifier selon les termes de la Licence Art Libre. Vous trouverez un exemplaire de cette Licence sur le site CopyleftAttitude <http://www.artlibre.org> ainsi que sur d'autres sites.

Adresse de l'original : <http://jdepetris.free.fr/Livres/anabasix/>

# Chapitre un

## L'Anabasis

### *Journal de bord*

Le ciel et la mer ont des couleurs bleu perle, bleu fumée, bleu nuit... D'immenses masses d'eau s'élèvent et s'abaissent, marbrées d'écume dans un mouvement hypnotique et complexe. Un puissant vent du sud entraîne cette houle depuis trois jours, et son lourd manteau de nuages bas et rapides. Les ailes étendues, des goélands jouent avec les rafales, frôlant les crêtes. Je serais bien resté dehors moi aussi, laissant le vent qui n'est pas très froid emmêler mes cheveux, s'il ne trempait pas tout d'embruns glacés.

L'embarcation tient bien la mer. Ses formes trapues et arrondies et son fond presque plat sont flanqués des deux côtés, autour de l'étrave et de la poupe, de quatre plots lourdement lestés par des moteurs qui lui assurent une excellente stabilité. Sa ligne de flottaison très haute laisse peu de prises aux vagues. Les flancs fortement bombés gardent la plus grande part de la coque immergée, et la forte houle peut par moments recouvrir le pont sans l'ébranler.

L'embarcation est faite en partie de bois et de tôles rivetées. L'ensemble fait rêver à de vieux galions au ventre gonflé, à de lourds remorqueurs du siècle passé, ou même à quelque vaisseau spatial à cause de l'étrange impression que donne le monde extérieur quand on y est enfermé. Même le vacarme du vent et des vagues s'y trouve passablement étouffé.

L'[Anabasis](#) est un navire qui ne ressemble à aucun autre. Il est quasiment autonome. Il possède un générateur électrique à gazole conçu pour être utilisé le moins possible. En mer, il y a partout des sources d'énergie ; nous baignons, pour ainsi dire, dans l'énergie, nous n'avons qu'à y puiser : celle du vent, des courants, du soleil. Du soleil, je n'en ai guère vu ces jours-ci, mais de vent, il n'en manque pas. Sur le pont sont disposés une demi-douzaine de turbines, de la proue au château, qui alimentent le générateur. Quatre autres turbines sont placées sous la ligne de flottaison, exploitant le mouvement de l'eau relativement au déplacement de la coque.

Je n'ai pas osé me servir de la voile avec ce temps ; le navire se déplace avec la seule force des quatre moteurs électriques fixés aux plots orientables. C'est plus lent et plus coûteux en énergie, mais bien plus facile à diriger. Je dois seulement veiller à ce qu'ils ne consomment pas toutes les ressources électriques que le vent seul garantit en ce moment.

Il est délicat de gérer cet équilibre entre l'énergie entrante et sortante à travers un dispositif assez complexe au fond de la cale, qui la transforme et la distribue : « la machine ». On y est aidé par un ordinateur : un petit [Arduino](#), dans un boîtier qui tiendrait dans la poche d'une chemise. Il est relié au boîtier d'un routeur sans fil par un câble série universel (USB). On peut ainsi s'y connecter à l'aide d'un portable de quelque endroit où l'on se trouve à bord, voire à quai, grâce au réseau interne, à partir du moment où l'on y a installé le programme. Les deux boîtiers, celui de l'*Arduino* et celui du routeur, sont placés sur la passerelle du château et reliés à un banal écran de quinze pouces. On peut y diriger l'embarcation tout en conservant la disposition de l'écran de son portable.

De là, sont envoyés des signaux encapsulés très simples aux quatorze turbines, motrices et captatrices, et au générateur en fond de cale. Le système est ainsi robuste et fiable. Pas de câble ; chaque capteur est autonome ; il suffit de s'assurer de son étanchéité.

Le château est comme une petite cabane de bois aux murs penchés. Elle est ouverte par l'avant sur la passerelle à laquelle on accède par deux marches en contre-bas. Il est prolongé sur la poupe par un étroit balcon d'où l'on peut contempler la mer quand il fait un temps moins épouvantable. C'est là que j'ai accroché mes lignes.

Avec ces conditions météorologiques, c'est là que je passe le plus clair de mon temps. Je m'installe avec mon portable sur la banquette, à bâbord, en face de la passerelle. Derrière moi, à tribord, je peux m'étendre sur une couchette. Dans ces deux positions, je continue à voir la proue, la mer, et le ciel bien sûr qui devient noir maintenant, car le pupitre de la passerelle en contrebas ne gêne pas mon regard.

De la banquette, derrière la table dont je peux ouvrir des battants si j'ai besoin de plus d'espace, je parviens à lire sur l'écran l'état des différents curseurs. J'économise l'énergie : je chauffe peu, et je m'éclaire moins encore d'une seule petite lampe au-dessus du clavier où je saisis mon journal. Sur un second écran virtuel de mon portable, j'ai ouvert *Stellarium*, un programme qui affiche une carte du ciel en temps réel, et je navigue de l'un à l'autre. Je peux y voir les astres que me cachent les nuages. Mars est en face, dans la Vierge, et Saturne, plus bas, un peu à l'est, dans la Balance. Connaître l'ordre du ciel au-dessus de ma tête me rassure, me fait l'effet d'avoir un toit sous lequel me sentir en paix ; atténuée du moins cette impression d'être perdu au milieu de nulle part, qui devient oppressante parfois, surtout quand on ne voit plus rien au dehors.

La pluie a repris de plus belle. Elle bat bruyamment le pont et surtout la verrière de la passerelle. Les rafales résonnent sur les aspérités de la coque et des cages de fer qui protègent les turbines. Les formes trapues de l'embarcation ne l'empêchent pourtant pas de se glisser sans trop de heurts à travers les éléments, mais avec de forts balancements de la proue à la poupe.

### *À Massalia*

Forte impression ce matin en approchant de Massalia. On voit d'abord les très hautes falaises de calcaire battues d'écume. On les longe en se rapprochant, et l'on découvre combien elles sont déchiquetées, découpées de calanques, de crêtes, de déchirures et de grottes. On s'en tient à bonne distance à cause des récifs et de nombreux îlots malgré de très bas fonds, jusqu'à un archipel pelé que l'on contourne.

Tout n'est que roches, blanches comme de la glace, mais torride pourtant car rien n'y protège du soleil. Le thermomètre donne une température modérée, treize au matin, mais on est à la fois glacé par un vent chargé d'embruns et brûlé par le soleil.

En contournant les îles qui élèvent bien au-dessus de la mer leurs hautes masses rocheuses, on pénètre dans la rade, et l'on prend la mesure du massif que l'on vient de contourner, ses à-pics coiffés de pinèdes, ses falaises escarpées, striées, éclatées ; et le rivage blanc, stérile, tout à la fois torride et glacé, creusé par l'écume.

Un autre archipel ferme la rade en son milieu par bâbord. Rien ne me préparait à ce que je venais de découvrir. C'est comme si cette route m'avait conduit dans un autre monde. La ville est là, au fond de sa rade, dans sa petite plaine côtière toute cernée de roches blanches qui la coupent de l'arrière pays. On ne sait quoi imaginer derrière. C'est comme si l'on avait atteint le bout du monde.

On reconnaît de loin l'entrée du port gardée par deux forts aux imposantes murailles. Ce n'est pas là que j'allais. J'ai amarré l'Anabasix bien avant dans un petit port de pêche.

### *Le nom de Massalia*

Le nom de Massalia fut donné par les Grecs qui fondèrent la ville il y a plus de deux mille cinq-cents ans. Il devint Massilia en Latins. Avec la langue occitane, le nom fut changé en Marsilha (prononcer *Marsillo*) et donna Marseille en français.

Pendant la Révolution française, la ville fut officiellement privée de nom. On l'appela « la ville sans nom », et quand elle recouvrit son indépendance, elle reprit celui antique de Massalia.

Il existe aussi un astéroïde du nom de [Massalia](#) découvert justement par un Phocéen en 1952, une nuit après l'avoir été par un Napolitain, mais qui l'annonça un peu trop tard.

### *Chez Onyx*

J'ai été accueilli chez Onyx. Elle habite dans un quartier central de Massalia, mais on aurait peine à le croire lorsqu'on est chez elle, tant on y a l'impression d'être loin de tout. Il est vrai que la ville, qui s'étend le long de la rade d'une part, et dans la plaine limitée par son haut massif calcaire de l'autre, n'a pas réellement de centre, si ce n'est historique. Le sud de la rade est partiellement isolé par un petit massif, passablement escarpé lui aussi. À ses pieds se trouve une anse où j'ai mouillé et qui a dû être longtemps un port de pêche coupé de la cité.

Des fenêtres de la maison d'Onyx, on ne perçoit que la mer et les hautes falaises du sud. Je comprends mieux d'ici comment les auteurs antiques voyaient ce pays comme le bout du monde, le seuil de la civilisation qui ouvrait sur les épaisses forêts de la Gaule celtique, peuplées de sangliers et de tribus barbares. La vue de ses fenêtres, avec en contrebas une petite tour de guet à l'abandon, ressemble à une peinture de paysage baroque.

Onyx utilise une distribution Linux avare en interface graphique. Elle fait tout au terminal, toujours affiché sur son bureau. Moi, le terminal me rend malade. C'est un outil bien trop puissant pour quelqu'un d'aussi distrait que moi.

« Le terminal est très pratique, me contredit Onyx. Ses commandes n'ont jamais changé depuis l'époque héroïque des premiers *Unix*. Si tu t'étais donné la peine de le prendre en main une fois pour toutes, tu verrais que c'est plus souple et puissant que cette lourde et disgracieuse interface *Unity* que tu parais tant aimer dans *Ubuntu*, et qui gaspille autant de ressource que [les systèmes privés](#). »

Je ne suis pas d'accord. Mon système consomme peut-être un peu plus de ressources que le sien, mais la différence est négligeable en comparaison de ceux du commerce. Quant à l'interface *Unity*, dont l'esthétique est par ailleurs tout aussi personnalisable que toutes les interfaces des distributions Linux, elle est la plus réactive que je connaisse. « Il suffit de presser, après la touche « Méta », celle de la première lettre d'une application courante, puis de presser « Entrée » pour la lancer. Deux ou trois lettres seront peut-être nécessaires pour une application qu'on utilise plus rarement. Connais-tu plus rapide et plus ergonomique pour ouvrir un programme avec seulement trois ou cinq touches ? »

Quelles que soient leur efficacité, des méthodes aussi béotiennes déplaisent à Onyx. Rien ne la convaincra. Je ne prétends pas d'ailleurs qu'on ne doive jamais se servir d'un terminal, je pense seulement qu'il est préférable de n'y avoir recours que pour des circonstances exceptionnelles.

« Et entre ces circonstances, évidemment, tu désapprends à t'en servir », conclut-elle, non sans une certaine pertinence. J'ai d'ailleurs bien dû ouvrir la console pour installer les pilotes de son imprimante avant de pouvoir l'utiliser avec mon portable. Je dois bien reconnaître aussi que depuis des années, je suis toujours aussi tétanisé que la première fois par cet outil.

Irrémédiablement, nos avis divergent : « Tu dois pourtant admettre, dis-je, que jamais un système libre ne sera accessible au commun des mortels tant qu'il imposera l'usage du terminal.

– J’admets seulement que le commun des mortels n’accédera pas à l’informatique libre sans apprendre un minimum de commandes, et ce n’est pas la mort.

– C’est de l’utopie voyons ! Dans le meilleur des cas, la plupart des utilisateurs ne verront pas d’autres recours que de s’en remettre à des administrateurs attirés ou des services tiers, plutôt qu’à des systèmes qui les brident et les espionnent. Au mieux, ça favoriserait des entreprises de proximité plutôt que de grandes corporations, mais je ne crois même pas à une telle éventualité. Ou plutôt, on pourrait espérer trouver des services de proximité si, et seulement si, le commun des mortels pouvait se servir de systèmes libres sans devoir perpétuellement faire usage d’un terminal, et voulait bien alors les adopter. C’est un vrai problème que nous ne résoudrons pas ici : L’informatique libre exige des interfaces intuitives. Et c’est précisément ce que cherchent à promouvoir les développeurs d’*Ubuntu*, ou d’autres distributions comme *Mint* ou *Elementary*. »

### *Massalia*

Massalia est une république indépendante depuis l’antiquité. Elle fut plusieurs fois pillée et quasiment détruite au cours de l’histoire, elle fut presque digérée par l’empire romain, puis par celui des Francs, après avoir été mise à sac par Charles Martel lorsqu’ils envahirent le Midi pour y extirper la nouvelle religion du Prophète et rouvrir la porte à des siècles de persécutions. Elle fut au cours des temps partiellement soumise aux Comtes de Toulouse, à la couronne de France, mais elle est toujours renée de ses cendres. Elle n’est plus cependant depuis longtemps cette grande capitale de l’Ouest méditerranéen, avec des multiples colonies sur la côte salienne, la Corse, le Latium et l’Ibérie ; cette grande métropole avec ses lointains comptoirs orientaux, et qui étendait son influence jusque dans les mers boréales, et les rives du Don.

Massalia n’est plus depuis longtemps que l’ombre d’elle-même ; depuis que Jules César renversa ses murailles quelques dizaines d’années avant la nouvelle ère. J’ai lu dans ma jeunesse le journal de César, et j’avoue n’avoir pas plus compris que lui pourquoi Massalia n’avait pas pris son parti, ou du moins n’était pas restée neutre plutôt qu’elle ait choisi le camp de Pompée.

Massalia fut au cours de la Révolution rattachée à la France pendant quelques-temps. Ses délégués, partis pour revendiquer une plus grande indépendance pour la République suzeraine, se rallièrent à la Révolution et acceptèrent de se mêler à la nation nouvelle qui devenait, comme la leur, celle de citoyens politiquement égaux.

La France et Massalia étant ce qu’elles étaient, l’union ne prit pas. La garde civile de la cité, armée et entraînée, car les citoyens étaient déjà depuis longtemps tenus à un service militaire, fit des prouesses dans le renversement de la monarchie et les guerres révolutionnaires. Dans le même temps, son parlement hésitant pour son autonomie, tentait une alliance avec l’Angleterre. La ville sauva son indépendance de justesse. Elle fut occupée par l’Empire, mais pas longtemps.

Depuis, Massalia s’est coupée du monde, comme si elle était définitivement dépitée de ses contacts avec l’histoire universelle. Elle se tient maintenant à l’abri de sa rade, se fait oublier du reste de la planète et l’oublie elle-même autant qu’il lui est possible.

Les trafics, les gangsters ? Oui, on en parle volontiers partout ailleurs. Mais d’ici, ils semblent aussi d’un autre monde. Onyx me l’a confirmé : « La ville est traversée par des trafics de toute sorte comme un fakir par des aiguilles. Ils la traversent, mais ne l’atteignent pas. »

## Chapitre deux

### Vers le sud

*Par-delà le vrai et le faux*

Pas très loin de chez Onyx, en descendant vers la mer, on trouve une petite place ombragée de platanes l'été. On dirait la place d'un village, avec le bar-tabac, le marchand de journaux, la poste, une alimentation, et l'église en perspective de la rue qui remonte chez elle.

Onyx y descend souvent écrire en prenant un café. Le bar est presque désert en début d'après-midi, et la place peu animée. Aujourd'hui, le vent est faible, la température douce et le soleil légèrement voilé. Nous nous sommes installés dehors sous les platanes, à côté du marchand de légumes qui s'ennuie.

« J'ai lu plusieurs de tes livres, me dit Onyx. Je veux dire tes romans et tes nouvelles. Tes essais, nous en avons déjà parlé avant même de nous rencontrer. »

Il est vrai que mes essais favorisent plus les échanges et les rencontres. Je n'en dirais pas autant de ma poésie et de mes fictions. Rares sont ceux qui m'en parlent. Je suppose que c'est naturel. Si des essais sont toujours voisins du dialogue, les fictions frayent plus du côté de la rêverie solipsiste. Ce n'est justement pas l'avis d'Onyx. « Les dialogues dans tes romans et tes contes jouent un rôle important pour mettre en quelque sorte le contenu de tes essais en situation. »

Onyx, malgré son nom, n'est pas de ce genre de femmes dont on pense qu'elles sont belles aussitôt qu'on les voit. Ce n'est pas sur cela qu'elle attire l'attention. Grande et élancée, elle ne se maquille pas. Elle laisse voler ses longs cheveux noirs, ou bien les attache derrière la tête. Elle porte toujours un large tricot marin, un pantalon de toile et une paire de mocassins qui laisse voir ses chevilles. La souplesse et la vivacité de ses gestes sont contredits par son long visage et le regard rêveur et lointain de ses yeux noirs.

« Le mot « contenu », à propos de tes essais, n'est sans doute pas le meilleur, précise-t-elle : plutôt y découvre-t-on que ce n'est plus ce contenu qui importe, mais la mise en situation elle-même, jetant ainsi un doute sur ce qu'on en avait retenu. »

En vérité, Onyx n'est pas rêveuse, elle est attentive. Elle est attentive à tout, à ce qu'on lui dit, à un mot choisi plutôt qu'un autre, autant qu'au changement d'un courant d'altitude qui redessine de lointain cirrus nimbus.

– La mise en situation ? Que veux-tu dire ?

Son regard quitte le ciel pour croiser le mien.

– Je me suis très vite prise à songer que les *Méditations métaphysiques* de Descartes pourraient faire fonction de préface à tes ouvrages. Ce que tu écris semble toujours les prendre pour prémisses : « n'aurions-nous pas matière à douter de tout ? » Tu navigues en permanence entre la description ou le récit minutieux de ce que chacun peut vérifier, et tu passes sans transition à l'improbable et l'incroyable. Je peux m'assurer à chaque instant de ce que tu avances, et je me retrouve sans y avoir pris garde dans les plus fantaisistes invraisemblances. J'ai souvent la plus grande peine à distinguer les collages.

– Les collages ?

– Oui, c’est cela, on peut songer à des collages surréalistes. Mais quand on te lit, les prémisses de Descartes sont inversées ; je ne doute plus de la vérité, mais de la fiction : et si tout était vrai ? On voit alors que rien de fondamental n’en serait pourtant changé. Par-delà le vrai ou le faux, ce sont les certitudes que nous puisons à nos expériences qui sont en jeu.

– Fichtre ! Dis-je en souriant.

### *La poursuite du voyage*

L’Anabasis s’est très bien comporté entre les mains d’un aussi piètre navigateur que moi. Ses quatre moteurs autonomes le rendent parfaitement maniable dans des passes difficiles. Nous devons maintenant tester la voilure, et pour cela l’intervention de moins novice que moi est nécessaire. Onyx ne s’y entend pas trop mal, et elle est habituée à une mer qui, pour ne pas être des plus immenses, est bien souvent difficile.

Nous serons amenés à modifier le programme qui régule la puissance de l’Anabasis en conséquence, et elle est parfaitement qualifiée pour cela. Nous n’aurons de toute façon rien de bien extraordinaire à coder, car il ne manque pas, à terre, d’autres esprits pour collaborer. Nous pourrions tous communiquer aussi facilement que si nous étions côte-à-côte sur la passerelle.

Voilà ce que nous avons à faire, et pour l’heure, nous restons quelques jours ici.

Mais pourquoi ce nom, Anabasis ? C’est juste un clin d’œil pour évoquer une parenté avec les systèmes libres : Unix, GNU, Linux, mais aussi bien avec [NeXSTSTEP](#) ou même Nixus. Le projet Anabasis lui-même est né à l’époque où Apple profitait de ce que son Système Mac OS passait à sa dixième version au moment-même où il utilisait un noyau Unix, pour le nommer Mac OS X, et utiliser immédiatement ce chiffre romain comme une lettre et recommencer sa numérotation à partir de là : X.2, X.3... X.7, etc.

Le projet Anabasis est libre : un navire dont les plans sont en source lisible, piloté par un programme tout aussi libre.

Mais ce n’était pas sur le X que portait la question ? Je n’en sais rien. Peut-être à cause de Xénophon. :-)

### *Atlantique*

Je laisse le château dans l’obscurité. Ce n’est pas une question d’économie d’énergie cette fois, c’est mon choix, ou peut-être déjà une habitude. Je vois mieux la mer au-delà de la passerelle, et le ciel étoilé. J’ai mis les deux écrans, celui de mon portable et celui de la passerelle, en vision nocturne. Ils s’affichent en gamme de rouges, ce qui n’éblouit pas ma vision et reste bien lisible dans l’obscurité.

Une quantité de petits voyants lumineux brillent dans la pénombre. Ils me sont devenus familiers où que je me trouve : ceux de mon portable et de son clavier rétro-éclairé, ceux de l’écran et des boîtiers sur la passerelle, ceux de la multiprise sur le côté de la table, celui de la batterie de mon mod, celui de l’adaptateur, de l’embout de son cordon de chargement et de l’autre batterie qui charge.

« Au fait c’est quoi un mod ? Pour les néophytes les mods sont des cigarettes électroniques dont les pièces sont choisies individuellement pour optimiser le fonctionnement global de l’appareil qui s’éloigne alors par ses caractéristiques techniques et visuelles, radicalement de la forme d’une cigarette. En quelques mots ce sont les cigarettes électroniques du vapoteur confirmé. » Voilà ce que dit le blogue [Ma-Cigarette.fr](#).

Le terme « cigarette électronique » est à l’évidence impropre. Il se justifie seulement parce qu’il était question au début d’imiter des cigarettes jusque dans leurs formes. Un mod ne ressemble pas à

une cigarette, et il ne donne pas l'impression d'en fumer. Il rappellerait plutôt la pipe, dont il a à peu près la taille et le poids si ce n'est la forme. Le petit voyant lumineux qui s'allume sous la pression quand on aspire la vapeur n'est pas non plus sans évoquer le rougeoiement d'un fourneau.

La comparaison ne va pas plus loin ; la réelle différence est entre la vapeur et la fumée. L'expérience de la vapeur n'a rien à voir avec celle de la fumée, peu importe que ce soit la fumée du tabac ou la vapeur du propylène. Il n'est qu'à comparer de la viande grillée avec de la viande bouillie.

J'ai une attirance profonde pour le feu et pour les fragrances qu'il dégage : brûler des feuilles mortes, cuire des patates sous la braise... Mais la fumée enfume, salit, met des cendres partout. Si je fumais une pipe dans cette pièce étroite, l'air serait depuis longtemps irrespirable, sans parler des dépôts sur les installations électroniques et les écrans, ni des brins de tabac qui s'infiltreraient sous les touches d'un clavier, ni de la cendre qu'on finit toujours par répandre, du goudron qui bouche le filtre, qui pue quand on doit le nettoyer, et qui contraint de se laver les mains car on s'en met toujours sur les doigts quel que soit le soin avec lequel on s'y prend...

Le plaisir de la vapeur est autre chose que celui de la fumée, et il n'est pas si facile de le trouver. C'est toute la différence, par exemple, entre le thé et le café. C'est plus oriental. Avant de pouvoir apprécier la vapeur du mod, il serait peut-être bon de s'initier à la cuisine asiatique.

Les cigarettes à vapeur ont d'ailleurs été inventées en Chine, et les fabricants chinois sont de loin les meilleurs. Je vape en ce moment un clearomizer *Vision* (si, c'est une marque chinoise) avec une résistance de 18 ohms montée sur une batterie de la même marque de 1300 milliampère-heure à intensité variable entre 2,3 et 4,8 volts-heure. (Pourquoi est-ce que je dis « vaper » et pas « vapoter » ? Parce que c'est plus simple, et parce que « vapoter » est ridicule.)

La fumée du tabac, c'est tout l'Occident moderne, né avec la découverte des Indes Occidentales et finissant en une glauque globalisation impossible. Tout le génie de la modernité paraît avoir été puisé dans ces volutes de fumée, stimulé par la nicotine. La nicotine stimulera encore l'esprit, mais avec la vapeur maintenant. La modernité devient orientale.

Non, on ne m'enlèvera pas de l'idée que la fin de la fumée est celle d'une civilisation ; et si ce n'était la langue française, je n'y trouverais aucun regret.

La mer n'est pas agitée, mais un vent léger soulève de petites franges d'écume dans la nuit. Clapotis contre la coque, et comme un ressac régulier qui ébranle la proue.

Je fais un rond de vapeur. Des volutes blanches dans les lueurs diffuses. Les minuscules voyants parviennent malgré tout à éclairer la pièce quand on s'est habitué à la nuit. Je baille un bon coup, j'étire les jambes.

Devant moi monte une demi-Lune. Mars et Saturne sont encore en plein sud. Je passe sur l'autre écran où est affichée la vue du ciel.

### *La ville*

Je n'ai presque pas vu la ville où je suis pourtant resté plusieurs jours avec Onyx, mais j'y retournerai. Elle m'a entraîné plusieurs fois sur la côte par où je suis arrivé. Le calcaire blanc y évoque des roches de sel. D'immenses roches, des icebergs de sel tachés de brun et de rose, rongés par la mer. Il se dégage là une impression totalement hostile et inhumaine. On y trouve quelques vestiges industriels qui ne rendent en rien le lieu plus accueillant, mais confirment plutôt l'impression que s'y installer est impossible : des bâtisses de pierres aux parois défoncées, des murs d'enceinte couchés.

Nous y sommes retournés un lendemain d'orage où la mer avait des éclats de mercure, et où la brume nappait le relief vertical comme dans une peinture chinoise.

Des hommes vivaient déjà ici quand la mer était bien plus basse. Une civilisation préhistorique a été lentement engloutie. Peut-être le site était-il accueillant alors.

Par endroits, la roche descend en pente douce jusqu'à la mer comme une banquise. Je m'y serais presque attendu à voir surgir des ours blancs. « Des ours blancs ici ? » s'est étonnée Onyx. Oui, des ours voraces au pelage encore taché d'un sang ressemblant à du minium.

J'ai rêvé de ces ours en m'assoupissant un moment sur la couchette. Je sentais leur haleine chaude. Ils avaient des yeux fous qui semblaient regarder de plus loin qu'ils n'étaient.

### *Des murs et des jardins*

Des murs et des jardins, voilà l'image que j'emporte de la ville. Rien au fond qui évoque véritablement une ville ; peut-être une banlieue, mais une banlieue semblable à celles du passé, quand les villes se noyaient doucement dans des campagnes sauvages.

De toutes petites rues coupées par de hauts escaliers, des maisons cernées de jardins, partiellement cachées par des massifs de lauriers, des chênes verts, des platanes, des pins convulsifs, des cyprès rigides, des agaves acérées...

Des maisons aux fenêtres ornées de pots de fleurs et des jardins aux murs hérissés de tessons de bouteilles. On sent bien que si les gens semblent expansifs et accueillants, et vous saluent ici quand ils vous voient passer, ils se protègent aussi et gardent toujours une bonne distance. On entend parfois aboyer un chien.

De petites rues et des jardins accrochées aux pentes. Le quartier est escarpé. Une cité normale aurait probablement profité de ce massif pour en faire un grand parc public au milieu de la ville, tout proche de la mer. C'est au contraire une mosaïque de petits espaces privés. Leur ensemble forme pourtant l'un des plus grands et des plus beaux monuments du monde. Peut-être parce que chaque parcelle garde son mystère. Chaque parcelle est comme une vie d'homme, aussi unique et singulière l'une que l'autre, l'homme et sa parcelle, et qui contribue à changer l'espace environnant d'une façon tout aussi unique et personnelle.

# Chapitre trois

## Au nord

### *La baleine arctique à défenses*

La baleine arctique est le plus grand animal de la planète. Les zoologues avancent plusieurs explications pour sa paire de longues défenses, semblables à celles des mammoths. Elles ne lui servent apparemment pas à se battre, car ces animaux sont des plus pacifiques. On suppose qu'elles leur sont utiles pour briser la banquise quand ces majestueux cétacés remontent respirer, car ils vivent principalement sous l'Océan Arctique.

On a peu chassé la baleine à défenses pour son ivoire, et bien moins que les autres espèces pour leur huile, précieuse au dix-neuvième siècle pour les mécaniques de précision. On l'a peu chassée précisément parce que la baleine arctique est plus difficile à débusquer sous les glaces qui la protègent.

Voilà ce que j'ai pu apprendre sur Wikipédia de ce qui est ici l'animal fétiche, présent jusque dans les armes de la petite ville. Dehors, le temps est glacial, un vent polaire fait voler une poussière de neige ou de glace. À l'intérieur, dans le café qui ressemble un peu à une cuisine paysanne avec ses tables en formica et ses tasses en pyrex, il fait plutôt chaud.

Ce climat est épouvantable pour tous les matériels électriques portatifs, ordinateurs, téléphones, cigarettes électroniques. Le passage entre des températures extrêmes provoque de dangereuses condensations. Je n'ai heureusement pas eu à sortir de l'hôtel pour rejoindre le bar où j'ai commandé un thé.

### *Bien plus loin*

Après mon long trajet en train, j'apprécie le confort de la pièce à l'entresol de l'hôtel. La tapisserie à fleurs stylisées, l'épais tapis manufacturé, le meuble en bois verni en face de moi, avec ses vitres coulissantes qui protègent une vaisselle inutile, quelques livres épars, des bibelots sur des napperons de couleur, tout cela côtoie le mauvais goût mais réussit pourtant à créer une atmosphère chaleureuse. Les volets basculants sont partiellement levés sur la large fenêtre qui traverse tout un côté de la pièce, mais on n'y voit rien dehors tant qu'on ne se colle pas à la vitre.

Le salon est bien tempéré, et une légère vapeur de propylène flotte dans la lumière feutrée. Dehors la nuit est étrangement calme, comme si le monde lui-même avait disparu : pas un bruit de moteur, pas un souffle de vent ne traverse l'épaisseur du double vitrage. Les coussins du fauteuil, la fatigue du voyage, la voix profonde et lente de Shimoun, l'alcool fort sur ma langue, m'entraînent dans une agréable détente qui ne laisse toujours aucune prise au sommeil, ni ne dissipe mon attention.

La lumière de la pièce est agréablement tamisée. Le bois de la table, recouvert d'une plaque de verre, ne s'harmonise pas trop mal après tout avec le ton vert de la tapisserie. J'y prends mon verre, Shimoun y pose le sien. Il parle.

« Il est remarquable d'entendre partout, comme une seule voix, ceux qui parlent pour le système. Ce sont les mêmes personnes, formées aux mêmes écoles, totalement interchangeables. Leurs analyses, leur langage, leur logique, leurs grilles de lecture passent en écho d'un journal à l'autre,

d'un pays à l'autre, d'une langue à l'autre. Ils sont dans tous les camps, leur façon de voir traverse toutes les lignes, toutes les frontières, tous les barbelés, les murs, les champs de mines et les barrières douanières. Que font-ils exactement ? Ils tentent d'enfermer la complexité du monde dans des schémas assez simples, reposants, rassurants parce que réductibles à des discours grammaticalement simples, commodes à manipuler et à traduire, avec des lexiques standardisés. »

Shimoun propose à nouveau de remplir mon verre de ce qui n'est pas de la vodka mais lui ressemble, et me rappelle un peu le Garlaban qu'on fait au nord-est de Massalia. Il se sert aussi, déguste une gorgée et reprend.

« En d'autres temps, imposer un tel discours a pu prendre l'apparence d'un combat – on l'a dit “pour la liberté d'expression” – ou bien encore, ce discours a pu paraître celui d'une domination, celle d'un système et de sa mondialisation. Depuis qu'il est parvenu à s'imposer sans partage, ce discours n'a plus rien à dire, rien d'autre à imposer que lui-même. On peut cesser de l'écouter et de l'entendre sans rien perdre. On peut y revenir pour s'assurer qu'il continue imperturbablement, sans avoir rien sauté. Une fois imposé, en quelque sorte, il ne s'impose plus. »

J'ai rencontré Shimoun pour la première fois il y a huit ans, et je ne crois pas qu'il ait depuis changé sa veste de cuir brun toujours parfaitement cirée qu'il portait cet après-midi quand il m'attendait à la gare. Il ne doit plus être bien loin de la cinquantaine, et je crois que sa carrure s'est un peu épaissie. J'ai découvert aussi une molaire en argent qui brille maintenant dans sa bouche quand il sourit. Peut-être est-ce cet éclat métallique qui dégage une impression de force, qui la donne du moins à ses paroles ; ou peut-être est-ce, plus probablement, parce qu'il a maintenant la plus parfaite maîtrise du français.

« Ce discours », répond-il à mes remarques, « pourrait s'assumer pour ce qu'il est : celui du système, et qui s'opposerait alors à tous ceux qui attaqueraient ou contesteraient ce système ; mais c'est ce qu'il ne veut pas devenir, et moins encore paraître. Il veut être aussi le discours de ce qui s'oppose au système, il se veut au-dessus de toute contradiction, de tout conflit ; il veut envelopper tous les discours, et c'est ce qui le caractérise. »

« Ce discours veut être celui qui explique aussi bien le pour que le contre. Non seulement il veut renvoyer dans l'irrationnel et le non-sens tout ce qui s'opposerait à lui – fanatisme, populisme, folie... – il veut de surcroît être aussi le discours qui recouvrirait, qui détiendrait le sens ultime de ce qui s'oppose à lui. »

### *Le discours du système*

Avant le souper, nous avons regardé les informations sur *PressTV*, la chaîne iranienne en langue anglaise, puis sur *Russia Today*. Un journaliste indien du *Guardian* y débattait de la situation au Moyen-Orient avec un universitaire de Berkeley comme ils auraient pu le faire aussi bien sur la *BBC*. Puis nous sommes montés nous installer au salon, à l'entresol, en face de l'escalier d'entrée. Le derrière de l'hôtel domine une étroite vallée.

De l'autre côté, l'entrée donne sur un boulevard trop large pour la taille de la petite ville, avec des contres-allées que les quelques voitures garées rendent encore plus désertes. On y ressent l'étalage de ce seul luxe accessible aux cités de banlieue, l'espace, qui par contraste rend plus sensible encore tout ce qui peut manquer. Ici cependant, le luxe d'espace nourrit moins ce sentiment de désolation caractéristique de l'urbanisme contemporain, qu'il ne donne une impression de fière austérité, en contraste avec les gens que l'on peut y croiser, plutôt directs et cordiaux. On est alors surpris, une fois dans l'hôtel, de voir qu'il donne par derrière sur un paysage presque sauvage.

Ce que dit *Shimoun* m'intéresse vivement. Dans le cas contraire, je ne négligerais de toute façon jamais une occasion de bavarder dans la nuit en trinquant avec un ami. Mes observations m'ont déjà

conduit à partager largement son point de vue, mais il me semble quand même que ce « discours du système » a perdu depuis quelques années beaucoup de son omniprésence, et surtout de sa puissance.

« Non, je ne dis pas, bien sûr, qu'il n'y aurait pas d'autres discours, tout au contraire », me répond-il. « Il est des quantités d'autres voix, d'autres logiques, qui se donnent toujours plus les moyens d'une consistance, et qui trouvent toujours mieux leur chemin vers des interlocuteurs, à défaut d'auditoires. Il est remarquable cependant que leurs rapports avec celui du système soient rompus. »

« Comment cela ? » Reprend-il sans me laisser le temps de l'interroger. « D'abord, le discours du système est totalement incapable de prendre en compte ces discours-là. Celui qui tient le discours du système, qui est clairement identifié, diplômé, rémunérés pour cela, qui semble partager avec tous ses confrères les mêmes coiffeurs et les mêmes tailleurs, totalement semblables, et se différenciant pour les besoins de débats par de petites nuances de jugement – la bouteille est à moitié pleine dit l'un, je me demande si elle n'est pas plutôt à moitié vide s'empresse de contredire l'autre – alors que ce dont ils parlent n'a peut-être aucune forme d'existence ; celui qui tient le discours du système est totalement incapable de discourir avec ceux qui ne le tiennent pas. Il est même incapable de tenir compte d'un discours sans l'associer à d'autres, sans en faire avec d'autres un discours composite, un portrait-robot de discours, un discours-robot, dont il rend compte en s'opposant sur des détails avec d'autres experts. »

« Celui qui parle pour le système est d'abord incapable de discuter avec celui qui ne le fait pas, de comprendre le discours de quelqu'un qui saurait d'où il parle. Cette personne et son discours deviendraient de ce fait dépourvus de tout autre intérêt que celui d'un témoignage. Le système n'entend pas un tel discours, non pas parce qu'il refuserait tout intérêt à la personne humaine, mais parce qu'il n'est rien pour lui dont la pensée pourrait se saisir hors du discours lui-même. Rien n'existe pour lui qu'un ordre du discours qui doit se couler et se mouler dans un ordre des choses, un ordre tout court ; qui doit s'en faire, en quelque sorte, le reflet, la doublure ; à moins que ce ne soit cet ordre des choses, cet ordre du monde, qui doive se couler, se replier, dans celui du discours, et, en tout cas, dont la parfaite coïncidence serait ce qu'il appelle “la vérité”. »

### *D'une question de sophistication*

Shimoun aussi utilise un mod. Ils font pourtant figure d'objets de luxe, ici où le tabac n'est pas taxé et donc bien moins cher que chez nous. L'ingéniosité des utilisateurs locaux en est stimulée : la plupart sont bricolés et fortement personnalisés. Si nous avons fumé du tabac, l'air du salon serait déjà devenu irrespirable, avec ses vitres fermées. Là, il n'y a même pas d'odeur, peut-être à peine celle de la vapeur de propylène, et que recouvre largement celle de l'alcool. Nous avons échangé nos mélanges, celui des liqueurs nicotiniques d'origine chinoise que je commande en ligne, celui qu'il fabrique lui-même, à base de poivre et de genièvre.

Je dois avouer à Shimoun que je perçois dans son propos comme une aporie, à moins qu'une part de son argumentation ne m'échappe. J'ai l'impression que dans son discours quelque-chose se mord la queue.

« Ce que tu développes là est intéressant et profond, mais il me semble que ton propre discours se met à ressembler à celui du système, dis-je, un discours du système orienté à ce moment-là contre lui-même. Je n'en suis que plus admirateur de ta rhétorique, et même de son côté sophiste. Pour le reste, tu me sembles avoir tout dit avec ton “à force de s'imposer, ce discours ne s'impose plus”. »

« Oui, tu as en partie raison », reconnaît-il. « Une telle critique est un exercice sophistique peut-être magistral, mais complètement inutile pour expliquer quoi que ce soit. Le discours du système

est aussi stérile à critiquer qu'il l'est intrinsèquement. Il n'en demeure pourtant pas moins vital pour le système, vital en ce qu'il est pour lui, si je peux dire, le chemin qui mène à la vérité et à la vie. »

« Pas moins. » Insisté-je avec ironie.

« En effet, pas moins, reprend-il sérieusement. Ce discours se croit la clé du rapport pragmatique entre le système et les faits. Et ceux qui parlent pour le système croient bien souvent qu'ils énoncent des prophéties auto-réalisatrices. Ce qui fut bien quelquefois vrai en d'autres temps, mais le devient toujours moins. »

« Ça ne le rend évidemment en rien vital pour nous aussi », s'empresse-t-il d'ajouter comme pour devancer mon objection, « du moins tant qu'il ne s'agit, disons, que de son contenu. Cependant, en éludant le rapport cette fois entre langage, pensée et réel, le discours du système nous questionne. C'est d'ailleurs en quoi il s'agit bien d'un discours du système, et même, plus exactement, du discours d'un système, d'un discours qui produit l'exécution d'une série de tâches en économisant l'effort de les penser. »

« Tu soulèves alors une question qui est aussi bien technique et métaphysique », dois-je convenir.

### *Le yourtchi*

Malgré son apparence et sa taille qui rappellent le bison, le yourtchi (*Ovibos nivicola*) est un ovin, un capriné, cousin du bouc, et non un bovin, exactement comme le bœuf musqué (*Ovibos moschatus*) dont il est le plus proche parent. Le genre *Ovibos* ne contient d'ailleurs que ces deux espèces. Depuis des milliers d'années, les peuples des plateaux élèvent des yourtchis pour de nombreux usages, les gardant en troupeaux à demi-sauvages. Ils sont la seule peuplade à avoir jamais monté ce genre d'animal.

Le yourtchi se distingue surtout du bœuf musqué par ses cornes, davantage semblables à celles du bélier. Il possède cependant la même toison laineuse, une force et une taille équivalente : un mètre cinquante au garrot, et une longueur de deux mètres cinquante pour un poids de trois cents kilos environ. Il a la même aptitude au combat que les taureaux espagnols ou camargais. Sa force de frappe lors de ses charges approche la tonne.

Les yourtchis les plus agressifs sont élevés pour le combat. Les plus dociles et les plus rapides sont dressés pour servir de montures. À la course, le yourtchi est sensiblement moins rapide qu'un cheval, mais il est à l'aise dans des cailloutis et des pentes escarpées où un homme ne passerait pas sans peine. Il peut cependant se faire plus rapide qu'un étalon pendant une courte charge au terme de laquelle il est capable de se jeter de toute sa force sur ce qui lui fait obstacle. Contrairement au cheval, il est bien rare qu'il se brise un os en tombant.

Des chercheurs prétendent que le yourtchi fut le premier animal domestique de combat, et que plus tard seulement, les premières tribus descendues des plateaux auraient changé leurs montures pour des chevaux. Les gens d'ici traitent les yourtchis avec respect. On n'en tuerait jamais un pour le manger. On les mange cependant, généralement quand ils sont morts au combat, et avec force cérémonies.

## Chapitre quatre

### Retour en mer

#### *Les Phocéens*

« Pourquoi les habitants de Massalia s'appellent-ils les Phocéens ? » Demande Shimoun à Onyx.

« Parce que les Grecs qui ont fondé Massalia étaient des Phocéens, explique-t-elle, venus de Phocée, une cité grecque sur la côte de la Turquie actuelle. Lorsque les Mèdes conquièrent la rive Est de la mer Égée, la plupart des Phocéens et leurs institutions partirent pour leurs colonies occidentales, dont Massalia devint la nouvelle capitale. On continua donc à les appeler des Phocéens. »

« Ils emportèrent avec eux une copie de la statue de Diane qui se trouvait dans le sanctuaire d'Éphèse, et qui était leur déesse tutélaire. Ils la placèrent dans un nouveau temple de Massalia. Les Phocéens avaient fait escale près du Latium où ils avaient une colonie. Les Romains découvrirent [la statue de Diane](#) à cette occasion, et ils voulurent aussi en faire une copie. Voilà pourquoi la seule figure que nous en ayons encore se trouve à Rome. »

« Pendant des siècles, les Phocéens et les Romains vécurent en une étroite symbiose, les uns dominant la mer avec leurs trirèmes ; et les autres, la terre avec leurs légions. Ils vainquirent ensemble les Carthaginois et devinrent les seuls maîtres de tout l'Ouest de la Méditerranée, en fait du seul Ouest que connaissait le vieux monde en ce temps-là. »

#### *Essais en mer*

Nous avons repris la mer, Onyx, Shimoun et moi. Pour travailler à bord, Shimoun a adopté une tenue qui ne manque pas de me surprendre. Il porte comme moi des bottes de sécurité, auxquelles Onyx a renoncé, préférant ses mocassins ou des bottes de pêcheurs quand les intempéries l'exigent. Il a enfilé un pantalon kaki avec de multiples poches, et un tricot genre ski, décoré de triangles colorés. Il porte toujours sa veste de cuir avec un petit carnet et un stylo qui dépassent de sa poche, et il est coiffé d'un bonnet de fourrure.

Nous avons trouvé ici un lieu où nous pouvons apporter quelques modifications à la structure du bateau, un petit port de pêche qui possède tous les équipements nécessaires où l'on veut bien nous laisser bricoler et même au besoin nous donner un petit coup de main au seul échange de la réciproque.

– Massalia a rendu un culte à cette déesse de la fertilité, de la chasse et des espaces sauvages, dit Onyx, jusqu'à ce que Marie de Magdala vint l'évangéliser. La légende veut que la sainte ait vécu sous le pilon de la Sainte Baume qui surplombe la cité au fond de la plaine côtière à l'Est, dans les bois comme un animal sauvage jusqu'à la fin de ses jours.

– On n'est pas obligé de le croire, précisé-je, car on trouve une sépulture de Marie de Magdala à Éphèse. Il est du moins vraisemblable qu'elle passât à Massalia, car après les conquêtes de Pompée en Orient, la ville avait rétabli des liens avec Éphèse qui semble être restée après la conquête Perse un sanctuaire important. Rien ne permet donc de douter qu'elle débarquât avec les deux autres Maries dans la plaine de la Crau, comme le disent des écritures, ni même qu'elle vécût dans la forêt aux pieds de la Sainte Baume, avant de s'embarquer pour la mer Égée.

– Toutefois, reprend Onyx, la ville a cessé au fil des siècles de rendre un culte à la Sainte Vierge de la fertilité et des mondes sauvages, pour adorer une autre Sainte Vierge Mère de Dieu.

Nous n'allons pas très loin pour nos essais, ne restant jamais plus de vingt-quatre heures en mer, et nous pouvons travailler des jours entiers à terre. À l'entrée du port, se trouve un petit chantier de réparation navale où les coques sont tirées par des chaînes sur des chemins de ciments au travers de la plage de gravier, à l'aide de chariots montés sur rails. Au devant des hangars une sorte de capitainerie est montée sur des pilotis. Nous y passons beaucoup de temps à boire du thé ou de l'alcool.

– Reconnaissons que ce culte marial des Phocéens était une façon intéressante de passer du polythéisme au monothéisme, remarqué-je, une transition douce, en quelque sorte. Je crois bien que c'est ce qui a stérilisé plus tard tous les germes de la Réforme, quand il aurait été compréhensible que la ville s'associât aux autres grandes cités du Sud, pour tenter d'obtenir une plus grande autonomie. Mais les Phocéens ne risquaient pas de contester la sainteté de Marie ; ils auraient encore plutôt reconnu sa divinité.

– Tu veux dire, intervient Shimoun, que les Phocéens n'avaient jamais été profondément chrétiens ?

– Il n'a pas tout à fait tort, ajoute Onyx, il semble qu'ils croyaient en Dieu dans la mesure où ils croyaient d'abord en sa vierge de mère.

– Ils ne choisirent non seulement pas la Réforme, continué-je, mais le camp contraire, celui de la Ligue Catholique, pourtant dans la même idée d'y gagner plus d'autonomie envers la couronne de France. Ce fut encore une fois le contraire qui arriva. Après l'assassinat de Cazaulx, officier de la garde-civile devenu chef de la république, les murs de la cité furent détruits, et elle fut flanquée de deux forteresses royales à l'entrée du port, qui avaient plus fonction de la maintenir en respect que de la protéger.

– Ce fut un choix aussi catastrophique que celui d'avoir pris le parti de Pompée plutôt que de César, conclut Shimoun. Crois-tu sérieusement qu'il ait été inspiré par une forme singulière de religion ?

– Je ne répondrais pas par l'affirmative à une question formulée ainsi. Mais la mythologie dit certainement quelque-chose de la façon dont les Phocéens concevaient leur manière de former une communauté.

Il ne fait pas si froid bien que l'hiver ne soit pas terminé. Les courants du sud adoucissent le climat. Parfois, le matin, la mer paraît toute blanche à cause de la nébulosité de sa surface que les rayons du jour rasent. Parfois elle est gris-sombre comme une plaque de tôle mouillée, et toute striée. Il reste cependant un peu de neige sur la côte.

J'aime l'odeur des tôles, et j'aime l'odeur du métal brûlé dans cet air qui reste vif, et même glacé au matin. Je crois avoir déjà dit que j'aime le feu, et les fragrances qu'il dégage. J'aime aussi beaucoup l'odeur du vieux poêle quand on l'allume au matin.

« J'ai entendu dire que la déesse des Phocéens était Cybèle », avait encore ajouté Shimoun. « Par qui ? » demandé-je, surpris. « Des chercheurs Turcs. » Comme nous restions silencieux, il a conclu : « Les voies de l'Histoire sont impénétrables. »

### *Des maux des mots*

On rencontre aujourd'hui de réelles difficultés avec la langue française pour désigner les objets les plus courants de la vie quotidienne. On s'en aperçoit surtout avec les objets électroniques les plus usuels. « Wi-fi », par exemple, ressemble à première vue à une bonne abréviation de l'anglais pour désigner un réseau sans-fil, mais ce n'est pas une abréviation (et de quoi ?), c'est une marque

déposée. Le mot s'applique à des protocoles de communication sans fil que l'on appelle ainsi par abus de langage et pour des raisons de « marketing », mais pas aux USA cependant où l'on dit WLAN (*Wireless Local Area Network*).

A-t-on besoin aussi bien d'appeler « box » un boîtier ? Je pourrais multiplier les exemples. Ce n'est pas dans un souci cocardier que je dis cela, ni pour me faire l'avocat d'un vain purisme. Le danger que font courir à la langue de tels usages est le manque de précision, et pour le moins, d'efficacité. Dès que je dois utiliser un manuel ou un mode d'emploi, j'en viens à privilégier la version anglaise plutôt que celle de ma langue maternelle pour éviter les imprécisions et les ambiguïtés.

En anglais, « box » signifie « boîtier » et rien de plus. En français, « box » signifie toujours un peu plus sans qu'on sache bien quoi. On a « mail » aussi, qui signifie « courrier » en anglais, mais qui en français est souvent employé pour « courriel », « e-mail » en anglais.

Je ne suis pas systématiquement contre l'introduction de mots étrangers dans la langue française, au risque de faire ce qu'on appelle de « faux amis ». Tout est possible à condition de ne pas faire perdre aux énoncés toute consistance. Si l'on voulait à tout prix introduire le mot « hacker » en français pour désigner un pirate informatique, on devrait alors le traduire en anglais par « cracker » ; et ça ne nous aiderait pas de toute façon à traduire « hacker », qu'on ferait bien mieux de franciser en « hacheur ».

Je ne conteste même pas que des noms de marque finissent par devenir des noms communs, comme le fameux « frigidaire » si bien trouvé ; mais il ne doit pas en découler une confusion systématique entre les deux, ni dans leur typographie et leur syntaxe. Par exemple « l'internet », qui est un nom commun, n'a pas à être orthographié avec une majuscule et sans article, comme un nom propre. Des abréviations n'ont pas à être privées de leurs articles, le HTML ou le HTTP, même si elles sont faites avec des mots de la langue anglaise où elles n'en prennent pas.

Ces usages finissent par produire une sorte de langue parallèle, avec des vies et des pensées parallèles : une langue où l'on vit et pense tous ses objets quotidiens comme des gadgets à la mode, peu utiles et peu sérieux, superficiels et éphémères ; que l'on ne cherche pas à comprendre car on pense qu'ils n'ont précisément pas à être compris ; et une autre où l'on vivrait et penserait, sentirait, éprouverait... mais sans corps, sans objets si ce n'est anciens ; une langue et un monde abstraits, intellectuels, éthérés... dans le meilleur des cas, anciens.

Je pourrais associer ces remarques à un usage très abusif de termes dont on ne retient plus que le sens administratif et juridique. Un « plan social », par exemple, est tout ce qu'on veut, sauf ce qu'un bon francophone non averti entendrait par ces mots. Le terme de « droits », au pluriel, désigne généralement des émoluments, et de même « entreprise », « association », « animateur », etc.

La langue se vide ainsi peu à peu, devient une structure formelle, devient inutilisable, incitant toujours plus à faire appel aux ressources de langues étrangères, c'est-à-dire, faute de mieux, à l'anglais, qui ne s'en porte pas mieux et renforce le problème au lieu de le résoudre. À la fin du vingtième siècle, on avait eu aussi des recours massifs à des mots allemands en matière de philosophie, et même à la francisation de syntaxes de l'allemand. On assiste alors à l'effondrement sur elles-mêmes des langues occidentales.

D'un autre côté, ces langues ont de solides littératures auxquelles il est toujours facile de se ressourcer. Il est toujours possible, même en solitaire, de les revivifier rapidement.

Oui, parfaitement, on peut y parvenir en solitaire, ce qui montre encore une fois qu'une langue sert davantage à concevoir qu'à communiquer. Cependant, je ne dirais pas le contraire, on voit mal comment conserver la maîtrise d'une langue sans parler avec ses semblables. Évidemment, de tels problèmes avec les mots sont aussi bien un problème avec les choses.

### *De l'énergie et de l'attraction des corps*

Nous vivons très chastement tous les trois, et c'est une excellente chose pour ne pas nuire à notre bonne entente. En fait, je ne comprends pas comment nous pouvons vivre si chastement, car je sens qu'il n'en faudrait pas beaucoup. Nos activités, la vie que nous menons, sont stimulantes, j'entends sexuellement stimulantes, mais c'est comme si y était spontanément absorbée cette libido qu'elles stimulent, un peu comme « la machine » de l'Anabasis qui gère l'équilibre entre l'énergie puisée dans l'environnement et l'autonomie du navire.

C'est un réglage assez fin qui n'est là assisté par aucun programme au sein d'une petite carte mère. De tels équilibres se font seuls, comme ils se défont parfois aussi bien. Je pense ici à la célèbre pièce de Sartre, *Huis clos*. À l'évidence, de tels équilibres fonctionnent d'autant mieux qu'ils sont reliés à ceux du monde réel, du monde physique et de ses équilibres de forces. Nous nous entendrions certainement moins bien si nous nous intéressions plus à nous-mêmes plutôt qu'aux vents et aux marées. Mais là, non : les pulsions sont immédiatement absorbées par ce qui dans le même temps les stimule.

Je dois pourtant reconnaître qu'Onyx est attirante. Son regard surtout, que j'ai appris à mieux connaître, est séduisant. Il est habité d'une tristesse pourtant, d'une nostalgie, d'un désespoir tranquille dont je ne sais rien et ignore la cause, et qui pourrait n'être encore qu'une coquetterie patiemment cultivée, comme un appel à être consolée.

Tout serait simple car notre étroite cohabitation depuis des jours a facilité les gestes familiers, la spontanéité des attitudes, la franchise des émotions. Il me semble que ce serait plus facile encore pour Shimoun s'il le voulait, car dans son regard, une froideur et une fermeté répondent volontiers à celui d'Onyx.

À l'évidence, il est comme moi, et comme Onyx aussi. Nous n'en sommes pas là. C'est comme si un petit Arduino réglait nos libidos à des fins plus constructives. Et peut-être est-ce finalement bien notre Arduino qui les règle en partie.

De toute façon, à de tels jeux nous ne sommes pas les maîtres ; volonté et conscience sont toujours gagnées de vitesse, quelles que soient nos tentations ridicules de normer et de ritualiser les choses. Il y a là des lois prééminentes à toutes lois, même peut-être à celles de la physique et des mathématiques.

C'est bien nous qui réglons l'Arduino après tout, et qui écrivons le code, mais certes pas dans le souci de régler nos relations les uns avec les autres. Curieusement pourtant, en ne nous prêtant pas attention, nous en devenons plus subtilement attentifs les uns aux autres.

## Chapitre cinq

### Malaisie

#### *Cybèle, mater deum*

Un visage de marbre coiffé d'une muraille crénelée et flanquée de tours, voilà à quoi ressemble la déesse Cybèle, en grec Kybélê signifiant « Gardienne des savoirs », appelée aussi Mère des dieux. Vêtue d'une toge, elle trône sur un char tiré par deux fauves. On en trouve des sculptures et des bas-reliefs, on la voit gravée sur des monnaies romaines.

Ces figures n'ont plus que la couleur du marbre ou du métal, mais on imagine celles dont elles éclataient, avec la fourrure tachetée des fauves comme des ombres sous les pins.

Étrange déesse venue d'Asie Mineure, mais dont on trouve surtout les images entre le Latium et le sillon rhodanien. Étrange déesse servie par des prêtres émasculés venus d'Orient, dont le culte se répandit en Occident dans les deux siècles qui précédèrent le Christianisme et ceux qui le suivirent, et qui le concurrençaient autour du règne de Constantin.

Rien dans les écrits anciens que je connais ne permet de penser qu'une telle divinité fût introduite par les premiers Grecs, contrairement à la Diane d'Éphèse dont on trouve la dernière copie à Rome. Il est vrai qu'on trouve aussi au musée du Vatican [une statue de Cybèle](#) qui lui ressemble étrangement.

« On a établi un rapport étroit entre l'Artémis vénérée à Éphèse » peut-on lire sur Wikipédia, « et les grandes déesses d'autres peuples : on pense d'ailleurs qu'elles ont une origine commune. Un dictionnaire biblique déclare ce qui suit : “Artémis présente de si étroites analogies avec Cybèle la déesse phrygienne, et avec d'autres représentations féminines de la puissance divine dans les pays d'Asie, telles que Ma de Cappadoce, Astarté ou Ashtaroth de Phénicie, Atargatis et Mylitta de Syrie, qu'on peut penser que toutes ces divinités ne sont que les variantes d'un seul et même concept religieux, qui présente quelques différences selon les pays, différences qui s'expliquent du fait que ce concept a évolué en fonction des circonstances locales et de la mentalité du pays.” (A Dictionary of the Bible, J. Hastings) »

#### *De la profondeur et de la surface*

On oublie souvent ceci que la mer, vue du niveau de la mer, ce n'est pas grand-chose. Elle se réduit quasiment à un décor : le décor d'un huis-clos. À naviguer, j'aime autant alors que ce soit en solitaire. La mer est toutefois un décor qui bouge, et parfois très fort. C'est ainsi qu'elle rappelle sa réalité ; qu'elle rappelle sa profondeur.

Vue de la surface, la mer est tout plutôt qu'une profondeur. Que nous voguions sur quatre mètres d'eau ou sur quatre mille mètres, ça ne fait aucune différence ; et même si l'on devait s'y noyer, ça n'en ferait aucune.

D'un autre côté, sur la terre ferme, au-delà d'un certain nombre de mètres, tomber de plus ou moins haut ne change pas grand-chose. Le vertige n'est pourtant pas le même.

J'essaie de me convaincre que j'ai plusieurs kilomètres d'abîme sous mes pieds. Mais non : je le sais, j'en suis convaincu, mais je ne l'éprouve pas. Le ciel étoilé au-dessus de ma tête me convainc mieux de son étendue pourtant inaccessible. Pour un peu, je craindrais d'y tomber.

Je suppose qu'à différentes époques les hommes ont vu le ciel au-dessus de leur tête de diverses façons. Ou plutôt, j'imagine qu'à toutes les époques les hommes ont eu des façons divergentes de voir un même ciel.

Pourtant depuis toujours, depuis la plus lointaine préhistoire où des hommes ont été attentifs aux mouvements célestes, ceux des planètes proches, ceux des étoiles lointaines et ceux du plan galactique, rien ne nous a été masqué, ni de l'immensité, ni des mouvements. Ce sont au contraire des calculs bien compliqués qui ont permis de se représenter un monde plus petit et réglé.

L'immensité du cosmos, je peux la voir de mes propres yeux, et pour me la cacher j'ai justement besoin de représentations, contrairement aux abîmes.

L'immensité horizontale, elle, je peux la voir aussi : grâce à l'étirement des nuages. Je peux cependant les voir aussi bien de la terre ferme, et mieux encore, ces déformations convulsives des nuages étirés par la perspective. La mer n'est jamais plus immense que vue de la côte.

« Je suis d'accord avec toi », dit Joumra, la jeune malienne que j'ai rejointe à Kual Lumpur, « surtout si je me trouve sur une position suffisamment élevée ; mais à ce moment-là je ne me déplace plus et je deviens dépendante des seuls mouvements du soleil et des nuages. – Et après ? De toute façon, ils se déplacent Joumra, et bien plus vite que toi ; et ils ne seront jamais semblables même si tu devais toujours rester au même endroit »

« Tu sais ce qui serait le mieux, continué-je ? Ce serait une île rocheuse qui se déplacerait sur la mer comme un iceberg. – Il existe une planète, répond Joumra, où d'immenses îles de cristal flottent sur une mer de rubis. – Comment le sais-tu ? Demandé-je sottement. – Comment saurais-tu si ce n'est pas vrai ? Me répond-elle. »

### *Joumra*

Joumra est à son affaire. Elle est descendante d'une vieille lignée de pirates malais, mais aujourd'hui, elle navigue surtout sur le web, et peut se laisser aller tout au plus à quelques menus actes de piraterie informatique. Je l'ai rejointe à Kuala Lumpur, tout près du détroit de Malaka, aux portes de la Mer de Chine. Elle m'a reçu sur le toit du petit hôtel où elle m'attendait et où nous avions une vue à trois-cents-soixante degrés sur la ville, avec la Tour Petrona en face de nous, à un ou deux kilomètres. Kuala Lumpur est dans les terres, mais elle bénéficie du climat maritime très humide. La température y varie entre vingt-deux et trente-deux degrés toute l'année.

À la fin du dix-neuvième siècle, il n'y avait pas de ville ici, seulement quelques villages. Kuala Lumpur est aujourd'hui non seulement la capitale du pays, mais l'une des capitales mondiales. La tour Petronas était jusqu'en 2004 le plus haut monument du monde ; la double tour devrais-je dire, puisqu'elle est faite de deux ogives de quatre-cents-cinquante mètres reliées par une passerelle vitrée à mi-hauteur. Les grattes-ciel il est vrai ne prouvent rien, mais l'enseignement et la recherche y concurrencent l'Université de Singapour au cap de la péninsule malaise.

Le détroit de Malaka a fait de cette péninsule un monde particulier où depuis l'antiquité se côtoient la plus fine synthèse de la culture mondiale, et des tribus primitives au sein de jungles profondes. La colonisation fut sévère, et la décolonisation aussi, toujours avilissante quand elle n'était pas meurtrière, avant d'atteindre un équilibre entre des populations si diverses. Aujourd'hui, les soins sont gratuits, comme l'enseignement jusqu'à l'université. Les Malais sont très majoritairement musulmans, mais quasiment toutes les formes de spiritualités sont présentes ici, avec des frontières un peu floues. Pas seulement les religions, mais les langues sont des plus diverses, locales d'abord, puis aussi l'anglais, le chinois, le pâli, l'arabe... Seul l'enseignement du malais et de l'anglais sont obligatoires. Bref, la Malaisie est une fédération de nations à des niveaux de développement très inégaux, et qui fait son possible pour maintenir malgré-tout une égalité de

droit entre les personnes, et surtout entre les communautés, car sans cette dernière, la première serait une plaisanterie. C'est là une question très difficile qui a saisi l'humanité au moins depuis l'empire perse de Cyrius. C'était déjà bien avant que le Râmâyana donnât naissance ici à ce fameux théâtre d'ombre malais qui en raconte les péripéties, lointain ancêtre du cinéma.

### *Une ville construite à la campagne*

L'hôtel est sur une colline en retrait du centre-ville, proche de la voie ferrée. On y voit aussi loin que le permettent les nuages. La ville est vaste avec de nombreuses collines et des affleurements rocheux que l'urbanisme a épargné. Elle s'étend à perte de vue dans la nébulosité, entrecoupée de campagnes boisées. C'est un tissu urbain ininterrompu qui relie Kuala Lumpur à la mer. Dans le flou, on distingue d'ici un bâtiment qui ressemble à une pagode avec la pointe recourbée de ses toits, à droite, un centre Carrefour reconnaissable à son grand logo, un peu plus loin encore, ce qui a toutes les apparences d'une mosquée.

Entre nous et ce qui paraît le centre où sont les immeubles de grande hauteur, s'étend un large quartier de petites habitations sans étage et aux ruelles étroites. Il est limité d'un côté par quelques rues de maisons toutes blanches de deux ou trois étages, et de l'autre par un grand axe de circulation à plusieurs voies qui le contourne. J'ai remarqué que beaucoup de très hauts immeubles avaient des toits en pente, des toits très sombres, peut-être d'ardoise : nous sommes en pays de mousson, et la ville est incroyablement verte. Partout une végétation luxuriante et vorace se faufile entre les murs. Si la ville devait être abandonnée, il ne lui faudrait pas longtemps pour la reprendre. Partout on en sent l'odeur.

On imagine combien un tel carrefour maritime parsemé d'une poussière d'archipels entre le détroit de Malaka et la Mer de Chine, a pu générer de piraterie au cours des siècles. Joumra prétend être descendante de pirates. C'est très romantique, mais elle n'en a pas l'air. Jeune et réservée, avec ses cheveux attachés au-dessus de la nuque et ses yeux bridés derrière de fines lunettes, sa chemise légère et ses pantalons de soie, elle paraît sage comme une image.

### *Les travaux et les jours*

La vie de l'homme est dramatique. Il ne peut s'empêcher de travailler, de bâtir, de construire. Voilà à peu près sur quoi a tourné la conversation de cette journée.

C'est dans notre nature, c'est plus fort que nous : nous concevons de grands projets, et plutôt que d'y songer indéfiniment, ce qui n'engagerait à rien, nous nous mettons à y travailler.

Le travail est routinier, il fait oublier l'inquiétude. Quotidiennement, nous accomplissons nos tâches, et nous y trouvons une tranquillité de l'âme. Cependant, travailler ne saurait laisser les choses en l'état. Tôt ou tard, nous avons fini. À force de bâtir la double tour Petronas, elle finit par se dresser achevée ; plus rien d'autre à faire sauf les vitres et le ménage, ou bien du commerce : rien de très exaltant.

Même le commerce, qui lui ne construit ni ne change rien, finit malgré tout par accumuler des richesses, changer ses conditions. Bref, le travail, pour répétitif qu'il se donne assez vite, finit toujours par détruire lui-même les conditions de sa répétition. C'est le drame de l'espèce : son génie bâtisseur produit les conditions d'une dépendance et d'un même mouvement en détruit l'objet.

Quelle que soit la façon dont nous nous y prenons, nous finissons par détruire les conditions qui nous ont poussés à bâtir. Tôt ou tard, nous avons fini, nous avons épuisé les ressources, éradiqué un problème, généré un nouveau : plus possible de continuer.

Certes, nous pourrions éviter de nous enfermer dans une routine ; cesser de pêcher jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de poissons, de cultiver jusqu'à l'épuisement des terres, construire des moteurs

jusqu'à ne plus avoir besoin de chevaux... nous pourrions songer à réaliser nos grands dessins sans nous imposer de passer par une routine. Oui, mais sans routine, nous ne sommes plus bons à rien. Nous nous échauffons jusqu'à ce que notre exaltation retombe, écrasés par l'ampleur de l'effort avant de l'avoir entrepris. Nous sommes condamnés pour avancer à mettre perpétuellement un pied devant l'autre et recommencer jusqu'à une autre torpeur, elle plus constructive.

Nos projets sont toujours à trop longs termes pour que notre détermination ne s'y épuise pas trop vite, et toujours à trop courts termes pour devenir un tranquille horizon qui reculerait sans cesse, assurant le lent et puissant rythme du travail et des jours.

« Cette lenteur, cette accoutumance à la routine, m'a-t-elle dit, je l'ai reconnue immédiatement dans la tortue Kûrma qui soutient le monde et dont Shiva s'est servi de point d'appui pour baratter la mer de lait. Le voilà le véritable point d'appui que cherchait Archimède pour soulever le monde. Nous l'avons ce point d'appui, et nous nous y endormons : au lieu de soulever le monde, nous en faisons une balançoire. »

### *Batu Caves*

Le tourisme est un fléau mondial, une pandémie, particulièrement virulente par ces climats qui demeurent agréablement chauds toute l'année.

On ne croirait pas que la péninsule malaise soit majoritairement musulmane. L'Hindouisme y est plus voyant. Jomra m'a conduit aux Grottes Batu, dans le nord de Kuala Lumpur. On y voit une immense figure du roi des singes aux couleurs pastel, une statue toute dorée de quarante-deux mètres apparemment de Râma, et l'on s'attendrait à y trouver des guides déguisés en Mickey Mouse. Le lieu a bien dû être un sanctuaire dans une époque mal définie, mais tout y est si récent qu'on sentirait encore le plâtre et la peinture. On y apprend l'histoire de Râma et de Sita, comme ce pourrait être celle des trois petits cochons. On est seulement renseigné sur la taille des figures.

Les Malais eux-mêmes ne sont pas si visibles dans le centre-ville, ou très discrets du moins. Discrètement, ils servent aux terrasses, conduisent des taxis... Je me demande d'ailleurs combien il faudrait de Malaises pour se faire autant remarquer qu'une Australienne qui prend des photos.

Certes, nous ne sommes pas obligés de rester enfermés dans les quartiers touristiques de Kuala Lumpur.

### *De retour à Massalia*

Jomra et moi retournons ensemble à Massalia avec Onyx et Shimoun. Nous y débarquerons pour prendre soin de la maison et du jardin d'Onyx tout en suivant de là l'aventure de l'Anabasis. Jomra voyage avec toute sa bibliothèque et toute sa discothèque sur une clé. Elle a un goût particulier pour la musique russe. Le bateau résonne des sons de *Shéhérazade* de Rimsky-Korsakov, ou encore de Moussorgski, Scriabine, ou Rachmaninoff.

Tout cela ne va pas trop avec les mouvements de la mer, sent plutôt la profondeur des terres, et change profondément les impressions que j'avais ressenties à l'aller, quand j'étais seul à bord et pouvais écouter la musique fluide de Satie. Je ne lui reprocherais pas toutefois de me faire découvrir un monde dont j'ignorais tout.

Eh puis, pourquoi pas, il me semble parfois que l'ampleur terrienne de Korsakov donne à la surface de l'océan cette profondeur horizontale que je trouvais lui manquer.

## Chapitre six

### À Phocée

#### *La pandémie du tourisme et le kitsch*

Nous avons visité le Musée Longchamp, Joumrat et moi, avec ses peintures ripolinées de neuf. Les couleurs sont propres et brillantes, écrasant totalement les peintures originales de l'école provençale dont je connaissais par avance des reproductions antérieures aux ravages. C'est encore la pandémie du tourisme.

Il paraît que ces couleurs vives attirent les visiteurs. Tous les musées et les monuments du monde font ça. Lorsqu'on va à Florence ou au Louvre, des restaurateurs virtuoses parviennent malgré tout à conserver les qualités essentielles de l'image originale. Ici où l'on est dans les franges des circuits touristiques et où les écoles de peintures n'ont pas une renommée mondiale, les restaurateurs fous n'ont pas les mêmes talents ; on a l'impression d'une exposition de boîtes de chocolats. On ne reconnaît plus Engalière ou Picard, Louis Finson, Nicolas Mignard ou Mireille Duparc.

On a aussi repeint de neuf l'intérieur de la basilique Notre Dame de la Garde qui domine la cité, et on l'éclaire la nuit comme un Quick. Ce n'est pas bien grave car le monument n'a aucun intérêt. Ce n'est qu'un parfait belvédère d'où l'on a une vue panoramique sur la ville et la rade.

Comme dans les Grottes Batu, on est bien renseigné sur l'altitude du lieu, la taille de la statue de la Sainte Vierge, toute dorée aussi... sans que ces chiffres n'aient pourtant rien de particulièrement remarquable. Ce n'est qu'une église du dix-neuvième siècle faite d'un mélange de styles roman et byzantin qui préfigure l'art kitsch.

Le Palais Longchamp, dont chaque aile abrite respectivement un musée des beaux-arts et de sciences naturelles, date aussi de la même époque. Il n'est pas dépourvu cependant d'une certaine beauté baroque, à la fois exotique et romantique. On peut y rêver aux *Fleurs du Mal*, à *Salammbô* de Flaubert ou à Barbey d'Aurevilly.

Malgré l'antiquité de la ville, aucun monument ne rappelle son lointain passé. Tout a été au fil des siècles consciencieusement rasé.

#### *À propos de kitsch*

Le terme de kitsch est apparu lui aussi dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle. C'est un mot allemand, venu de Bavière, qui désignait au départ la production artistique et industrielle d'objets bon-marché, non sans rapport avec l'industrie de consommation de masse. Le kitsch concerne principalement ces objets qui mêlent sans goût des styles différents avec des décorations superflues. Massalia est une ville littéralement kitsch, dont les monuments les plus visibles ont été faits pour une petite bourgeoisie rapidement enrichie, peu cultivée et désireuse de se distinguer.

L'église des Réformés – drôle de nom pour une église – construite à la même époque en haut de la Canebière, est la parfaite copie d'une église gothique ; le Palais du Pharo, avec son style pompeux du Second Empire, à l'entrée des ports sous les énormes murailles du Fort Saint Nicolas, lui aussi tient surtout sa beauté de ne paraître pas du tout à sa place.

### *Avec Joumra*

Perchée sur sa colline avec sa vue imprenable, la maison d'Onyx inspire à la sérénité. Les quelques résidences luxueuses du voisinage y sont invisibles, comme celles moins riches. On se sent dans un ermitage.

De la roche, des buissons et quelques pins aux troncs tordus. On devient familier du vent. On rencontre ici un nombre incroyable de pies. On rencontre toute sorte d'oiseaux. J'en ai aperçus même de tout à fait exotiques, tout verts, sorte de grosses perruches. Je ne les ai plus revus. Des migrateurs ? Réchauffement climatique ? Je n'ai pas cherché.

Joumra m'a permis d'accéder à sa bibliothèque qui contient une quantité d'ouvrages des plus divers, dont certains sont écrits dans des langues que je ne sais même pas identifier. Beaucoup du moins sont en anglais. Ils sont tous dans un format [PDF](#) qu'elle lit sur sa tablette à l'aide du programme [Okular](#).

– Pourquoi conserves-tu tous tes livres sur une clé, alors que tu pourrais n'en garder que les signets, et, quand tu le désires, les consulter en ligne ? Lui ai-je demandé.

– Pour conserver mes notes. Pas toi ?

Je dois dire que je n'annote pas tous les livres, et lorsque je le fais, je n'éprouve pas toujours le besoin de conserver ces notes, d'autant moins qu'il est plus facile de rechercher dans un fichier numérique que dans un livre de papier.

– Je ne vois pas pourquoi tes notes ne se conserveraient pas dans le dossier des préférences d'Okular, même si tu lis le document en ligne, dis-je.

– Oui, c'est possible, admet-elle. Je n'ai jamais essayé. Et toi ? Me renvoie-t-elle encore.

Non, je n'ai jamais essayé non plus, dois-je reconnaître. Mais je ne vois pas pourquoi ça ne marcherait pas. Dans l'ensemble, je fais comme elle ; je conserve seulement moins d'ouvrages. Souvent aussi, plutôt que les annoter, j'en copie des passages dans mon traitement de texte pour les conserver.

La cuisine est devenue notre pièce principale, notre salon, quand on ne prend pas le soleil devant la porte, plein sud.

De la fenêtre, on ne voit que la falaise en face. Découpée ainsi, elle paraît immense, abrupte et striée de plusieurs couches de roches soulevées dans un formidable glissement de terrain, il y a très longtemps, bien avant l'homme et ses dieux, bien avant les mammifères, mais récemment quand même à l'échelle de la terre, car la roche était déjà dure.

Je ne sais pourquoi, ce massif au sud de Massalia, le massif des calanques, m'évoque des ères très anciennes. Je me crois parfois au Mésozoïque en regardant voler des mouettes devant ses falaises grises, avec leurs longues ailes immobiles comme celles de ptérodactyles. Planant dans ce vaste espace entre les roches et la fenêtre, elles l'agrandissent, le creusent ; elles aident à en évaluer les mesures.

### *Pour faire bon usage des livres numériques*

De nombreux ouvrages de la bibliothèque de Joumra sont des pages en HTML qu'elle a exportées en PDF et recomposées en un seul fichier. Il m'arrive aussi d'en faire autant, mais plus rarement à l'évidence. Exporté, il devient possible d'annoter l'ouvrage et d'y rechercher plus facilement. Cependant, comme les livres publiés en HTML se présentent généralement sous la forme de nombreuses pages, je trouve fastidieux de les regrouper ensuite en un seul fichier, bien que ce ne soit pas une manipulation très compliquée. Je n'exporte en PDF que des textes relativement brefs dont je me débarrasse lorsque j'ai fini de travailler avec.

Tout cela n'est de toute façon possible, ou du moins commode, qu'avec des textes bien édités en ligne. De toute façon, j'ai appris à l'usage qu'un texte mal édité, en ligne comme sur papier, est généralement d'un intérêt mineur.

Okular est un programme natif de [KDE](#), mais il fonctionne très bien sur tous les Unix, et je crois, même sous Window. Okular est l'outil le plus perfectionné pour lire à l'écran. On peut placer des signets, souligner, surligner, encadrer, dessiner à main levée dans la couleur et l'épaisseur de son choix, insérer des notes... On doit seulement conserver le dossier des préférences du programme, dans lequel tout ce qu'on ajoute est inscrit, car le fichier original, lui, reste intact comme la première fois qu'on l'a ouvert. Joumra peut bien me prêter sa clé, tous les livres qu'elle a abondamment annotés sont toujours aussi vierges pour moi, comme ils le resteront pour elle après ma lecture. Il suffit de synchroniser ce dossier de préférences si l'on veut poursuivre son travail sur plusieurs machines. Joumra l'a simplement glissé sur sa clé, et a créé un lien dans le dossier du programme.

Naturellement, ses pratiques de lecture rendent Joumra aussi attentive que moi à faciliter tous ces usages pour les autres, lorsqu'elle publie en ligne.

### *La force*

Joumra connaît un peu le français. Elle en connaît très peu, c'est pourquoi nous ne parlons qu'en anglais, et c'est pourquoi aussi elle n'a pas d'ouvrages en français dans sa bibliothèque. Elle n'en connaît que ce qui peut être utile pour se référer à une édition bilingue.

Joumra connaît décidément beaucoup de langues. L'enseignement linguistique est pris très au sérieux dans son pays.

- Linguistique et mathématique, m'a-t-elle précisé quand nous en avons parlé.
- Oui, bien sûr, mais les mathématiques sont toujours de la langue.
- Des langages, a-t-elle encore précisé.

Connaître de nombreuses langues n'est en rien un obstacle pour les connaître bien, dit-elle. Il est difficile de maîtriser parfaitement une seule langue, mais quand on la connaît, il est plus facile d'en apprendre une seconde ; et chaque nouvelle langue est plus facile à apprendre, et rend plus facile encore la découverte de toutes les ressources des précédentes.

Naturellement, la première langue qu'on connaît, celle qu'on apprend au berceau, demeure le pivot sur lesquelles les autres se consolident. Joumra est persuadée que la fonction de mère consiste principalement à donner aux enfants ce pivot ; fonction qu'elle prend très au sérieux, bien qu'elle soit encore célibataire.

Ses réflexions conduisent mon esprit à roder distraitement du côté des figures de Diane et de Cybèle ; l'une chasseresse et l'autre coiffée de murs et tirée par des fauves. Langues maternelles, langues naturelles, sauvages, vierges de sens et mères de significations.

Je ne peux m'empêcher de considérer combien Joumra est différente de ce genre de femmes que sculptaient les Grecs et les Romains : ces femmes robustes, aux traits qui demeureraient durs, même lorsqu'elles étaient alanguies.

Joumra paraît bien plus fine et fragile. Pourtant l'agilité de ses mains et l'attention de ses yeux bridés quand ils se fixent, quoique d'un regard tranquille, et même sans défense, dégagent une toute autre force. On sent que sur le char de Cybèle, elle saurait diriger ses fauves avec une main bien plus sûre, quoi que plus douce aussi.

### *Paroles de Joumra*

« Très vite, dit Joumra, on comprend que le plus important n'est pas d'apprendre chaque règle de chaque langue. On doit les apprendre bien sûr, devenir capable de les employer machinalement, sans

y penser, mais ce n'est qu'un préalable. Le plus important est d'apprendre ce que l'on peut dire avec ces jeux de règles, avec ces trames de paroles ; ce qu'on peut dire d'une langue à l'autre. Car au fond, tout ce que l'on peut énoncer dans une langue particulière, on peut et l'on doit parvenir à le traduire en une autre. »

« Voilà pourquoi c'est toujours "la langue" qu'on apprend ; pas seulement telle ou telle langue, mais toutes les ressources de la langue en général. »

« Bien sûr certaines idées naissent plus volontiers lorsqu'on emploie une langue plutôt qu'une autre. Certaines idées peuvent même être inspirées par une langue particulière, peuvent n'être que des échos de cette langue, qui résonnent dans le vide de notre âme et de notre esprit. Certaines idées sont comme déjà portées par la langue dans laquelle elles s'énoncent avec le plus de facilité, dans laquelle elles sont déjà tout énoncées et se pensent comme seules, alors qu'elles peuvent être très difficile à traduire en une autre. On apprend à le faire, on doit l'apprendre. Ce faisant, on apprend surtout à s'émanciper de ce dont chaque langue est chargée et dont elle fait de nous, sans rien nous demander, les porteurs captifs. »

Ai-je dit que *Joumra* signifie « diamant » en arabe, nom féminin suivi du *ta marbouta* qu'on n'écrit pas en français et qui ne sert que de support aux déclinaisons, mais que j'ai tendance machinalement à écrire quand même dès que je fais automatiquement la liaison avec une voyelle qui le suit : « *Joumrat* et moi ».

Elle connaît très bien l'arabe qu'elle a appris à l'école islamique et aussi le chinois. Chez elle, quasiment tous les établissements sont privés, mais conventionnés et largement subventionnés par le gouvernement, qui veille à ce que toutes les minorités trouvent des établissements pour instruire leurs enfants selon leurs vœux. Je ne sais personnellement pas jusqu'à quel point il y parvient, ni même si c'est possible. Seuls sont obligatoires, je l'ai déjà dit, l'anglais et le malais.

Onyx a dans sa maison un vieux poêle en fonte. Il fait encore froid la nuit en cette saison. Heureusement, l'ensoleillement et les murs épais ne laissent jamais descendre la température au-dessous de dix-huit au matin quand je m'éveille, ou lorsque nous rentrons tard.

Oui, il fait un peu froid pour rester immobile à écrire ou à lire, surtout pour *Joumra* qui est habituée à un climat bien plus doux. Un chauffage central, des radiateurs, seraient plus efficaces, mais une flamme, une vraie, que l'on fait naître et que l'on entretient, qui fait craquer le bois, ou les pignes que nous ramassons part terre ou en chemin, en dégageant leurs essences, voilà ce qui réchauffe le mieux l'âme.

Que signifie un mot comme « foyer » ? C'est plus qu'un toit. Comment pourrait-on se sentir chez soi sans un feu qui crépite ?

## Chapitre sept

### Questions profondes

#### *Les malons*

On appelle cela ici des malons. Ce sont des carreaux d'argile rouge de forme hexagonale dont on recouvre les sols. On les cire pour les faire briller. Leur couleur est belle et chaude, mais le pied qui s'y pose n'en est pas moins glacé au petit matin.

#### *Fin d'hiver en Méditerranée*

Joumra souffre depuis qu'elle est ici. C'est l'enfer pour elle, comparé à son pays. Même au Sud il fait froid en Europe avant le printemps. Tantôt monte de la rade une humidité glacée, tantôt un vent vif souffle des montagnes. Cet air froid n'empêche en rien le soleil de frapper et de brûler la peau que le vent dessèche quelles que soient les huiles et les crèmes dont on cherche à la protéger.

Pas d'accueillants gazons ici, de sable fin et de feuillages protecteurs : des épineux, des pins dont les aiguilles piquent la peau ou font glisser quand on y marche, des agaves aux feuilles dentelées d'épines menaçantes, des cactus et des roches coupantes. Il est dur de marcher pieds-nus ici, dans les collines, sur les roches de la côtes, sur les malons des sols ; et même la plupart des plages sont de gravier. Il est dur de porter des toiles fines et des tissus raffinés qui trouveront toujours des aspérités auxquelles se déchirer. On comprend pourquoi les sculptures antiques ne montrent pas des corps aussi délicats que celui de Joumra.

#### *Un rêve*

J'étais avec Joumra dans un paysage de roches blanches, près d'un rivage battu par l'écume. Elle conduisait un char d'aluminium tiré par deux ours blancs. Elle les guidait à l'aide de sa tablette au terminal.

Je dis que j'étais avec elle, mais je ne sais pas exactement où. Je ne me tenais pas à côté d'elle sur le char, ni devant, ni sur les côtés. Je n'étais à aucun endroit précis, mais je voyais les caractères blancs et verts dans la fenêtre noire, je voyais les ours et leur pelage taché de rouille. Ils marchaient lentement, la tête tendue en avant, basse, comme font les bêtes quand elles cherchent une piste. Je voyais aussi la mer d'émeraude sous l'écume des vagues avant qu'elles ne s'écrasent sur les rochers. Je ne sais d'où je pouvais voir tout cela en même temps.

Sur son char, Joumra avait l'air d'une déesse indienne plus que romaine. D'ailleurs, à un autre moment, elle ne tenait plus sa tablette entre ses mains ; elle avait des fleurs de lotus dans ses paumes, elle avait les épaules nues et faisait de ses bras des gestes de danseuse de flamenco. Et les ours avançaient, le regard près du sol, tournant lentement la tête, une patte après l'autre, puissamment.

– Freud disait que les rêves aussi sont un langage, avance Joumra quand je lui en parle. Il comparait les images oniriques à celles de rébus.

– Utiliser un langage ne garantit en rien que l'on sache ce qu'on dit, continuai-je.

– Au départ, oui, convient-elle, mais on utilise généralement un langage pour le découvrir. C'est sur quoi repose la théorie freudienne de l'inconscient.

– Voilà bien ce qui en fait toute l’ambiguïté. La signification serait-elle déjà là, présente et cachée quelque-part, et l’énonciation aurait-t-elle pour fonction de la démasquer, ou au contraire la produirait-elle ? C’est encore comme lorsque tu résous une équation : tu ne connais pas par avance le résultat, mais peux-tu dire qu’il serait inconscient, ou que la résolution de l’équation serait l’expression d’un inconscient ?

– L’affirmative sonnerait étrangement en effet, convient Joumra. Mais dire que la solution de l’équation serait déjà contenue dans l’énoncé, ou affirmer aussi bien le contraire, qu’elle serait produite en calculant, soulève des questions sans fond.

– Une autre comparaison serait celle entre le pinceau de l’artiste qui fait naître une image sur une toile vierge, et celui du paléontologue qui dégage du sol un fragile fossile. Pour profonde que soit la question, elle n’est pas insoluble.

– Ma réponse pourrait bien être, continue Joumra, qu’il n’appartient alors qu’à moi de décider de l’usage que je fais de mon pinceau.

### *Les mystères de la vallée de la Klang*

La vallée de la rivière Klang qui relie Kuala Lumpur à la mer, quarante-cinq kilomètres à l’ouest, est entièrement urbanisée. C’est pourquoi la ville de Kuala Lumpur m’avait paru si immense lors de mon rapide passage. Sa population dépasse à peine le million et demie d’habitants, alors que l’agglomération complète en fait bien cinq fois plus. L’impression que dégagent ces toits à perte de vue n’est pourtant pas étouffante, contrairement à Paris par exemple, avec des collines verdoyantes qui découpent de loin en loin cette masse urbaine ; d’autre part, à l’est, cet espace rejoint les premiers contreforts des monts Titiwangsa qui forment la colonne vertébrale de la péninsule, du sud au nord, et se prolongent jusqu’en territoire philippin. Presque la moitié des habitants sont Chinois, à jeu égal avec les Malais.

Depuis que nous sommes revenus, un avion de ligne a disparu après avoir décollé de Kuala Lumpur vers la Chine. Il a disparu entièrement, plus aucune trace, ni sur la mer ni sur les terres. Personne ne l’a plus revu, comme s’il était passé dans une autre dimension. Alors que la région est une des plus surveillées du monde, il a disparu des radars et des satellites.

Un tel événement nous renvoie au moins aux temps de Jules Verne et de Conan Doyle. On l’imagine posé en catastrophe sur un monde perdu, une île encore inconnue, peut-être toujours peuplée de dinosaures. On ne peut demeurer insensible aux drames humains que constitue un tel événement, mais on se sent pourtant rassuré que quelque-chose aujourd’hui puisse encore disparaître sans que nul ne sache où.

Joumra qui cette fois manque de poésie, soupçonne les Nord-Américains. « Dès qu’il y a un coup tordu... » dit-elle. Je ne suis évidemment pas d’accord. Les Nord-Américains se caractérisent en effet par leur goût pour les coups tordus, mais avec des moyens disproportionnés, un complet amateurisme et l’impudence de ne pas chercher à se cacher. Même pour assassiner Ben Laden dans sa résidence surveillée, ils ont trouvé le moyen de perdre un hélicoptère furtif. Ils seraient incapables de faire disparaître un avion de ligne sans utiliser au moins un porte-avion.

Bien sûr, je rêve. L’avion n’a pas disparu comme ça, et le mystère ne doit pas en être un pour tout le monde ; mais pourtant... Nul ne sait ce que peuvent encore les démons des forêts profondes, ceux qui hantent les montagnes Titiwangsa ? Et s’ils n’étaient pas que des images peintes pour les touristes ? Et s’ils décidaient de cesser de l’être ?

### *Sibyllines mouettes*

Le comportement des mouettes est déroutant si l'on prend le temps de les observer. On s'attendrait à ce que, comme de vieilles personnes inactives, elles se rejoignent quotidiennement au même endroit pour caqueter, comme on croit les voir faire la première fois. Il n'en est rien.

On les aperçoit un jour planer, haut, presque immobiles et silencieuses au-dessus des plages au sud. Puis on ne les y revoit plus. Elles font des boucles entre les collines, plongeant et remontant en poussant de grands cris. Le lendemain, elles se sont données rendez-vous sur quelques toits, des toits parmi tant d'autres. Elles se tiennent droites sur les chapiteaux des cheminées. Elles semblent contempler un spectacle que nul ne perçoit.

Parfois elles traversent le ciel pressées, sans qu'on sache d'où elles viennent ni où elles vont, dans une formation à peu près régulière, en un grand V à la suite du meneur. Deux alors se détachent et se mettent à tracer lentement des boucles avec des cris d'animaux qu'on étrangle. On se demande ce qu'elles attendent : un autre groupe qui les rejoint, et toutes repartent en formation dans la direction où ont disparu les premières pour dieu-sait quel rendez-vous.

Les anciens augures, Phocéens et Romains, lisaient dans le vol des oiseaux. Et en effet, lorsqu'on les observe, il y a bien matière à lecture.

### *Dans la profondeur historique*

Voilà que le forum sur lequel nous travaillons à l'Anabasis est encore en panne. Je ne prétends pas être assez savant pour avoir des leçons à donner, mais il me semble que les ressources de l'internet deviennent toujours plus inutilement complexes, et toujours moins transparentes.

Nous ne sommes pourtant pas tous des natifs du numérique, nés devant des écrans, livrés à des programmes qui nous inscrivent automatiquement à des réseaux sociaux et nous imposent les vidéos que nous devons regarder avant même d'avoir rien compris.

La plupart d'entre nous avons accompagné la lente évolution de l'outil numérique, et nous avons eu tout notre temps pour en acquérir les successives techniques. Alors je ne comprends pas pourquoi ce qu'on savait faire sans trop de mal et qui fonctionnait correctement quand ces outils étaient encore expérimentaux, semble devenu maintenant si embrouillé et instable.

### *Sur la spécificité de la période historique*

– Je suis d'accord avec ce que vous disiez, Shimoun et toi. Je suis plus jeune et je n'ai pas votre recul, mais il me semble en effet que le spectacle n'est plus capable de modifier la réalité comme avant. Si je m'en souviens bien tu avais déjà écrit quelque-chose à ce propos ?

– En anglais ?

– Bien sûr, sinon comment le saurais-je ?

– Je ne m'en souviens pas ; mais Shimoun, lui, parlait d'un discours du système. Je ne suis pas sûr que ce soit la même chose.

– Oui, et toi tu parlais du spectacle, mais vos conclusions se ressemblent. Tu parlais de la « désintégration du spectacle », et les termes m'avaient parus délibérément choisis en référence à la notion de « spectacle intégré » que Debord avait développée dans ses derniers écrits. Je me trompe ?

– Non, pas du tout. Je vois de quoi tu parles. Mais ce n'était qu'une très brève allusion, à laquelle je suis étonné que tu aies porté une telle attention.

– Tu n'en es pas moins la première personne à qui j'ai vu faire une allusion à la possible désintégration du spectacle. Or ce n'est pas sans un petit air de famille avec ce que Shimoun disait, si je t'ai bien compris. Il avançait que le discours du système ne parvenait plus à remodeler la réalité comme il le faisait encore à la fin du vingtième siècle. Il n'est plus capable de faire « des prophéties

auto-réalisatrices », disait l'un de vous deux. Vos remarques me semblent très bien décrire les événements de ces trois dernières années.

### *Propédeutique*

Ce qu'on doit savoir pour comprendre le Projet Anabasix.

Tu n'ignores pas que tous les corps sont soumis à la force de la gravité, qui les attire vers la terre. Ils sont aussi soumis à celles de la poussée, la force qui fait flotter les bateaux et que nous a enseignée Archimède.

Quand le centre de la poussée d'un corps se trouve au-dessous de celui de la gravité, il flotte. Quand il est en dessus, il coule. Quand un navire est immobile, son centre de gravité est à la verticale de son centre de poussée. Lorsque la coque gête, le centre de poussée se décale vers le bord qui se penche. Il se décale davantage que le centre de gravité. Si jamais le centre de gravité se déplace au-delà du centre de la poussées, le bateau se retourne.

Plus le centre de gravité est éloigné au-dessus du centre de la poussée, moins la coque a de tirant-d'eau, mieux il flotte et plus il est rapide. Plus aussi, il lui est facile de chavirer. Ce qui peut se corriger par une quille, une large coque, une double ou une triple coque.

Pourquoi les lois de la physique paraissent-elles obéir à celles de la géométrie ? Voilà encore une question qui ne manque pas de profondeur.

Il est heureux que notre corps n'ait jamais eu à connaître les lois de la géométrie avant de pouvoir remuer. Il n'est même pas nécessaire de les connaître pour naviguer. L'inverse n'est pas vrai, il était nécessaire de savoir naviguer pour connaître ces lois, si l'on doit croire Galilée qui suivit de près les chantiers navals de Venise pour construire ses *sciences nouvelles*.

La réponse à de telles question repose en quelque sorte sur toute la profondeur de la mer.

### *Les tortues volantes des îles Pasir Berang*

Comme les oiseaux aux temps de Galilée semblaient contredire les lois de la pesanteur, on a découvert en Mer de Chine des tortues qui paraissent contrevenir aux lois de la poussée. Leur espèce parvient à accumuler une telle vitesse en nageant sous l'eau qu'elles sont capables de bondir à la surface et de ricocher comme des galets.

Certes des poissons et des mammifères sont capables de bondir hors de l'eau mieux encore, mais avec des corps autrement fuselés et non enfermés dans une carapace rigide. C'est précisément le fuselage de ces carapaces qui nous intéresse. L'Anabasix a délibérément un fort tirant-d'eau et un centre de gravité peu élevé au-dessus du centre de la poussée ; et sa forme est un peu semblable à celle des tortues volantes.

L'équipe de l'Anabasix est entrée en contact avec des chercheurs, et, comme moi, Joumrat est disponible pour aller y voir de plus près.

# Chapitre huit

## Profondeur et perspective

### *L'Eretmochelys mydas*

L'Eretmochelys mydas, la tortue volante de Pasir Berang, n'est pas la plus grande tortue de mer, même si elle peut atteindre les quatre-vingt-dix kilos, et dépasser un mètre vingt du bec à la queue ; elle est cependant la plus plate – la moins épaisse plus exactement, car elle est moins plate qu'ondulée. Sa carapace est en effet légèrement incurvée vers le haut sur les côtés, un peu comme les toits des pagodes que l'on trouve dans tout l'Extrême-Orient, et creusée sous le ventre.

Les pattes antérieures sont de larges et puissants battoirs qui la propulsent vigoureusement, et elle possède une façon particulière de se servir de ses membres postérieurs qu'elle tient collés en nageant, les utilisant comme une nageoire caudale, à la manière des pingouins qui parviennent à de folles acrobaties subaquatiques malgré leurs corps trapus.

Le corps de la tortue volante n'est pas souple et ne peut pas onduler comme celui du pingouin ; c'est donc son déplacement qui ondule. Elle plonge, elle remonte vers la surface, elle replonge, elle remonte, dans un mouvement toujours plus rapide, et avec une amplitude toujours plus resserrée, jusqu'à ce qu'elle surgisse à la surface et glisse sur l'eau comme un galet.

On a observé qu'au cours de cette prise d'élan, elle faisait pivoter son corps latéralement, et parfois même se retournait complètement sur son axe. Selon toute évidence, ces mouvements latéraux l'aident à gagner de la vitesse, et les courbures de sa carapace y participent fortement.

Je dois avouer que la première fois que j'ai lu de telles choses, malgré tous les détails qui ne paraissent pas pouvoir être inventés, je n'y ai pas cru.

### *Actualité et profondeur historique*

Nous avons récupéré l'Anabasix et avons laissé sa maison à Onyx. Nous voguons maintenant vers la côte occidentale de la péninsule malaisienne. Nous regarderons bien au passage si nous ne trouvons pas de traces du vol [MH370](#) malaisien disparu.

Je me demande pourquoi Joumra s'intéresse tant à la musique russe et à la littérature, la culture russe en général. Elle n'en connaît pas la langue, elle vit bien loin de son aire d'influence, et je n'y vois aucun rapport avec ses autres centres d'intérêt.

« Je trouve que la Russie est devenue un pays très intéressant » me dit-elle. « Je ne parle pas du gouvernement, je parle du peuple, de sa culture, de la mentalité que les Russes ont adoptée aujourd'hui : ils saisissent le futur à bras le corps. »

« Le vingtième siècle semble avoir appris aux Russes » poursuit-elle, « ce que les autres peuples continuent à ignorer : deux choses. La première est que ce qui est fait est fait. On ne peut qu'avancer, et jamais, en aucun cas, s'agripper aux ombres du passé. La seconde est qu'on ne peut faire du crédit à trop long terme avec le temps lui-même. »

« À l'Ouest conservateur, on s'accroche aux débuts du vingtième siècle. On croit que la Double Guerre Mondiale et la Guerre Froide ne devaient être gagnées que pour revenir à dix-neuf-cents-quatorze ; faire comme si le vingtième siècle n'avait pas eu lieu. En Chine progressiste, on veut

avancer nonchalamment vers l'édification du socialisme, et l'on y trouve encouragement dans l'amélioration de sa qualité de vie. »

« Seule la Russie paraît savoir qu'on est un peu plus loin, dans un monde post-occidental, post-moderne, tout autant que post-socialiste. Seul l'homme cependant n'est toujours pas devenu si nouveau. Le peuple russe est allé très loin pour réaliser le rêve d'un homme nouveau, et il y a si bien cru, qu'il se l'est fait exploser à la figure. Ce que les autres peuples n'ont pas bien compris, c'est que le rêve a aussi explosé à la leur. »

Joumra me dit encore que son éducation s'est un peu trop limitée aux fondamentaux, langues et mathématiques ; ce qui est aussi bien, mais à condition de s'en servir quand même à assimiler des connaissances plus charnelles.

Je songe aussi que tout le peuple russe ne se trouve pas dans la Fédération de Russie, et que tous les habitants de la Fédération ne sont pas russes. Ceci n'est pas non plus sans perspectives intéressantes, surtout avec les autres pays des [BRICS](#) qui sont à peu près tous dans la même situation – comme la Malaisie d'ailleurs, et la presque totalité des pays non européens.

### *Perspectives*

La discothèque de Joumra me fait rêver à de vastes terres pendant que je suis en pleine mer, comme pour le précédent voyage. Ses musiques me rappellent ce long trajet en train la dernière fois que j'ai vu Shimoun. C'est lui qui m'avait entraîné dans le projet de l'Anabasis.

« L'URSS n'existe plus, mais est-ce que la Russie existe ? » M'avait-il demandé quand nous étions sortis pour fumer dans le couloir de la voiture, pendant que nous roulions vers la côte il y a deux ans. Je continuais à regarder à travers les vitres les vastes forêts qui s'étendaient jusqu'à l'horizon.

Il y a très longtemps, cette vaste région s'est effondrée, et des torrents de lave se sont répandus à sa surface. Comment imaginer des événements tellement antérieurs à l'apparition de l'homme, et où aucun humain qui aurait voyagé dans le temps, n'aurait pu survivre assez longtemps pour en être le témoin. J'avais tant de mal déjà à imaginer l'étendue des forêts que j'avais sous les yeux. « Que veux-tu dire Shimoun ? » me suis-je décidé enfin à lui répondre.

« Un jour, dit-il, une entité aussi considérable que l'URSS existe, et le lendemain, elle n'existe plus, alors que rien pourtant, strictement rien, n'a changé. »

Le talus de la voie ferrée avait perdu un peu de hauteur, nous roulions maintenant en-deçà de la cime des sapins, et nous ne voyions plus rien au-delà des troncs serrés qui cachaient l'horizon à moins de cinquante mètres de la voie.

Depuis des heures nous avons roulé ainsi, n'apercevant presque aucune construction humaine, sauf de petites agglomérations, avec quelques hangars au bord des quais.

« Tout le monde s'entend pour dire que la Fédération de Russie existe, continuait Shimoun, ça doit bien arranger tout le monde, mais t'es-tu jamais demandé si cette existence ne se réduisait pas à ce seul accord, obtenu de chacun sans qu'il y ait seulement songé, un peu comme des enfants jouent, la convention commune conservant la vivacité hallucinatoire d'un rêve tant que tient la magie du jeu. »

« Je ne pense pas spécifiquement à la Russie en disant cela, avait-il continué comme s'il s'en excusait. Je pourrais le dire aussi de l'Union Européenne, de la France... » J'ai tourné les yeux vers Shimoun. Lui aussi regardait dehors, de l'autre côté de la vitre où pendant un instant nos regards se sont croisés. Le ciel de fin du jour que plus rien ne nous cachait s'étendait jusqu'à l'horizon où s'étiraient des bribes de petits nuages peut-être rescapés d'un orage lointain, avec cette nébulosité dorée des soirs de printemps dans le cœur des terres.

Shimoun n'est pas un prénom russe ; c'est un prénom chaldéen. Il vient de ces premiers chrétiens qui s'étaient installés dans les plaines d'Asie Centrale.

### *Notes sur la désintégration du spectacle*

Il n'y a pas si longtemps, il suffisait de s'éloigner un peu des côtes pour se trouver coupé du genre humain. Aujourd'hui, nous restons connectés, mais ce lien contient une autre forme de séparation, celle entre le discours et le réel.

La passerelle couverte de l'Anabasis a été modifiée. Une banquette rembourrée peut maintenant s'abaisser pour permettre à trois ou quatre personnes de s'y installer confortablement. Elle se rabat aussi simplement si l'on doit y rester debout. Une barre permet de poser les pieds quand on y est assis, ou même de n'en appuyer qu'un seul quand on se tient droit et qu'on souhaite reposer son bassin. Aussi nous nous y retrouvons plus fréquemment, préférant piloter de là plutôt que de l'intérieur du château. Côte-à-côte, nous surveillons l'écran, lisons les nouvelles, bavardons ou simplement contemplons la mer.

L'histoire de l'Ukraine s'est construite dans la résistance aux occupants allemands et polonais. La culture ukrainienne est une telle part de la culture russe, et inversement, que personne ne saurait dresser une liste d'auteurs et d'artistes de l'un de ces deux pays sans les confondre avec ceux de l'autre. À plusieurs reprises des autorités étrangères ont établi un pouvoir à Kiev qu'ils croyaient bien tenir, et chaque fois, le peuple s'est spontanément soulevé à partir du sud, vieilles terres de Cosaques, les plus peuplées.

Nous savons aujourd'hui que l'Ukraine n'a pas profondément changé : dans la plus grande partie du pays surgissent spontanément des drapeaux russes, quand ils ne sont pas rouges. Le coup-d'État fomenté par les pays de l'OTAN à l'aide de paramilitaires nazis et d'officines nord-américaines de mercenaires, est un fiasco.

« Encore une fois », poursuit Shimoun, « on voit le discours systémique se heurter stérilement à la réalité des faits. Pour un peu, des commentateurs en viendrait à accuser les autorités russes de fomenter la réalité. »

« De la fomenter en contradiction flagrante avec analyses et traités. » insiste Joumra.

« Cependant, les autorités russes ont des intérêts légitimes, s'empresseront quand même d'intervenir leurs interlocuteurs. » Ajoute encore Shimoun.

### *Impressions marines*

Parfois je regrette ces jours où j'avais l'Anabasis pour moi tout seul et où je pouvais écouter *Gymnopédies* et *Gnossiennes* d'Éric Satie toute la nuit dans le froid et le désordre des éléments, dans un temps et un espace qui paraissaient chacun sans limite. Les amples mouvements de ses mélodies, leurs glissements perpétuels ont des résonances singulières parmi les grands rouleaux de l'océan et les éclairs.

Peut-être est-ce à cause des musiques que je ne cesse d'entendre depuis des jours, peut-être est-ce l'interprétation, peut-être est-ce l'effet des alizés, je trouve maintenant des sonorités russes à la musique de Satie... à moins que ce soit des sonorités communistes (le bougre avait été présent au Congrès de Tours).

Satie n'est jamais virtuose, c'est ce que j'admire chez lui. Ce que j'entends, j'ai l'impression que j'aurais pu l'écrire, et même le jouer. Naturellement, je ne l'ai pas fait, et je serais loin d'en être capable, mais quand j'écoute ou que je lis une partition, je suis forcé de me dire « alors ce n'était pas plus difficile que ça ». C'est un peu à la musique ce qu'est le Nœud Gordien à l'Histoire.

La mer est calme maintenant, il fait presque jour et le soleil va bientôt pointer.

### *Les théories de l'improbabilité*

« Quoi qu'il advienne, toujours quelque-chose advient. S'il est avéré que des choses adviennent, alors tout peut advenir. »

Shimoun fait des recherches sur les théories de l'improbabilité. C'est une discipline toute nouvelle. Si l'on connaît une seule théorie des probabilités (au pluriel), il existe déjà plusieurs théories de l'improbabilité (au singulier) : La théorie restreinte, la théorie générale, et la théorie étendue de l'improbabilité. L'improbabilité est singulière parce qu'elle est par définition virtuelle.

« Il est facile de comprendre que si l'on n'avait qu'une seule probabilité », explique Shimoun à Joumra, « elle deviendrait de fait une certitude. Elle cesserait donc automatiquement d'intéresser une théorie des probabilités. Si, inversement, on était en mesure de dénombrer des improbabilités, celles-ci deviendraient alors *ipso facto* des probabilités... »

Je sais déjà parfaitement tout cela. J'ai moi-même été initié aux théorèmes et aux axiomes de l'improbabilité.

Voici le double théorème d'improbabilité qui est au cœur de la théorie : *1. Dans tout système ouvert, tout événement qui n'est pas délibérément provoqué est de nature improbable. 2. L'improbabilité s'accroît en proportion de la démultiplication des déterminations causales, et donc de l'ouverture du système.*

On peut en principe remonter les chaînes causales qui déterminent l'événement improbable, mais on ne peut que les remonter sans jamais redescendre le sens des causalités. La causalité n'expliquera donc jamais l'improbable. C'est pourquoi on désigne aussi ces théories par le nom générique de *théorie des systèmes ouverts*.

### *En Asie*

Je n'ai certainement pas envie de plaisanter avec la disparition de l'avion de ligne malaisien. Personne ici à bord n'a le cœur d'en rire, mais quand même ! On ne pourrait pas me voler mon portable sans qu'il me signale sa position avant même qu'on en ait lancé le système. Il la signale en attendant aux robots qui sont maîtres de Washington, et il leur indique avec qui je communique. Et il n'y aurait donc pas un robot pour savoir où se trouve un Boeing avec deux-cents-quarante-neuf passagers ? Ou au moins quelqu'un pour le fuiter ?

Ici les gens prennent l'affaire au sérieux. On prie dans les mosquées, on allume des veilleuses dans les temples. On manifeste une inquiétude critique par tous les moyens possibles, et l'affaire devient politique.

« Quels que soient les résultats des recherches, de nombreuses questions restent sans réponse. » Dit la presse. « Les services de renseignements de l'Ouest prétendent que leurs satellites peuvent lire le journal par-dessus l'épaule de n'importe qui dans n'importe quelle partie du monde, et que les dépenses massives pour la sécurité ne menacent pas la liberté des gens, mais ils les enregistrent néanmoins, et nous pouvons tous être suivis à travers nos téléphones mobiles et nos ordinateurs. Cette histoire du Boeing malaisien ne peut signifier que deux choses : soit le renseignement nord-américain surestime largement ses capacités, soit il sait ce qui est arrivé à l'avion et le cache. »

L'appareil avait perdu beaucoup d'altitude avant de disparaître, mais on peut exclure qu'il ait été heurté par une tortue volante.

## Chapitre neuf

### Mer de Chine

#### *Jugement esthétique et poussée*

« Si l'on ne peut pas juger d'une valeur esthétique, dit Joumra, c'est parce qu'on n'a pas la moindre idée de ce que serait une telle valeur esthétique. Ça ne veut pas dire qu'il n'y ait rien à juger, ou même à mesurer. Certes, l'art n'est pas le sport ; il ne se prête pas à la mesure de performances. Ça ne veut pas dire qu'il n'y ait rien à mesurer ; c'est simplement qu'il n'y a pas de règles, pas de coefficients, pas d'objectifs particuliers à atteindre qui détermineraient une réussite. »

« Ce qui caractérise la réussite d'un ouvrage, c'est qu'il tient ; il génère sa propre force portante. C'est ce qu'on entend lorsqu'on utilise l'expression qu'une toile tient au mur. Mais qu'est-ce que ça veut dire qu'une toile tienne au mur ? Certes, on peut le voir, on peut le sentir. Mais on peut aussi ne pas le voir, y demeurer aveugle ou sourd. Saurais-tu expliquer comment une toile tient au mur à quelqu'un qui ne le verrait pas ? Autant tenter de démontrer que deux et deux font bien quatre à quelqu'un qui n'en serait pas convaincu. »

« Ce qu'il n'est pas facile de montrer, c'est comment un ouvrage génère sa propre poussée ; comment à un certain moment, le travail de l'esprit prend son élan et décolle, comment il génère une poussée qui lui permet en quelque sorte de tenir et d'avancer par ses forces propres. Pour reprendre ton image, c'est comme si le pinceau du peintre ne dessinait plus, mais se mettait à dégager un fossile, qui serait là, comme enfoui par avance dans la toile incolore ou sur la feuille blanche, ou l'écran... C'est exactement comme ça que ça se passe, et c'est très pondérable : il y a un changement de régime que l'on perçoit très nettement. »

« Les romanciers ou les scénaristes l'énoncent bien quand ils disent que leurs personnages leur échappent ; que leurs personnages se mettent à vivre de leurs vies propres, que leurs personnages assument eux-mêmes la suite de l'ouvrage, et qu'ils n'en sont plus les maîtres. »

« Le poète écrit alors comme le mathématicien résout une équation ; très exactement il travaille, il triture l'équation de telle sorte qu'elle se résolve comme d'elle-même ; le langage mathématique fait en quelque-sortie le calcul à notre place. La résolution n'est en rien l'expression d'un esprit, d'une personnalité, d'une subjectivité ; c'est un développement automatique, le simple déploiement du langage. »

« Et pourtant, il semblerait que l'action d'un esprit soit nécessaire à l'accomplissement d'une telle action sur le langage. Il ne saurait s'accomplir seul, sous forme de l'exécution d'un programme, par exemple, parce qu'il doit justement y avoir vision, entendement, perception... »

« Celui qui parvient à produire un travail de cet ordre le perçoit sans l'ombre d'un doute : il peut toucher et mesurer de quoi je parle. Est-ce aussi palpable pour un autre, pour un lecteur, pour un spectateur ? J'aurais tendance à l'affirmer. Il sent certainement que le travail échappe à son auteur, mais il le perçoit nécessairement avec une netteté moindre. Cependant, quelqu'un peut très bien ne pas le percevoir. De même on peut ne pas comprendre un mot d'esprit, ou la démonstration d'un calcul. Que quelqu'un ne comprenne pas un mot d'esprit, n'enlève en rien sa valeur intrinsèque, ou si quelqu'un ne comprend pas une démonstration, ça ne change en rien l'exactitude d'un calcul. De

telles valeurs constituent des faits, objectifs et précis, et qui ne sauraient être soumis à l'opinion ou au vote, par exemple d'un jury. »

Joumra se sent mieux ici, dans la douceur de l'Asie du Sud-Est. On a longtemps cultivé ici un art de la pénombre. On est bien loin de ce soleil viril et agressif de Méditerranée qu'avait immédiatement remarqué Flaubert en arrivant à Massalia. Il fait chaud certes, dès le petit matin, mais avec de l'ombre, de l'eau, de la verdure et de légers souffles d'air. Les gens ont ici un don particulier pour se sentir bien, et s'installer confortablement n'importe où.

Joumra a retrouvé la douceur qui lui manquait, et pourtant, il semble qu'elle ait ramené avec elle un peu de cette fureur virile que je retrouve dans sa pensée et son élocution.

La petite buvette où nous nous sommes attablés avec Shimoun est presque recouverte par une voûte de feuillages. La mer clapote doucement contre les piliers du ponton où sont amarrées des barques de pêche. Nous sommes assis sur de simples bancs de bois. Même les gens qui crient, ici, semblent crier tranquillement et poliment. La toile cirée à fleur sur laquelle sont posées la théière et nos tasses serait peut-être criarde ailleurs, sans l'ombre verte, la lumière irradiée d'un ciel laiteux, et les reflets d'or sur l'eau.

### *Des vagues*

Dès qu'on parle de vagues, on tend à ne penser qu'à celles qui roulent sur les plages ou se fracassent contre les digues et les rochers. C'est certes ce qu'un terrien connaît le mieux des vagues. De plus, approchant des hauts-fonds de la côte, elles se font toujours plus hautes et tumultueuses. Cependant, elles vivent longtemps au large, bien longtemps avant ce moment où elles se brisent et s'étalent.

Si l'on cherche en ligne, on ne trouvera quasiment que des photos de vagues qui s'effondrent sur les hauts fonds devant les terres, et se fracassent. On n'en voit jamais en pleine mer, chargées encore de toute leur puissance. Il est vrai que les photos de vagues au large ne sont pas très spectaculaires, manquant bien trop de repères pour rendre compte des forces et des proportions, et puis de toute façon, elles sont moins hautes que près des côtes. Les vidéos rendent mieux l'impression que donne leur force, et qui peut être terrifiante, mais on n'en trouve pas beaucoup non plus.

On définit une vague par deux mesures : celle du dénivellement entre les crêtes et les creux, et celle de l'amplitude entre les crêtes. Les plus fortes, dans les mers du Sud, atteignent seize mètres de dénivelé et trois-cents mètres d'amplitude. On peut évaluer de tête la masse d'eau qui frappe ainsi une coque, et en conséquence, la puissance qui la meut.

Ce ne sont pas les creux qui constituent le pire danger pour une embarcation, ce sont les amplitudes. Plus l'amplitude est longue, plus le navire montera tranquillement la vague pour replonger de l'autre côté ; plus elle est courte, plus il sera frappé fortement. C'est ce qui rend de petites mers parfois plus dangereuses que les océans. En Méditerranée, les creux n'excèdent pas six mètres pour des amplitudes de cinquante. Toutefois, bien sûr, une vague de six mètres, même courte, n'aura jamais la puissance d'une vague de seize.

Cependant une vague de quelques mètres peut aisément en atteindre vingt si elle suit une faille du large pour déboucher brutalement sur des hauts-fonds.

On ne lutte pas contre de telles forces, on les esquive ; c'est tout l'art de l'architecture navale. Mais il est bien tentant de songer à capturer cette énergie pour alimenter le bord.

### *De l'océan*

Quand les vents se démènent, on sent bien que l'océan n'aime pas vraiment ça. Jamais il ne ferait de lui-même des choses pareilles. Il résiste, il est hostile, et l'on pressent bien que là est la cause de tout. S'il se laissait faire, le tumulte de l'océan n'atteindrait jamais des fureurs pareilles.

Le mot « mer » féminin en français ne colle pas très bien avec la chose ; la plupart des langues ont un mot masculin pour désigner la mer, et l'on perçoit très vite qu'elles ont raison.

Hier les vagues – et là encore, un masculin fonctionnerait mieux – nous poursuivaient, et elles nous dépassaient. Nous allions dans la même direction et elles accéléraient nettement notre course.

Elles faisaient plonger la proue sans qu'on les voie venir, et la redressaient en nous dépassant comme pour nous montrer leur innombrable succession aussi loin que portait le regard. Je ne pourrais bien expliquer, je sais que c'est idiot, mais j'étais vexé.

### *L'Eretmochelys mydas ressemble à un galet*

L'Eretmochelys mydas ressemble à un galet. La carapace de ces tortues est noire – plus exactement, elle est grise, c'est ainsi qu'on les voit dans l'eau, ou lorsqu'elles se sont séchées au soleil, mais humide, la carapace est noire, comme des ardoises sous la pluie – et toutes les plaques de cette carapace ou de la peau sont cernées de blanc, comme des carreaux, comme des pierres noires prises dans du ciment. Ces animaux évoquent le minéral. Ils sont comme des galets vivants qui se lanceraient seuls.

Leur regard aussi est très particulier en plongée. Quand la tortue est sous l'eau, son œil se recouvre d'une paupière transparente qui le protège autant qu'il améliore sa vision sous-marine. Avec sa tête fine et angulaire dont seules ces paupières protubérantes possèdent des formes courbes, on dirait que la tortue volante porte des lunettes, des lunettes d'aviateur.

L'Eretmochelys mydas est carnivore. Malgré son corps d'apparence si solide et minérale, il se nourrit presque exclusivement d'animaux à la substance diaphane et transparente, qui se feraient passer pour de la fumée, de la simple vapeur. Il se nourrit presque exclusivement de méduses.

### *De l'improbabilité et du vivant*

Pendant que Shimoun s'entend avec l'équipe des chercheurs que je n'ai pas encore rencontrée, nous avons pris pension, Joumrat et moi, dans un petit village de pêcheurs. Je me demande si nous n'y ferons pas finalement des découvertes plus intéressantes.

Les enfants du village entretiennent de très bonnes relations avec les tortues. Ils jouent avec. Ils leur lancent des galets, et elles se ruent pour les rattraper avant qu'ils ne coulent.

– Si j'ai bien compris le double théorème d'improbabilité, me demande Joumra pendant que nous reprenons notre souffle sur la plage à l'abri d'un palmier, la théorie ne s'intéresse pas à la seule objectivité des faits, puisqu'elle définit l'improbable en opposition aux actes délibérés.

– C'est exact, une réalité seulement objective serait tronquée de sa part subjective. Ce ne serait qu'une semi-réalité ; ou du moins, une réalité vue d'un seul côté, c'est-à-dire pas exactement une réalité, une simple apparence.

– Ça me rappelle les conceptions de Sohrawardi que j'ai apprises à l'école islamique.

– Oui, mais ce n'est certainement pas à quoi pensaient les théoriciens de l'improbabilité ; ils prenaient sans doute plutôt appui sur les théories de Mach.

– Celui qui a donné son nom au mur du son ?

– En effet, et qui a inventé l'Empiriocriticisme.

– Lénine a écrit un livre contre cette théorie. Il s'appelait *Matérialisme et Empiriocriticisme*, non ?

– C’est exact, un livre excellent et d’une mauvaise foi remarquable. Il est suffisamment rare que ces deux qualités se retrouvent associées pour ne pas manquer de le signaler. On peut s’en procurer sans peine une version anglaise en ligne.

– Les principes d’improbabilité seraient-ils anti-matérialistes ?

– Pas plus que l’Empirio-criticisme. Et Lénine ne manque pas de mauvaise fois en opposant Mach à un Feuerbach qui serait un modèle de matérialisme, quand les deux disent sur l’essentiel la même chose. La vérité est que la matière, pour exister réellement, doit aussi exister subjectivement.

Joumra en remontant ses cheveux répond aux enfants qui nous invitent à venir continuer à jouer avec eux.

Tortues et enfants sont déjà dans l’eau quand les galets sont lancés, et ne cessant de tourner autour de leur groupe, elles ont déjà accumulé de l’élan. Il est cependant bien rare que l’une d’entre elles parvienne à rattraper un galet avant qu’il ne coule. Elles plongent donc et le ramènent aux enfants pour qu’ils recommencent.

– Tu ne peux quand même pas prétendre que les conceptions de Descartes et de Berkeley ne sont pas anti-matérialistes, reprend Joumra, surtout celles de Berkeley.

– Et alors ? Descartes n’en est pas moins à la base de l’empirisme de Berkeley, et lui-même à celle des nouvelles mathématiques du dix-neuvième siècle, et ainsi de suite jusqu’à la mauvaise foi toute bolchevique de Lénine. Que des hommes inspirés nous montrent des vérités que nous n’aurions pas vues sans eux, ne nous permet pas d’attendre qu’ils soient capables de nous dire toute la vérité. Reprocher d’ailleurs à Lénine sa mauvaise foi relèverait d’une mauvaise foi toute semblable. Ce serait comme accuser Berkeley d’être évêque ou Sohrawardi d’être un mystique Chiite. En tout cas, certaines limites de l’Empirio-criticisme me semblent dépassées par les théories de l’improbabilité.

Nous n’avons pas hésité dès le premier jour à nous mêler aux jeux des enfants, au risque de ne pas être pris très au sérieux par leurs parents.

Nous lançons des galets avec eux et plongeons même avec les tortues. Ce n’est pas très efficace pour prendre des mesures précises mais ce n’est pas dépourvu d’enseignements plus subtils.

Je propose à Joumra de retourner dans l’eau.

– Donner une telle importance à la subjectivité me semble quand même de nature à réintroduire la spiritualité dans la philosophie et la science, continue-t-elle encore en se levant.

– En un sens, mais pourquoi pas ? Quoiqu’on y fasse, le monde apparaît comme une volonté du vivant de se donner existence et consistance. Or, si c’est le cas, il y parvient. Et s’il y parvient, qu’est-ce encore que ce soit-disant vivant, sinon la prolifération de toutes ces existences sensibles et tangibles ? Le Vivant avec un grand V ne désigne plus alors que leur concept abstrait. S’il devait avoir davantage d’existence, il n’y en aurait plus pour toi, pour moi, pour ces enfants qui jouent, ni pour ces tortues, ni pour les vastes bancs de méduses dont elles se nourrissent.

– C’est ce que dit la théorie de l’improbabilité ? Demande-t-elle encore avant de plonger.

– Non, ce sont mes propres réflexions philosophiques sur celle-ci.

## Chapitre dix

### Bruits et murmures

#### *Les tortues marines sont menacées*

Toutes les espèces de tortues marines sont aujourd'hui menacées, et la plupart sont même en voie d'extinction. Même avec une épaisse carapace, une hélice de bateau peut faire très mal. Ce n'est pas un problème négligeable dans ces lieux où le climat paradisiaque favorise le tourisme nautique. J'ai d'ailleurs des difficultés à comprendre pourquoi l'usage de l'hélice est encore si généralisé quand on sait depuis plus de deux siècles que la turbine produit plus de puissance ; et elle est beaucoup moins dangereuse pour la faune. Depuis que l'Anabasis est à l'eau, il n'a dû massacrer que du plancton.

Les hydrocarbures font les plus gros ravages, surtout dans ces environs du détroit de Malaka, où la navigation est la plus dense du monde. Elle est en constante augmentation avec les pétroliers géants qui alimentent les régions industrielles de Chine, de Corée et du Japon.

Et puis il y a des pêcheurs qui continuent à en manger comme ils l'ont fait depuis des siècles. Ils sont punis sévèrement quand on les surprend. Je comprends pourtant leur point de vue. Ils profitent d'en manger pendant qu'il en reste encore, puisque rien n'est fait pour éviter leur disparition.

Ici, dans le village où nous sommes, on ne mange pas les tortues, on joue avec. Il paraît même, de l'autre côté de la mer, au large de la côte de Malaisie Orientale sur l'Île de Bornéo, que des peuples les dressent pour la pêche. Elles rabattent les poissons dans leurs filets. Une fois encore, j'hésite à le croire.

#### *Du vivant*

Nous avons appris aux enfants à jouer au tic-tac-toe. Ils connaissaient déjà, mais seulement sur leurs ordinateurs mobiles ; ils n'avaient jamais songé à s'y adonner sur le sable humide. Le jeu devient alors beaucoup plus amusant. On peut ajouter à ses règles de parvenir à gagner avant qu'une nouvelle vague ne vienne effacer la grille. Il devient même alors un tout autre jeu, où l'on ne s'absorbe plus sur la surface d'un minuscule écran, silencieux et solitaire. Son adversaire, mais aussi la mer et l'assistance participent, et l'ambiance devient vite plus expansive et bruyante.

Nous avons eu une excellente idée de jouer avec les enfants pour observer les tortues sans que notre présence les gêne, mais ils commençaient à devenir un peu trop envahissants. Ce fut une autre excellente idée de leur apprendre à jouer au tic-tac-toe.

Je suis convaincu qu'on n'acquiert qu'en participant, pas en se tenant en observateur extérieur. On n'est d'ailleurs jamais extérieur en observant. Nous aurions forcément influencé le comportement des tortues ; nous aurions vu ce que nous voulions voir, et pas ce qu'elles nous montraient en nous entraînant.

Nous aurions pu, surtout, les déranger. Ces animaux ne sont pas agressifs, mais il vaut mieux ne pas les provoquer quand même. Lourds et puissants, ils sont armés d'un bec coriace qui trancherait des doigts comme rien, et leurs pattes antérieures sont munies de deux griffes particulièrement dangereuses, comme toutes les autres tortues marines.

On peut se demander à quoi leur servent de telles armes pour chasser des méduses totalement sans défense devant des prédateurs immunisés à leur venin. À propos de méduses, les villageois en mangent aussi, ils en font des salades.

### *Du vivant toujours et de l'idolâtrie*

Les enfants abusent de leurs ordinateurs de poche, même dans ce petit village reculé. Les ordinateurs mobiles, voilà encore une autre pandémie. Même neufs, on peut en trouver de pas très chers ; et à plus forte raison d'occasion. Sur beaucoup de ces derniers, on a installé un système d'exploitation Linpus, qui semble se répandre assez vite en Asie. Ce n'est pas plus bête d'utiliser un système libre, bien plus opaque aux programmes de récupération des données personnelles ; mais les utilisateurs s'empressent de s'inscrire sur Facebook et autres Tweepers de crainte de n'être plus traqués, et perdre peut-être ainsi une part de leur réalité.

Je suis sûr que les religions ont tenu leur succès de ce besoin d'être sous un regard, peu importe de qui ou de quoi, plutôt que de compter sur le sien et ceux qu'on croise. Quel manque de foi !

Les hommes doivent se contenter aujourd'hui du regard des robots. Ils le payent d'être dérangés à tout instant et de ne pouvoir s'adonner à aucune réflexion suivie. S'ils le pouvaient, ils n'hésiteraient certainement pas à se débarrasser de ces choses.

Je ne dis pas qu'il serait inutile de pouvoir se promener avec un ordinateur dans sa poche, pas du tout ; c'est l'usage que je mets en cause. Je tiens ces outils pour efficaces ; pas leur usage comme gri-gris.

Malgré tout, les villageois sont de bons musulmans qui font leurs prières trois fois par jour. J'avoue que ça me rassure que leurs ordinateurs de poche, qui les y appellent et qu'ils coupent alors, ne leur suffisent pas.

### *La force de la fiction*

Nous nous retrouvons souvent à bord de l'Anabasix avec Shimoun, Daniel et Rita, les deux chercheurs avec lesquels il passe le plus clair de son temps, modelant des formes sur son ordinateur. Daniel est un Nord-américain de race noire, comme on dit chez lui, originaire de l'Alabama, et Rita, une Sud-américaine aux cheveux châtain-clair et aux yeux bleu-pâle. Ils sont installés dans l'autre village où mouille l'Anabasix, de l'autre côté de l'île, qui n'est pas bien grande, et que nous rejoignons, Joumra et moi, en vingt minutes de marche.

Comme Shimoun a de solides connaissances en architecture navale, autant théoriques que pratiques, il ouvre à Daniel et Rita des perspectives qu'ils avaient ignorées. Ces soirées à bord nous permettent cependant de parler d'autres choses. Elles ne nous font pas oublier ce qui nous assemble, mais nous offrent l'occasion de parler plus librement. C'est souvent ainsi, en laissant de côté les questions précises que se pose l'esprit, qu'il en trouve les meilleures réponses.

« Ces jours-ci », nous dit Shimoun pendant que nous dégustons la salade de méduses dont Rita vient de tenter la recette, « le président des États-Unis a fait dans son discours à Bruxelles une déclaration tellement stupéfiante que je l'ai notée. » Il sort sa tablette et nous lit : « Le Kosovo ne s'est séparé de la Serbie qu'après un référendum qui n'avait pas été organisé hors des limites du droit international, mais dans une coopération attentive avec l'Organisation des Nations Unies et avec les voisins du Kosovo. Rien de tel ne s'en approche dans ce qui vient de se produire en Crimée. »

« Je me souviens, dis-je, dans les années dix-neuf-cents-quatre-vingts-dix, d'avoir vu s'exercer au Kosovo toutes les formes de tueries, des plus archaïques aux plus modernes. Une bombe nord-américaine était même tombée sur l'ambassade de Chine, chez l'un de ces voisins, par erreur on

l'espère. Sur tous ces points, en effet, il n'y a rien de commun avec ce qui vient de se produire en Crimée. Pour ce qui est d'un référendum cependant, je n'en ai aucune mémoire. »

« Nul n'en a aucune mémoire », reprend Shimoun. « Il n'y a jamais eu de référendum sur la sécession du Kosovo. »

« Il est étrange », ajoute ironiquement Daniel, « qu'avec tous les services de renseignement dont s'est doté mon pays, son président, ou celui qui écrit ses discours à sa place, ne l'aient pas su. »

« Peut-être l'a-t-il fait exprès », avance Joumra pendant que nous reprenons des méduses.

Cette salade est très nourrissante, et je crois qu'elle va tenir lieu de plat de résistance. Je ne sais si la remarque de Joumra est ironique elle aussi, mais elle me rappelle les propos d'Onyx cet hiver sur mes fictions. J'ai même l'impression de comprendre un peu mieux ce qu'elle voulait me dire. Peut-être le président des États-Unis, ou celui qui écrit ses discours à sa place, voulait-il vérifier qu'on était bien attentif, que diplomates et commentateurs n'étaient pas en train de rêvasser en pensant connaître par avance le discours convenu et attendu. Il voulait les réveiller.

Quand je les partage, ces remarques font rire les autres qui croient que je plaisante. Il n'en est rien. « Que se passe-t-il lorsqu'on entend quelque-chose de semblable, incongrûment erroné ? » Expliqué-je. « Il se passe qu'on se demande depuis quand on est en train d'écouter n'importe quoi sans broncher. »

« On est là aux antipodes du principe de Goebbels », continué-je, « qui voulait que plus le mensonge serait gros, plus il en resterait quelque-chose. Si je vous dis que les forces russes sont entrées en Ukraine pour fomenter et armer une insurrection, vous trouverez peut-être que c'est un peu gros, mais je vous aurai malgré tout rendu attentif au rôle que la Fédération de Russie joue effectivement dans cette situation, et comme elle en joue forcément un, et qu'on l'invite même à le jouer, il en restera toujours quelque-chose. Mais si je vous parle de l'élection qui a donné son indépendance au Kosovo, l'effet sera exactement contraire. Non seulement vous ne pourrez rien en croire, car vous vous assurerez sans peine qu'il n'y en a pas eu, mais vous allez douter rétroactivement de tout ce que j'aurai dit avant et de tout ce que je m'apprête à dire après. Voilà donc l'effet cathartique que visait l'étonnant président des États-Unis, ou celui qui écrit ses discours à sa place. Peut-être, il y a quinze ans, pendant la guerre du Kosovo, écoutait-on déjà n'importe quoi sans broncher. »

« Et pourquoi le brillant président des États-Unis, ou celui qui écrit ses discours à sa place, voulait-il nous éveiller ? » Questionne Rita. « Quelle prise de conscience voulait-il provoquer chez ses auditeurs et sur le monde ? N'aurait-il pas alors plutôt joué contre son camp ? »

« Pas nécessairement, ajoute Daniel songeur, tout le monde sait très bien à quoi s'en tenir sur le sujet ou bien s'en fout complètement. Il voulait peut-être, tout en tenant benoîtement son discours, attirer notre attention sur la réalité de ce monde, sur l'enchaînement irréversible des événements, sur le sens de l'Histoire en un mot, dont son propre discours et les commentaires convenus qu'il allait susciter auraient pu nous distraire. »

« Tu veux dire, lance Shimoun, que ce mois-ci, Barack Obama a compris la puissance de la fiction ? Qu'il a compris qu'elle n'avait pas pour fonction de décrire le réel, ni moins encore de le réécrire, ni même de le provoquer, et certainement pas de l'envelopper, mais plutôt de le démasquer par et sous le langage ? »

### *Dans le même ordre d'idées*

Il suffit de faire bouillir les méduses quelques minutes pour rendre leur venin inactif. On les rince alors et on les découpe en fines lamelles. On ajoute du citron et l'on poivre. Le reste est

surtout affaire de goût et d'imagination. Nous les dégustons sur le pont de l'Anabasis, avec un très lent et très doux roulis à peine perceptible, et une pleine lune qui suffirait à nous éclairer.

La conversation demeure géopolitique ce soir. Joumra évoque les échanges au plus haut niveau entre les autorités turques qui ont été rendus publics en ligne ces jours-ci. On y envisageait de faire lancer un missile sur la Turquie pour en accuser l'armée syrienne et justifier une entrée en guerre. Cette fuite succède à bien d'autres : celle de Victoria Nuland discutant avec l'ambassadeur nord-américain en Ukraine de la façon dont ils allaient « enculer » l'Europe en fomentant un coup-d'état ; celle du ministre des affaires étrangères de Lettonie prévenant Catherine Ashton que le commando qui avait ouvert le feu sur la foule et la police à Kiev venait probablement du camp factieux. Ces fuites sont si fréquentes depuis Wikileaks que l'on se sent obligé de se livrer à quelques réflexions, si l'on a du moins débranché son téléphone portable, ce qui est notre cas ce soir.

« Ce sont les États-Unis qui espionnent toutes les communications de la planète, remarque Joumra, et pas la Syrie, la Russie ou l'Iran, et pourtant toutes les conversations fuitées nuisent aux intérêts des États-Unis ou de leurs alliés. Pourquoi ? »

« On n'en sait rien, reprend Shimoun. Peut-être les affaires Assange et Snowden ne sont-elles que des coups montés pour nous convaincre de la puissance des services nord-américains, alors que seul le FSB est en réalité capable d'espionner la planète entière. Peut-être encore la NSA espionne-t-elle bien la terre entière, mais les services adverses ont-ils trouvé les moyens d'espionner directement la NSA, et font-ils ainsi de substantielles économies de crédit. Peut-être enfin reste-t-il encore beaucoup de Manning et de Snowden toujours cachés, qui fuient des informations pour défendre la liberté et la démocratie. »

« On n'en sait rien », continue-t-il, « mais on observe l'absence de fuites qui mettraient dans des positions tout aussi inconfortables les adversaires ou les rivaux des États-Unis. La presse occidentale se contente le plus souvent d'informations tronquées, de traductions fallacieuses, de montages grossiers ; de procédés bien plus archaïques donc. Doit-on en conclure que l'Ouest seul ne sait pas protéger ses communications ; ou encore que les autorités Russes, Chinoises et d'autres pays plus ou moins indépendants des États-Unis, parlent entre eux exactement de la même façon que dans leurs déclarations publiques ? On n'en sait rien non plus. »

« On ne sait même pas », conclut-il, « si l'invocation d'un référendum fictif au Kosovo par le président des États-Unis, ou par celui qui écrit ses discours à sa place, était délibéré, ou si plutôt l'affaire l'intéressait si peu dans ses détails que l'erreur était de bonne foi. »

## Chapitre onze

### À propos de puissance

#### *Le bruit de la mer et les langues*

Le verbe murmurer pour le bruit de la mer ne va pas, ni bruissier, et moins encore battre. On n'en voit pourtant aucun qui décrive mieux ce bruit du ressac, même pas ressasser.

Le bruit de la mer est difficile à décrire dans la langue française, les mots y résistent à le qualifier. C'est une respiration lente et fracassante.

Le vocabulaire nous joue des tours. Aussi furieuse que soit la mer, et déchaînées ses vagues, elle demeure absolument plane vue d'assez loin ; une immense étendue impassible. Aussi calme et apaisée soit-elle, son souffle est long et puissant ; et sa force, étonnante. Ces notions contradictoires dans la langue, se confondent dans la réalité de la mer.

Je l'ai déjà dit, la langue française veut que son nom soit du genre féminin, comme ses sœurs romanes, contrairement au grec et aux langues nordiques. Les Romains étaient de piètres navigateurs. Les traducteurs d'Homère préfèrent souvent employer le mot « océan », pourtant impropre.

La langue japonaise dit mieux les mouvements et les sons de la côte. Tant de phrases s'y achèvent avec des *harimazen* dont le ton s'abaisse et s'allonge sur le *n* qui se prononce comme une syllabe, à la manière dont une vague s'étend à bout de souffle puis revient à sa respiration. Les îles nippones ont tant de côtes.

Ce soir, je lis des haïkaïs en version bilingue sur mon ordinateur. La tournure *harimazen* convient mal à la forme ramassée des haïkaïs, et l'on n'en trouve presque jamais. Est-ce pourquoi la mer non plus n'y est pas très présente ?

Sous les reflets bleus de la lune rodent des poissons que je ne peux voir.

#### *Où je suis*

Bien que nous soyons dans un village de pêcheurs, beaucoup des habitants ne vivent pas de la pêche. Ils travaillent dans la fabrication de composants électroniques sur le continent. Ils rentrent chez eux les fins de semaine et pour les congés. À vrai dire, leurs parents déjà passaient le plus clair de leur temps en mer, aussi la vie traditionnelle n'en est pas fondamentalement changée ; mais le niveau de vie, si.

« Niveau de vie », voilà une expression totalement dépourvue de sens, si l'on bloque la sonnerie de son téléphone portable pour y réfléchir un instant. Du moins, on peut dire que les gens d'ici ne manquent plus de rien, si l'on n'a jamais manqué de quoi que ce soit dans cette île où la mer est poissonneuse et la terre généreuse, et où l'on ne connaît aucun problème d'eau chaude. On y va poser ses filets au GPS, et l'on garde le fruit de sa pêche au congélateur jusqu'en fin de semaine. Il part alors vers le continent dans le petit ferry qui ramène ceux qui vont travailler.

La Malaisie s'est fortement enrichie depuis qu'elle s'est débarrassé de la présence des Britanniques qui en avaient fait l'un des pays les plus pauvres de la planète. La répartition des richesses s'y fait plutôt mieux qu'ailleurs, malgré le sauvage écrasement des Communistes par ces mêmes Britanniques de 1948 à 1963.

Les colonisateurs n'ont accepté de s'en aller qu'après avoir laissé le pouvoir à une aristocratie musulmane, et pris soin de fomenter les conditions de conflits ethniques virulents. Pour autant, l'étrange monarchie constitutionnelle tournante, dont je n'ai jamais très bien compris la nature, s'appuyant sur les anciens principes anté-coloniaux qui avaient fait leurs preuves, et sur une politique finalement proche de celle que les Communistes auraient probablement menée, a dépassé tous les records de croissance. Le pouvoir a souvent gagné ses parties de bras de fer avec le FMI et l'OMC, habits neufs de l'impérialisme.

Malgré tout, les crimes anticomunistes qui ont ensanglanté le pays semblent avoir eu l'effet d'une lobotomie sur la conscience nationale. On dit d'ailleurs pudiquement *Emergency*, « l'État d'urgence », pour désigner cette période aussi trouble que décisive pour la libération nationale, comme on dit en France « les événements » à propos de la guerre d'Algérie. Peut-être est-ce l'une des causes de l'intérêt qu'on accorde ici aux sciences dures et aux technologies, plutôt qu'aux humanités, ce qui ne serait sans doute pas la façon la plus malsaine de dépasser le traumatisme.

Je ne crois pas pour autant que l'héritage de [Chin Peng](#), leader du Parti Communiste Malais, de la résistance aux Japonais, puis aux Anglais et artisan de l'indépendance, soit profondément oublié, ni qu'il le devienne. La preuve en est que le parti au pouvoir a refusé le rapatriement de son corps après sa mort en 2013, craignant trop de voir sa tombe honorée et que la Malaisie d'aujourd'hui montre ainsi qu'elle se souvient de ce qu'elle lui doit.

Je dis tout cela, mais je n'en connais en vérité pas grand-chose, pas plus au fond que le président des États-Unis n'en connaît des dossiers européens, ou n'importe quel spécialiste de n'importe quoi, d'ailleurs.

### *Sur le continent*

Joumra m'a entraîné voir le théâtre d'ombres lors de notre rapide excursion sur le continent avec le ferry de l'île. Il faisait chaud dans le petit théâtre en panneaux de bambous au fond du parc. Nous nous entassions sur des bancs de bois avec les adultes et les enfants du quartier, et quelques touristes. La salle était à peine obscure, traversée de multiples rais de soleil qui passaient à travers le toit et les parois. Une toile était tendue sur presque tout un côté de la salle. Les montreurs de marionnettes se cachaient derrière. Des panneaux de bois légers en masquaient le bas et les bords, sous une poutre qui faisait toute la largeur de la pièce.

À vrai dire, les montreurs de marionnettes ne cherchaient pas vraiment à se cacher, on les devinait derrière la toile, et l'on distinguait plus encore les baguettes avec lesquelles ils agitaient leurs marionnettes, plates et finement ciselées. On les oubliait cependant étrangement vite, de même que la chaleur lourde qui maintenait une légère humidité sur la peau, captivé seulement par les silhouettes noires et ajourées d'arabesques.

### *Le théâtre d'ombres malais*

On peut s'étonner que le théâtre d'ombres conserve depuis des temps immémoriaux un certain succès public en Asie. En Malaisie, il est voué à conter les épisodes du *Râmâyana* depuis des temps tout aussi immémoriaux.

Le *Râmâyana*, *Hikayat Seri Rama* en malaisien, est un vaste poème épique qui conte la légende de Râmâ, jeune prince parti dans la forêt pour en chasser les démons, accompagné de son épouse Sita qui n'accepte pas de se séparer de lui. Elle est enlevée par un démon et délivrée par le puissant roi des singes.

Le démon possède une centaine de têtes. Il s'en tranche une tous les ans pour des raisons qui continuent à m'échapper. On est au cœur de la pittoresque mythologie indienne, et cela pourrait paraître étrange compte-tenu de la faible présence de l'hindouisme en Malaisie.

Cette légende et ce théâtre ont survécu à l'introduction du Bouddhisme dès l'antiquité, puis aux massives conversions à l'Islam au quatorzième et quinzième siècles. Ils constituent comme l'arrière plan de la culture malaise, un peu comme l'hellénisme en Europe, apparaissant bien plus alors comme l'héritage des populations musulmanes, plutôt que des Hindouistes, arrivés bien plus tard comme main d'œuvre de la colonisation ; et à plus forte raison des Bouddhistes, d'origine chinoise, et arrivés tardivement aussi. Comme la mythologie grecque chez nous, les mythes et les rites ont perdu toute dimension culturelle, mais ils gardent un caractère populaire et festif, traduits dans toutes les langues vernaculaires de l'Asie du Sud-Est.

La représentation dure des heures, et l'on a tout son temps pour entrer progressivement dans la magie du rite – car, malgré son caractère non cultuel, il s'agit plus de cela que d'un spectacle. Pendant de longues minutes, rien ne bouge parfois, laissant toute sa place aux paroles du récitant.

Le théâtre d'ombre fonctionne encore très bien, j'ai pu m'en assurer bien que je n'en possède pas la langue, ayant seulement pris soin de parcourir une traduction en anglais. On me dira que c'est à cause de l'ambiance, de l'atmosphère, des gongs, des tambours, des chœurs, de la pénombre de la salle de bois et de tout ce qui en fait un spectacle vivant. Je n'en crois rien. Toute la magie tient à l'économie des moyens, des personnages noirs, stylisés, sur un fond blanc : c'est à peine un peu plus que des caractères sur une page. Le spectacle en est si peu un qu'il devient presque une lecture.

Ce même théâtre d'ombres projeté sur l'écran d'un ordinateur en dessins vectoriels n'aurait pas un moindre effet, j'en suis sûr ; au contraire, dans la mesure où l'on pourrait le regarder dans de meilleures conditions. Naturellement, le texte devrait être chanté dans une langue connue et familière à l'auditeur.

La culture indienne a un sens de la représentation qui ne cherche jamais à convaincre les sens. Rien ne peut être figuratif lorsqu'on présente un démon à cent têtes. On dessine un certain nombre de visages de profil autour d'une face centrale, mais l'image est plus alors un symbole que la figuration d'une réalité somme toute assez peu représentable.

Justement parce que cette réalité n'est pas représentable, le spectacle fonctionne. Le dessin ne représente pas le démon, il propose plutôt à notre imagination les indications pour se le représenter, et elle y parvient avec une facilité qui nous surprend. Tous les effets spéciaux du cinéma contemporain paraissent, à côté, dérisoires et grossiers.

Lorsque la séance est terminée, musiciens et montreurs passent devant le rideau et applaudissent chaleureusement le public, comme pour le féliciter d'être parvenu à voir. On les applaudit aussi pour les remercier. On peut découvrir alors que les marionnettes sont découpées dans un cuir rigide et peintes de couleurs vives, bien que, curieusement, seules leurs ombres sont offertes aux regards de l'autre côté de la toile.

### *Voile triangulaire et signe écrit*

Au sud, la Mer de Chine Méridionale, du Golfe de Thaïlande jusqu'à Bornéo, n'est pas très profonde. Toutes les grandes et petites îles de la Grande Indonésie sont sur le plateau continental asiatique, et elles étaient encore reliées à la terre lors de la dernière glaciation. Plus au Nord seulement, entre les côtes vietnamiennes et les Philippines, les fonds se creusent brutalement de grandes fosses.

Pour l'heure, nous descendons au contraire vers le sud. Nous avons longé la côte malaise jusqu'au large de Singapour, puis les côtes de Sumatra, passé le détroit entre Bandar Lampoung et

Jakarta sur l'île de Java, et nous voguons sur les abysses de l'Océan Indien. Nous allons profiter de ses alizés et de ses grandes lames pour tester la voilure de l'Anabasix.

L'Anabasix possède une grande voile triangulaire qui lui permet de remonter facilement au vent. Ce n'est qu'une classique voile latine avec une vergue télescopique attachée au mat, sur toute la longueur du navire. Cette ancienne conformation qui remonte aux boutres du Golfe Persique, permet une surface de toile maximale pour une moindre hauteur, favorisant ainsi l'assiette.

Cette voile latine n'est donc pas si latine par ses origines. Elle n'est probablement pas persique non plus. Elle semble venir de plus loin encore, peut-être de ces régions-mêmes où nous sommes, de l'archipel indonésien.

Les commandes numérisées sont transmises par le réseau local. Elles actionnent le redressement du mat et le déploiement de la vergue et de sa toile par des vérins hydraulique. Ce dispositif permet l'exécution de toutes les manœuvres par un homme seul à partir du château, ou d'où bon lui semble, même hors du bord s'il le veut, à l'aide d'un ordinateur de poche.

Nous allons depuis des heures contre un fort vent du sud qui soulève des vagues considérables et fait plier le mat. Le mat plie, en effet : nous avons préféré le faire plier que gîter le bateau. L'Anabasix se comporte parfaitement et c'est un réel plaisir de commander du bout des doigts à de telles forces.

Joumra m'a rejoint sur la passerelle. Nous parlons encore du théâtre d'ombre, qui est au moins autant pratiqué à Sumatra et à Bali. « Valmiki, l'auteur du *Râmâyana*, est appelé en Asie du Sud "le premier poète" », me dit-elle.

Je reste un instant silencieux, songeant à la signification d'une telle assertion. « Tu veux dire le premier auteur ? Le premier auteur reconnu comme tel ? » En effet, dans une autre ère de civilisation, je ne pourrais que citer Homère, et encore personne ne saurait affirmer qu'il n'ait pas été seulement l'aède (l'interprète), plutôt que le poète (l'auteur). J'allais oublier l'admirable et le trop ignoré Hésiode.

« C'est exact, m'approuve Joumra, le *Mahâbhârata* est certainement plus ancien, mais il est un ouvrage anonyme. »

L'auteur est apparu très tard après l'écriture. Pendant des siècles et des millénaires, on a écrit, on a perfectionné les systèmes d'écriture et leurs supports, mais sans auteurs. L'écriture était sacrée, ou savante, mais on ne savait bien qui tenait la plume. Qu'importait, puisqu'il n'était qu'un scribe, un commis, un chroniqueur : un homme dont la fonction se limitait à noter. Il notait la vie et les paroles d'un dieu, d'un roi, d'un sage, d'un peuple... Au mieux, il les commentait. Jamais pourtant, on ne songeait que tenir la plume pouvait avoir une singulière influence sur les énoncés ; pouvait non pas seulement les enregistrer, mais les produire ; permettre à la parole de dire ce qui n'aurait jamais pu être conçu, ni seulement approché, sans le recours au signe écrit.

Beaucoup de textes des plus anciens sont des paroles longtemps ressassées avant d'avoir été notées. Que le rapport se soit inversé, et que l'écriture se soit mise à produire la parole, constitua la véritable invention de l'écriture ; la véritable découverte de sa puissance.

« Si tu as raison, dit Joumra, et c'est probable, alors l'écriture a réellement été inventée en calculant, en approchant la mathématique, car bien avant le premier poète, les hommes ont dû se rendre compte de la puissance du signe écrit en comptant. »

# Chapitre douze

## Mers du Sud

### *Versification*

J'avais écrit un haïkaï de dix-neuf syllabes l'autre soir : *Sous les reflets bleus de la lune rodent des poissons que je ne peux voir*. Je les ai comptées ce matin ; deux de trop.

*Sous les reflets bleus de la lune poissons rodent que je ne peux voir.*

J'avais aussi changé le dernier verbe qui m'était venu spontanément. À la réflexion, le premier jet ne me déplaît pas :

*Sous les reflets bleus de la lune poissons rodent que je ne sais voir.*

Cependant « que je ne peux voir » donne un tour plus simple, c'est pourquoi je l'ai choisi.

Ceci dit, une versification de dix-neuf syllabes sonne bien en français. Le haïkaï prend la versification française à contre-pied, si j'ose dire ; il impose l'impair dans l'empire du pair.

*Tendues par le vent entre voilure et drisses le vide est parfait.*

En Occident, on a coutume d'écrire les haïkaïs en trois vers, car ils obéissent à une métrique cinq-sept-cinq, mais les Japonais qui ont inventé le genre les écrivent en une seule ligne, ce que je trouve bien mieux.

*Océan si plat que sous lui je ne vois pas tant de monts en creux*

J'en ai fait trois nouveaux ce matin.

*En équilibre sur l'horizon qui s'enfuit j'oublie les abîmes*

Une variante du second :

*Tant de monts en creux que je ne devine pas sous la mer si plate*

« C'est le dernier que je préfère », me dit Joumra. Nous avons laissé Shimoun à ses tortues avec Daniel et Rita, et nous somme partis seuls dans l'Océan Indien.

Je n'ai pas envie d'accaparer le château comme lorsque je voyage seul. J'ai remarqué que Joumrat aimait s'y installer sans rechercher particulièrement ma présence, aussi je me mets à fréquenter un peu plus la cuisine qui fait aussi fonction de salle à manger et de salon, juste en dessous du château, au niveau de la mer. Elle possède deux belles ouvertures sur la poupe devant lesquelles je m'installe pour regarder onduler le sillage de l'Anabasix. Cette fois, Joumra est venue m'y rejoindre.

### *L'Océan Indien*

L'Océan Indien occupe cette vaste surface limitée au Nord par l'Inde et l'Indonésie, à l'Ouest par l'Afrique, à l'Est par l'Australie, et au Sud par l'Océan Antarctique. Dès qu'on quitte le plateau continental indonésien en empruntant le Détroit de la Sonde entre Sumatra et Java, les fonds plongent très vite jusqu'à plus de sept milles mètres.

Il arrive que l'on soit effrayé en songeant qu'on a tant de kilomètres d'eau sous ses pieds, surtout quand on se trouve exactement au niveau de la surface et qu'on regarde défiler les remous du navire. J'imagine les contraintes techniques qui devraient être surmontées pour explorer ces abysses, j'y songe la nuit, allongé sur la couchette que balance la houle, jusqu'à en ressentir une sorte de vertige

devant des gouffres impénétrables et glacés, peuplé de poissons lumineux, de formes incolores et diaphanes découpées comme des marionnettes malaises.

J'utilise toujours le programme *Stellarium*, j'y entre les coordonnées du point exact où nous nous trouvons pour reconnaître dans le ciel des étoiles qui ne me sont déjà plus familières. Je ne saurais dire ce que j'éprouve exactement à voir sur la fenêtre de l'application le même ciel qu'à la fenêtre en face de moi, à y afficher le dessin et les noms des constellations, y chercher des informations, y masquer l'atmosphère pour y faire apparaître les astres en plein jour. C'est comme si le monde réel le devenait plus encore.

### *L'Indonésie*

L'archipel indonésien est le quatrième pays le plus peuplé du monde, après la Chine, l'Inde et les États-Unis, et le plus grand pays musulman avec deux-cents-quarante millions d'habitants. Au cours de plusieurs époques, l'Océan Indien fut un intense foyer de civilisation, notamment au quinzième siècle. Le commerce et les connaissances circulaient sur les rives de l'immense océan, d'un côté à travers l'archipel indonésien, vers l'empire chinois, et de l'autre, à travers la Mer Rouge ou le Golfe Persique, vers la Méditerranée. Entre les deux, se développait une riche civilisation, de l'Émirat des Comores à Bali, largement dominé par une culture musulmane.

C'est pour moi un mystère que des nations européennes excentrées et peu puissantes encore, Portugal, Hollande, Angleterre, soient parvenues à créer une telle panique dans les plus grandes civilisations. Au seizième siècle, les porte-avions n'existaient pas, l'architecture navale européenne était plutôt en retard sur celle du monde chinois et mongol, comme la métallurgie, et donc les armes à feu. Les Européens opéraient très loin de leurs bases. Leurs périlleuses embarcations n'ont jamais pu transporter beaucoup de troupes, et dans des conditions qui entraînaient plus de pertes encore que les campagnes militaires, à cause des épidémies, du scorbut ou des naufrages.

Comment Portugais, Hollandais et Britanniques ont-ils fait pour ramener les plus vieilles civilisations au stade de la sauvagerie, tout en s'appropriant leur science et leur technologie ? J'ai longtemps cherché à le comprendre, et j'ai fini par reconnaître la seule réponse possible : Ils ne l'ont pas pu ; ils ne l'ont pas fait. Les grandes civilisations se sont détruites seules ; les européens ont seulement tiré parti des situations, entrant au service d'un émir contre un autre, aidant à réprimer une révolte, ou bien en exploitant les bénéfices.

Nous aurions beaucoup à apprendre des historiens indonésiens, chinois, indiens... Il semble que ce soit trop tôt, que nul ne veuille encore savoir, ou seulement considérer la question. À moins bien sûr que je ne sois pas au courant.

Paul [Valéry](#) nous a appris que les civilisations sont mortelles, mais nous ne savons toujours pas de quoi elles meurent. Elles naissent aussi et grandissent, et nous ne savons pas davantage comment. La civilisation occidentale moderne, avant de devenir mondiale, a été fondée par des nations qui étaient demeurées pour le moins marginales pendant toute l'histoire antérieure. Son envol s'est accompli sur trois axes dont nous n'avons toujours pas bien compris non plus les relations : invention de la science moderne avec sa généralisation de la modélisation mathématique ; Réforme de l'Église avec ses guerres de religion et l'idée constitutionnelle ; création d'empires coloniaux concurrents à travers toutes les mers du monde.

### *De la force des choses*

A-t-on remarqué combien les choses exercent imperturbablement les forces dont elles sont chargées ? C'est à quoi l'on reconnaît la chose et on la distingue du vivant. Prenons les méduses, ne les dirait-on pas des choses tant elles se laissent passivement entraîner par les courants, tant elles

sont inexpressives, quoique belles ? Pourtant elles réagissent. Même une plante réagit ; elle tourne ses feuilles vers la lumière. Tout ce qui vit a une perception de son environnement et anticipe d'une façon ou d'une autre des chaînes causales en réagissant, et même en les mettant à son service. Les choses, elles, sont imperturbablement mues par les forces qui les traversent et les constituent, quoi qu'il advienne.

C'est comme un programme s'exécute, imperturbablement, quelles qu'en soient les conséquences. C'est précisément ce qui me perturbe quand j'utilise un terminal : savoir que l'erreur que je ferais serait répercutée stupidement. Il y a des commandes dangereuses sur une console Linux.

Il vaut mieux rester attentif à ce que font les choses, même, et peut-être surtout, si ce sont des choses que nous avons faites nous-mêmes. On en dit dotées d'une « intelligence artificielle », mais aucune n'a d'intelligence. Elles exécutent leurs commandes imperturbablement, sourdes et aveugles à l'entrelacs des causes et des effets.

Cette force des choses est magnifique parfois, quand elle creuse la houle de l'Océan Indien, et travaille jusqu'à nos corps qui se penchent. Elle saurait vite faire de nous ses choses, si nous échouions à en faire notre force.

### *Force et fragilité de Joumra*

Joumra a une taille plutôt élancée et une peau plutôt pâle pour une Malaise. Une queue de cheval qui tombe du haut de son crâne comme un long cimier, la fait paraître plus grande et allonge son visage aux traits délicats. Je ne suis pas sûr que son pseudonyme soit si bien choisi. Joumra, Diamant, est un peu trop éclatant pour son élégance naturelle et légèrement lunaire. J'aurais plutôt choisi Jade. Jade, Yashima, est un joli prénom.

Elle se tient toujours parfaitement droite et tranquille devant son clavier, dans une sereine posture de [Samatha](#), l'inclinaison de son front, adoucie par la volute de ses cheveux entre les épaules, tandis que ses doigts effleurent les touches avec la célérité d'une pianiste. Sa chevelure attachée qui tombe sur sa nuque sans la masquer, donne alors à son attitude une forte sensation de paix et de fragilité.

Je viens d'employer dans la même phrase les mots « force » et « fragilité », et ils ne sont pas aussi contradictoires comme le figure la [onzième lame](#) du Tarot : Une femme penchée sur un lion accroupi à ses pieds, lui ouvre la gueule de ses mains sans effort apparent. C'est exactement l'impression que me donne Joumra quand je la vois piloter l'Anabisix au clavier, et le faire sauter les crinières d'écume de l'Océan Indien.

Je ne connais rien qui évoque mieux une telle idée de la force fragile que l'équivoque [David](#) de Donatello à Florence, nu et androgyne, vêtu seulement de ses jambières et d'un invraisemblable casque décoré d'une guirlande de feuilles sur ses longs cheveux tressés, avec à ses pieds, l'énorme tête tranchée de Goliath, hirsute, brutale et encore casquée.

### *De la résistance*

« Shimoun a fait un remarquable travail. » Dis-je pendant que Joumra verse le thé d'une hauteur impressionnante sans éclabousser une seule goutte sur l'ordinateur ouvert devant moi.

Il nous a transmis un gros dossier de schémas vectoriels analysant toutes les lignes de poussée sur les carapaces des tortues *Eretmochelys mydas* et la coque de l'Anabisix. Certains graphes sont en quatre dimensions et permettent d'observer les variations selon le déplacement de la coque et l'ébranlement du milieu.

C'est réellement très complexe, et l'ensemble de ses calculs continuent à résister à mon entendement. Je vois cependant très clairement l'essentiel : les formes des carapaces des tortues absorbent une part des forces résistantes et les convertissent en énergie cinétique. Nous pourrions sans trop de mal obtenir des effets similaires sur l'Anabasis en modifiant légèrement le fuselage de la coque.

Ceci n'est pas sans me faire songer à la *Mécanique* d'Aristote. J'ai lu cet ouvrage il y a quelques années. Pour le résumer à la caricature, il explique le mouvement par la résistance. Une telle explication est de toute évidence contre-intuitive ; c'est à quoi l'on pressent d'abord sa consistance. Cependant, elle est fautive. Nous savons qu'elle est fautive sans l'ombre d'un doute, depuis au moins Galilée et sa célèbre expérience publique de la Tour de Pise.

J'ai un goût particulier pour les théories fautes. La fausseté leur confère comme une puissance qu'elles ne possédaient pas encore quand on les croyait vraies. Et d'abord elles nous rappellent que les « théories vraies » ne sont après tout que des théories dont on n'a pas encore démontré les failles.

Certes, nous connaissons très bien la résistance. Nous voyons bien en ce moment même, installés sur la coupée au-dessus du château, que les oiseaux dans le ciel qui nous signalent l'approche d'îles, reposent sur la résistance de l'air durci par la vitesse, et nous savons bien aussi dessiner des ailes pour les avions. Nous sommes pourtant irrésistiblement enclins à penser la résistance comme devant être vaincue, et non pas renforcée. Nous sommes irrésistiblement portés à concevoir la résistance comme consommatrice d'énergie, et certainement pas productrice. Ce résidu contre-intuitif de la *Mécanique* d'Aristote me paraît alors, au regard du travail accompli par Shimoun, toujours riche de promesses non encore tenues.

À vrai dire, j'y avais déjà pensé.

– À quoi ? M'interroge Joumra en suivant machinalement elle aussi le vol des oiseaux. Au rôle de la résistance, ou à sa place dans la *Mécanique* d'Aristote ?

– Les deux. Ces réflexions que m'inspire le travail de Shimoun, et cette référence à la *Mécanique* aristotélicienne, je les avais déjà faites à propos des ateliers d'écriture et de leurs contraintes.

– Je ne vois pas le rapport.

– Il est pourtant évident si tu considères qu'une contrainte d'écriture agit comme une résistance. En proposant une contrainte, par exemple de métrique et de rime, tu crées comme un obstacle qui va résister au cours de ta pensée. Tu peux alors observer que, contre toute attente, ta pensée ne va pas être arrêtée ou affaiblie par un tel obstacle, mais facilitée au contraire, comme la résistance de l'air n'arrête pas l'oiseau mais le fait virevolter librement dans les airs, ou encore la résistance de l'eau n'arrête pas le galet mais le fait ricocher.

## Chapitre treize

### La parole et le geste

#### *Remarques en forme de koan*

Je viens de relire un commentaire de Dôgen sur une parole de Yunmen Wenyan : « Un moine demanda : “Quelle est l’origine de tous les Bouddhas?” Yunmen répondit : “La Montagne de l’Est marche sur les eaux.” »

« Dans la Chine actuelle des Song », dit Dôgen dans l’un des fascicules de son *Shōbōgenzō*, le *sūtra des montagnes et des rivières*, « il existe une espèce d’hérétiques qui sont maintenant légions, et ne peuvent être dispersés par quelque vérité. Ils disent que des paroles telles que “la Montagne de l’Est se meut sur les eaux” ou la “faucille de Nanquan” sont incompréhensibles. Ils entendent par là que nulle parole accessible à la pensée n’est parole Tchan des Patriarches. Aussi, les coups de bâton de [Huangbo](#) et les érucations de [Linji](#), étant difficilement compréhensibles et inaccessibles à la pensée, constituent l’éveil ultime, antérieur à l’apparition de tout signe ; les expédients salvifiques des anciens maîtres, avec leurs recours fréquents à des mots qui tranchent le nœud gordien, sont incompréhensibles. » Et il conclut : « Il est regrettable qu’ils ne sachent pas que la pensée se transforme en mots, et que les mots transcendent la pensée. »

De telles paroles me renvoient à ma propre époque, et me font irrésistiblement penser au genre d’interprétations qui ont cours de nos jours à propos des travaux des avant-gardes artistiques du siècle dernier. On en vient à trouver comme intérêt et signification ultimes à la célèbre *Fontaine* de Duchamp, la seule idée de placer cette pissotière dans une galerie, et de lui conférer par là un statut d’œuvre d’art. L’affaire n’aurait été en somme qu’une histoire de statut et de reconnaissance. Voilà qui s’accorde bien avec les « affaires culturelles » et les offices de tourisme, mais n’a rien à voir, de Dada aux situationnistes, avec les avant-gardes du siècle dernier.

« Sachez-le, “la Montagne de l’Est se meut sur les eaux” constitue les os et la moelle des Bouddhas et des patriarches. » Poursuit le fascicule de Dôgen. « C’est pourquoi les montagnes chevauchent les nuages et arpentent le ciel. Les montagnes ne sont autres que le sommet des eaux. La marche des montagnes, vers le haut comme vers le bas, se fait toujours sur les eaux. Les montagnes sur la pointe des pieds, marchent sur les eaux, et font danser celles-ci... »

Ce que je sais, c’est que la *Fontaine* de Duchamp avait eu comme titre original, *le Bouddha de la salle de bain*. Elle contient en effet en creux la forme d’un bouddha en méditation. Je suppose que Duchamp a changé le titre parce qu’il détournait l’attention de l’essentiel, et qu’il imposait aussi un regard particulier sur la fontaine au détriment de tous les autres.

De toute façon, la silhouette du bouddha est très visible dans sa *Fontaine*, comme « la Montagne de l’Est se meut sur les eaux » l’est dans *la Grande Vague* d’Hokusai. Qu’expliquer de plus ?

#### *Causerie vespérale*

Nous avons regardé quelques vidéos qui montrent sur le vif la résistance du peuple ukrainien à l’arrivée des blindés envoyés par la junte. Je suis stupéfait par ces gens qui sortent spontanément de chez eux, interpellent presque seuls les militaires avant de faire foule, avant que d’autres ne prennent

leur voiture pour faire barrage sur la route, et même dans les champs. Pas besoin de Twitter ou de Facebook ; la mobilisation est bien plus organique.

– C’est pourtant ce que tu imaginais déjà qu’il allait se passer le mois dernier, me dit Yashima, assise sur le sol de la coupée derrière le château, les bras croisés sur son genou replié tandis que son autre jambe pend jusqu’à caresser de son pied l’eau qui défile sous nous. Oui, je l’appelle Yashima maintenant. C’est son pseudo pour nos relations privées.

« C’est vrai ; je ne devrais pas être surpris. Mais as-tu déjà remarqué qu’on est généralement plus étonné quand nos prévisions sont confirmées par les faits que l’inverse ? » Nous parlons silencieusement dans la nuit, comme si nos voix pouvaient déranger je ne sais quelles entités invisibles.

Tout se passe en effet comme je l’avais dit à ceux autour de moi qui voulaient bien m’entendre. Quand on voit pourtant ces innombrables vidéos montrant les habitants, parfois de simples hameaux, faire barrage aux chars, et quand on voit les soldats sur ces chars si enclins à fraterniser ; quand on voit à la fois la coordination et la spontanéité de toutes ces réactions, tout à la fois collectives et personnelles, la sincérité et la responsabilité de tant de comportements, et qui concourent finalement à leur efficacité, on en reste bouche bée, même si l’on s’attendait bien à quelque-chose de ce genre.

« C’est à quoi avait dit aussi s’attendre le Président Poutine », observe Yashima en un murmure. De mon côté, j’observe aussi encore une fois que les Malais n’omettent jamais les titres quand ils nomment quelqu’un.

« Il paraît loin déjà le temps, il y a trois ans, des insurrections arabes immédiatement reprises en main. » Il y a bien moins de temps encore que j’ai découvert combien la vapeur nicotinique s’harmonise mieux avec le thé qu’avec le café qui, torréfié, a plus d’affinités avec la fumée. J’ai rencontré en Yashima une experte en thé qui me fait découvrir les arcanes de cette boisson que je connais encore si mal. Nous le prenons presque chaque soir à la poupe.

« Quoi qu’il en soit, il faut bien appeler un char un char. » Continué-je. « C’est bien l’Ouest qui soutient un coup-d’état fomenté par une extrême-droite ne cachant pas sa sympathie pour le nazisme. Et il persiste quand l’armée est envoyée contre le peuple. Des gouvernements ne peuvent se permettre de tels comportement s’ils ne sont pas certains de remporter très vite la partie et d’imposer aussi vite leur narrative sans être contredits, et surtout pas par les faits. »

L’Anabasis va vite depuis qu’on utilise la voilure, et il accumule beaucoup d’énergie. Yashima a raison, l’histoire ces temps-ci va vite aussi. Je ne crois pas que le système post-impérialiste qui règne depuis Yalta y résistera encore bien longtemps. Non seulement l’échec de l’OTAN à absorber l’Ukraine et à s’ancren en Mer Noire affaiblit sa position stratégique, mais ses pays membres se sont eux-mêmes placés dans une situation très inconfortable envers leurs propres principes.

« Naturellement pour ce qu’il en est de tels principes, dis-je, nous savons à quoi nous en tenir, mais enfin, les principes sont ce qu’ils sont. Si l’on n’en a plus, on ne sait plus quoi dire, on ne sait même plus quoi se dire entre soi, et si l’on n’a plus la parole... »

C’est d’où nous sommes, à la poupe et au niveau de la mer, que l’on perçoit le mieux la vitesse de l’Anabasis, en voyant l’eau défiler sous nos pieds et les remous courir au loin. La mer est à peine tiède ; guère plus de vingt degrés. De quoi maintenir jour et nuit une température agréable.

Yashima tient toujours les bras croisés sur ses genoux tout en maintenant sa tête légèrement en arrière, le regard vers l’horizon qui brille légèrement sous la lune. Elle les décroise parfois pour boire une gorgée de thé, ou pour tirer quelques nuages de vapeur de son mod qu’elle laisse pendre sinon, attaché autour de son cou. Nous ne parlons toujours pas plus fort que le sifflement du courant sous la coque.

Yashima pense que l'intervention nord-américaine cherchait surtout à briser les relations entre l'Europe et la Russie, ce en quoi elle a réussi ; et que les États-Unis n'ont rien à faire de l'Ukraine. « La Fédération de Russie n'en a rien à faire non plus, ajoute-t-elle. Toute sa richesse et sa puissance sont à l'Est. La Crimée avait un intérêt stratégique, mais l'affaire est réglée. Sur le fond, le problème de la Fédération de Russie et de l'Union Européenne est le même : les États-Unis cherchent à travers l'Ukraine à ruiner leurs relations. »

« Je le pense aussi, dis-je, mais je ne crois pas qu'ils avaient bien évalué ce qui allait leur en coûter. À jouer les États comme des pions sur un damier, les États-Unis en oublient comme à leur habitude les peuples. Le peuple ukrainien fait exploser entre leurs mains l'État qu'ils voulaient lui imposer ; et en s'acharnant contre la Fédération de Russie, ils la poussent à poursuivre une stratégie économique et financière d'indépendance qu'elle hésitait à renforcer pour ne pas nuire à ses partenaires européens. Il y a donc bien un succès immédiat des États-Unis qui renforcent ainsi leur pouvoir sur l'Europe, mais au prix d'un affaiblissement exorbitant du monde des possédants dans son ensemble. »

### *Le spectacle se désintègre en trompe-l'œil*

Le bras de fer économique qui est en train de se jouer entre l'Otanie et la Russie ne peut rien changer à la réalité ultime des faits : la Fédération de Russie possède les ressources naturelles, l'industrie et les ressources humaines. Même si les capitaux s'évadent, elles ne les suivront pas. Seule la finance mondiale en sera déséquilibrée.

La crise ukrainienne est principalement un trompe-l'œil. On veut faire une crise mondiale de ce qui reste une crise nationale. Elle est faussement mondiale si l'on veut, du fait des puissances étrangères qui cherchent à l'instrumenter, mais elle demeure nationale dans la mesure où ce sont les travailleurs du Dombas minier et industriel qui fondent une république et une armée populaire en face des milices fascistes de Kiev épaulées par des mercenaires nord-américains. Si malgré tout elle devenait mondiale, ce serait alors d'une tout autre façon ; dans la résurgence du peuple, de la lutte des classes et de son auto-organisation.

Pour le reste, que cache le trompe-l'œil ? Deux gigantesques traités économiques qui vont changer la face du monde ces prochaines années : celui entre la Chine et la Russie, et qui pourrait très bien se passer du dollar, et celui entre les États-Unis et l'Union Européenne, qui va finir de soumettre entièrement les deux peuples au pouvoir des corporations, dans la plus complète discrétion et sans aucun débat. Voilà sur quel fond doit être compris le trompe-l'œil ukrainien.

Yashima fait infuser plusieurs fois les mêmes feuilles de thé : jusqu'à dix. Naturellement, les goûts changent d'une fois à l'autre, et les durées d'infusion aussi. Les dernières infusent moins vite, mais leur goût est plus fort. « Tu dois les laisser vingt secondes pour la première, le double pour les dernières », explique-t-elle.

Sans proprement faire du thé une cérémonie, Yashima s'applique à un rituel assez complexe. Attentive aux gestes simples quelle exécute avec dextérité, elle dégage pourtant une impression de total détachement.

En la voyant, je suis frappé par l'évidence que c'est principalement contre cela que l'OTAN est en guerre : contre cette attention tranquille, cette façon de prendre tout acte comme un travail, et même comme une œuvre.

Elle la combat à l'aide de produits destinés à ce qu'on les consomme comme des bœufs. C'est vrai des boissons et des nourritures, des ordinateurs et des programmes, de l'habitat et du vêtement, des soins, du sexe, des arts et des lettres, de tout. C'est la guerre totale à toute forme de savoir vivre.

« Il y a aussi de cela dans le trompe-l'œil ukrainien, non ? » Murmure Yashima sans couvrir le souffle du courant contre la coque.

### *Le Gamelan*

Retour par Java, où nous avons accosté pour assister à une représentation de [Gamelan](#). C'est une forme de musique, de danse, de ballet, caractéristique de Java. Je dirais que c'est un théâtre muet. Toutes les représentations en Asie ont tendance à durer une éternité, c'est pourquoi je ne voulais pas y aller, mais Yashima est parvenu à m'y entraîner.

On perd toute notion du temps après la première heure, et le spectacle pourrait ensuite durer indéfiniment. Les gestes de pantin des danseuses et leurs attitudes fortement outrées ont un caractère hallucinatoire. Depuis, d'étranges mélodies ne cessent de me tourner en tête, et même d'habiter tout mon corps, de guider mes gestes, d'accompagner mes pensées.

Pendant que les cybernéticiens japonais tentent de fabriquer des robots qui imitent les mouvements et les attitudes du vivant, les Javanais ont depuis longtemps appris à imiter les attitudes et les mouvements des robots. C'est exactement comme si les danseurs s'évertuaient à imiter des pantins qui imiteraient de véritables êtres humains. Ils y réussissent à merveille. Au bout d'un moment, on ne voit plus de véritables danseuses devant soi, ni des danseurs, car il y en a quelques-uns, ou voit des mécaniques qui imitent à merveille des gestes et des attitudes humaines, et l'on se surprend à penser : « on croirait qu'ils sont vivants ». Ce détachement du réel pour y replonger avec une force augmentée est saisissant. Les danseuses sont belles, mais plus belles encore les silhouettes féminines qu'imitent les pantins qu'elles imitent ; leurs gestes, d'une grâce infinie, et d'un naturel inimitable si ce n'est par l'artifice de cette double figuration.

La musique est intéressante. Elle rappelle un peu la musique [drone](#) contemporaine, métallique, mono-tonale et avec peu de variations harmoniques. Elle joue un grand rôle dans le caractère hallucinatoire de la représentation. L'orchestre comprend bien une quarantaine de musiciens, la plupart tapant avec des marteaux sur des instruments métalliques, de petits marteaux de cuivre. Assis en tailleurs, ils jouent tranquillement, souriants et complices, dans une tenue impeccable, la chemise sans col fermée jusqu'au dernier bouton, et un léger turban bien noué sur la tête. Il se dégage de ce qui n'est jamais loin d'une cacophonie une mélodie aussi pauvre que bouleversante.

Il y a quelque-chose de confucéen qui plane sur Java. Je ne suis pas resté assez pour savoir expliquer davantage. Le pays est largement musulman, et l'Hindouisme n'a pas complètement disparu de certaines localités retirées, ni quelques cultes locaux comme en Malaisie, mais les Javanais ont quelque-chose de confucéen comme les Malais de bouddhiste. On le devine dans l'architecture et dans l'attitude des gens. Une sorte de recherche du « mieux », plutôt que du « bien », si je peux dire. On le sent à un mélange typique de retenue et d'ouverture.

Yashima, surprise de mes remarques, m'a confirmé que beaucoup de Javanais d'origine chinoise étaient restés fidèles au Confucianisme.

Ce Gamelan qui continue à me hanter me fait songer que cette culture des îles de la Sonde me reste totalement muette. Cependant ce mutisme me pénètre peut-être plus profondément que des paroles n'auraient su le faire.

# Chapitre quatorze

## De l'improbabilité

### *Au repas*

– En somme, tu dis que le jeu des déterminations multiplie le champ des possibles, m'interroge Yashima.

– C'est aussi évident quand on y réfléchit, que c'est contre-intuitif au premier abord, répond pour moi Shimoun qui est venu nous rejoindre près de Jakarta, entre Serang et les chantiers navals de Cilegon. C'est, par exemple, à quoi l'on doit toujours penser quand on élabore des systèmes de sécurité. Plus tu compliques des protections, plus tu dédoubles des systèmes de dépannages, plus tu prends des précautions en somme, et plus tu ajoutes des causes de dysfonctionnement. C'est un aspect qu'on a pris en compte en concevant l'Anabasis.

– J'entends bien, mais on est toujours là dans des relations causales et déterminées. Jean-Pierre, lui, parle de liberté. Tu ne vas pas prétendre qu'en multipliant les déterminations, on atteint un point de singularité où la causalité se métamorphose toute seule en volonté, en intelligence et en liberté ? Je ne te croirais pas. C'est comme si tu me disais qu'à force de courants d'air contraires, la feuille qui vole peut se transformer en oiseau. C'est stupide.

– Je n'ai jamais rien dit de tel, dis-je. La chose déterminée reste une chose, et la multiplication des déterminations rend seulement son comportement plus imprévisible. Mais le vivant reste aussi le vivant, et la multiplication des déterminations renforce sa liberté, ou son pouvoir si tu veux, sa puissance, ses capacités. Ce n'est pas la même chose.

– Soit. Et tu as trouvé ça à travers la pratique des ateliers d'écriture ?

– En effet ; et c'est même ainsi que j'ai fait sa connaissance, reprend Shimoun. Son travail m'intéresse parce qu'il rencontre le mien sous un angle qui n'est plus celui de la seule causalité. Il aborde les mêmes questions d'improbabilité, mais dans l'autre sens, celui de la subjectivité.

– Mais, reprend Yashima, comment cette première intuition peut-elle aller plus loin qu'un simple constat, peut-être intéressant, peut-être même génial si tu veux, mais assez difficile à prolonger quand même.

– En y travaillant, répond Shimoun.

Nous avons trouvé un restaurant pas très loin des chantiers navals, et nous avons fait une rencontre inattendue en y allant : celle d'une démonstration populaire de tembang.

### *Le tembang sunda*

Le tembang sunda est un genre indonésien de musique vocale, accompagné par un ensemble instrumental constitué de deux kacapi, des sortes cithares assez complexes grosses comme des coffres plats, et d'une flûte de bambou.

Ce à quoi nous avons assisté n'était certainement pas un tembang classique, car le groupe était composé de neuf musiciens et d'une chanteuse, tous assez jeunes, vêtus, si j'ose dire, en civil, mais tous en noir, et avec un bandeau dans les cheveux. Il y avait plusieurs percussions comme dans le gamelan, et deux flûtes. La chanteuse n'était pas non plus assise comme dans le tembang traditionnel ; elle chantait en dansant à la mode indonésienne. Elle brandissait un micro et entraînait

l'assistance comme si nous avions eu à faire à un groupe de rock. La mélodie ressemblait toutefois à du tembang, à mi-chemin des chants spirituels persans et des complaintes chinoises, comme j'en ai déjà souvent entendu, mais avec un surcroît d'énergie.

Nous nous trouvions là par hasard. Nous avons vu une petite foule devant une estrade en pleine rue, dans un quartier à la fois neuf et populaire où nous nous serions plutôt attendus à une manifestation syndicale de dockers ou de métallos.

La petite foule, composée majoritairement de jeunes gens, applaudissait, criait, et beaucoup s'étaient mis à danser, pas seulement des plus jeunes. Tous connaissaient manifestement bien les airs sur lesquels ils dansaient, commençant à applaudir et à crier dès les premiers accords.

Le chant m'est apparu comme un métissage de rythmes soufis envoûtants et de modulations chinoises. La danse qu'exécutait le public, surtout les hommes, plus expansif que la chanteuse, était chargée aussi de ces mêmes influences. Ils dansaient tous bien, suffisamment bien du moins pour manifester toutes les nuances de la musique, avec ces rythmes mécaniques et ses mélodies souples et sinueuses caractéristiques des musiques [soundanaises](#).

Nous étions surpris de voir ces gens, hommes femmes et enfants de tous les jours, vêtus comme on l'est dans le monde entier, parfois coiffés de casquettes de base-ball, se retrouver si bien dans leur musique locale.

Je ne sais toujours pas si de telles manifestation sont fréquentes, ou si nous avons bénéficié d'un très heureux hasard. Shimoun est convaincu qu'il s'agit précisément d'un cas typique d'improbabilité. Il nous a exposé beaucoup d'indices qui accréditent l'idée qu'un tel événement soit extrêmement rare, peut-être unique, et au moment précis où, pour la première fois de notre vie, nous passions par là. « C'est improbable et pourtant terriblement banal, explique-t-il. Presque tout ce qui est réel, est improbable. »

Tout cela était bien loin en tout cas de la soirée de Gamelan où m'avait entraîné Yashima.

### *La péninsule malaisienne et les îles de la Sonde*

J'ai entendu dans la cuisine Yashima qui composait sur son ordinateur à l'aide du programme [Musescore](#). De la musique des Tang ? – Non, me répond-elle, du tembang. Je suis pourtant certain de reconnaître des modulations typiques de la musique des Tang. – C'est parce qu'on les retrouve dans le tembang, m'affirme-t-elle.

Elle est à genoux devant son clavier, et elle chante aussi accompagnée par sa musique.

– Ce que tu es en train de composer ressemble beaucoup à la musique chinoise, dis-je, et toi-même d'ailleurs, je me demande si tu es musulmane ou si tu es chinoise ?

– Beaucoup de Malais ont des ascendants chinois, et beaucoup sont musulmans.

– Je croyais que les Chinois étaient bouddhistes en Malaisie.

– Ce sont surtout les Chinois venus sous la colonisation britannique, qui sont restés bouddhistes, mais des Chinois étaient là bien avant. Le Détroit de Malaka, c'est aussi la route de la soie. Et tu as dû remarquer que le nom est d'origine arabe.

– Ils ont adopté l'Islam au treizième siècle ?

– Non, l'Islam s'était introduit bien plus tôt. Au treizième siècle, les institutions sont seulement devenues musulmanes, avant la constitution de l'Empire Moghol, mais l'Islam était déjà présent, comme le Bouddhisme, le Tao et le Confucianisme. Toutes les grandes civilisations devaient passer le Détroit de Malaka. Même des Grecs et des Romains, des Phocéens, l'ont traversé, des chroniques l'attestent.

– Et comment se fait-il qu'on ne trouve en Malaisie que du Bouddhisme hinayana, alors qu'en Chine, le Bouddhisme mahayana semble partout dominer ?

– C’est parce que le Bouddhisme s’est introduit en Asie du Sud-Est à partir de l’Inde dès le deuxième siècle avant l’ère chrétienne, alors que le Bouddhisme a pénétré en Chine d’abord de l’autre côté, par l’Hindou Kouch, où sont apparues très tôt les doctrines du Dzogchen, ou du Dhyana en sanskrit, qui donne Chan en chinois, et Zen en japonais.

– Oui, j’avais à peu près compris tout ça, mais je perçois ici des syncrétismes qui me déroutent un peu.

– Si tu tentes de comprendre ces syncrétismes à travers des dogmes, des rites et des ethnies, tu n’y parviendras probablement pas. Il n’y a rien à comprendre là. Si tu veux les pénétrer plus intimement, tu dois passer par la culture, les lettres et les arts, et bien sûr, c’est plus long.

– Sans doute, surtout en ne connaissant pas les langues.

Elle joue sur son clavier à genoux sur le sol, et le programme inscrit à l’écran les notes sur la portée. Elle les corrige éventuellement. Elle utilise deux sons de cithare et une flûte, dont elle inscrit les notes sur trois portées, passant successivement d’un instrument à l’autre. Elle a une belle voix. Je ne savais pas qu’elle savait si bien chanter.

### *Nouvelle lune*

Nuit totalement noire de nouvelle lune. L’Anabasis glisse sans bruit. Nous évitons les eaux territoriales et les routes fréquentées. Nous naviguons comme des pirates ou des contrebandiers. Nous ne cherchons pas les routes faciles, ni les courants ou les vents favorables ; nous avons tout notre temps.

Nous sommes naturellement obligés de louvoyer. Louvoyer a une signification très précise en mer. On comprend qu’une voile puisse difficilement aller contre le vent, mais on peut le serrer d’assez près pour absorber suffisamment de forces. Si l’on va contre un vent du sud, on pourra légèrement décaler sa route successivement vers l’est puis vers l’ouest. En somme, on fera des zigzags ; c’est ce qu’on appelle louvoyer, mot qui n’est généralement compris que dans son sens métaphorique, c’est-à-dire ne pas aller droit au but.

La mer est calme et puissante. Sans aucune vague, elle se soulève et s’abaisse sur des amplitudes de plus de deux-cents mètres. C’est juste ce qu’il faut pour bercer imperceptiblement un sommeil. La coque ne fait presque aucun bruit. On n’y voit rien, si ce n’est un ciel clouté d’étoiles malgré une petite nébulosité : juste le nécessaire pour percevoir la mer bouger.

### *Le style c’est l’homme*

J’ai rencontré [Jean Ricardou](#) dans un colloque où je l’avais invité. Il y présentait un travail accompli à l’occasion de son séminaire de [textique](#). J’ai un peu oublié ce qu’il y avait dit car un aspect de son intervention y avait retenu toute mon attention. Il avait présenté un travail qui consistait à réécrire un passage de *la Disparition* de Pérec, un roman écrit sans employer la lettre « e ». Il est difficile en français de dire quoi que ce soit sans employer la lettre « e » qui est la plus fréquente. Ricardou conservait cette contrainte, mais en y ajoutant celle de faire disparaître les allitérations et les consonances, si je me souviens bien.

Les deux versions du même passage disaient exactement la même chose, et pourtant, si la première était du plus pur style de Pérec, la seconde était du pur Ricardou. C’en était saisissant, bien que ce ne soit pas ce que celui-ci s’efforçait de montrer au cours de son intervention. Je lui en ai parlé le lendemain où nous avons déjeuné ensemble.

Que des contraintes puissent accroître des possibilités, nous pouvions l’expliquer, mais qu’elles affirment des personnalités, des styles, de l’inimitable, voilà qui est plus troublant. Nous avons continué à correspondre sur le sujet.

Jean Ricardou contestait le terme de « personnalité » que j'avais d'abord employé, pour lui opposer celui de « singularité ». Pour mon compte, c'est égal ; ces deux termes sont à mes yeux des paradigmes flous, et ils le resteront tant qu'on ne saura pas dire mieux de quoi nous parlons. Pour autant, le mot clé serait plutôt pour moi celui de style. Et comme dit l'autre, « le style, c'est l'homme ».

Pourquoi ai-je écrit ces lignes dans un courriel à mes camarades, dont l'une compose dans la cuisine et l'autre doit dormir dans sa couchette, plutôt que de le leur dire, alimentant par exemple la conversation du repas ? Il est probable qu'avant l'apparition de l'internet, je ne leur aurais pas écrit une lettre, et à plus forte raison une copie pour chacun. J'imagine aussi que si je l'avais fait malgré tout, ils en auraient été surpris, et peut-être embarrassés. Pour prendre une telle initiative, il aurait fallu que nous fussions très loin les uns des autres, et encore.

« Ce qui me laisse davantage rêveuse, c'est que le style puisse aussi bien être la tortue », répond à ma grande surprise Yashima.

« Tu ne peux pas nier que les tortues avec lesquelles nous avons vécu plus d'une semaine, nous en reconnâtrions chacune entre mille, et même de très loin, à leur seul style ; à la façon absolument unique dont chacune se déplace, comme je te reconnaîtrais toi-même à ton pas ou à ton port de tête, même lointaine silhouette. Et pourtant, au premier abord, quand on les rencontre pour la première fois, elles sont toutes semblables et font exactement les mêmes choses. »

« Pourrais-tu me dire à quoi précisément, à partir d'un certain moment nous pouvons les reconnaître ? »

#### *Un koan de Shimoun*

La réponse de Shimoun me laisse plus songeur encore :

*C'est donc que le style se tient par-delà les algorithmes.*

Je suppose qu'il fait allusion à une parole de Poincaré : « l'homme est ce qui se tient au-delà des algorithmes », ou quelque-chose comme ça.

Le courriel concilie les ressources de la parole et de l'écrit. Écriture, il nous laisse seul en différant toute réponse, et il nous permet ainsi de naviguer dans le cours de notre pensée. Comme la parole, il permet cependant une réponse dans le cours-même du texte, puisqu'il garde copie du message initial. Il permet une sorte d'écriture à plusieurs mains, bien plus puissante que ne l'avait jamais été aucune correspondance.

Il inaugure aussi un discours à multiples dimensions. Les courriels sont numérisés sous forme de tables (fichiers *.toc* ; *table of content*), c'est-à-dire sous une structure de bases de données qui croise des suites d'idées par auteurs et par dates.

J'ai eu souvent l'occasion de remarquer qu'on avançait plus vite et plus sûrement par courriels, où tout demeure présent sous les yeux de chacun et où les rabâchages sont inutiles, qu'en parlant. J'imagine parfois ce qu'auraient pu donner les dialogues de Platon par courriels ; ou encore les koans du Chan ou les commentaires de Confucius.

## Chapitre quinze

### Des manifestations de l'inertie

#### *L'étonnante lenteur de l'eau*

Enfin une mer réellement agitée au large des Philippines. Quelle que soit la confiance qu'on mette dans son embarcation, la puissance des masses d'eau déchaînées est terrifiante. Aurais-je eu peur ? Non, ce serait mentir de le dire. La plus grande partie de ce qui me fait moi était impassible. Ce n'est qu'au fin fond, là où l'on ne sait distinguer ce qui est du corps de ce qui est de l'âme, que ces murs glauques striés d'écume se ressentaient avec un certain effroi. Celui-ci se transformait immédiatement en frissons de jouissance au choc des lames sur la proue. L'Anabasis grimpe avec aisance ces masses d'eau pour retomber avec force de l'autre côté, et se maintient dans des angles de tangage et de roulis très acceptables.

L'eau se meut avec une étonnante lenteur. Je ne sais comment on ne s'en rend pas plus compte. Car ce n'est pas sa lenteur en réalité qui étonne, c'est qu'on la croit plus vive. Il suffit de fermer les yeux pour s'en assurer. En les rouvrant, on est surpris de voir que, de la vague qui vient de s'abattre, l'eau ruisselle encore si longtemps sur le pont ; qu'elle tarde tant à se répandre et à s'écouler par les écoutilles. Peut-être les mouvements de l'eau bouleversent-ils aussi bien notre sens de la durée. Quoiqu'il en soit, sa lenteur est étonnante autant qu'elle est majestueuse.

#### *Inertie et travail de l'esprit*

Objet : Inertie et travail de l'esprit. Un courriel à mon ami Rolland Caignard.

Roland,

La loi d'inertie règne sur tout travail, même celui de l'esprit. L'important est de conserver une certaine vitesse acquise. C'est fou ce que j'ai pu faire seulement pendant des pauses-café. Mais pour cela, on doit être bien immergé dans son ouvrage de sorte qu'en cessant l'activité antérieure, tout resurgisse à l'esprit comme si l'on venait juste de s'y remettre.

Ce n'est pas si difficile. C'est ainsi qu'on lit généralement, c'est aussi comme on suit un feuilleton télévisé, si ce n'est que lorsqu'on écrit, on doit faire tout le travail soi-même. Le plus difficile est de passer d'une activité à l'autre avec tous ses moyens, en sachant que toutes ces activités ne s'arrêtent peut-être jamais, elles se maintiennent en tâche de fond.

Je crois que l'Homo sapiens a une certaine aptitude à cela, et qu'il y trouve même équilibre et plaisir. Reste à savoir combien de tâches on est capable de mener ainsi de front : un certain nombre assurément, mais un nombre limité malgré tout pour permettre de détourner ou de mobiliser rapidement et entièrement l'attention.

Pour des raisons les plus diverses, j'ai l'impression que nous avons tous plus de mal à y parvenir, comme si chacun avait vu le nombre de tâches à mener de front s'accroître ces temps-ci, peut-être très peu, peut-être d'une seule, mais en dépassant un seuil critique.

Ce seuil critique n'a rien à voir avec le temps dont on dispose ou ne disposerait plus. Disposer de plus de temps ne serait de toute façon pas un remède, car ce n'est pas de durée qu'il s'agit ; ni davantage de pression, d'impression de gravité, de danger, de risque : seulement de quantité de

tâches sur lesquelles on est ou non capable de concentrer ou de détourner son attention, sans que jamais l'esprit ne cesse, vif peut-être mais « inerte » (et donc sans fatigue), de travailler.

j-p

### *Ni hic ni nunc*

J'aime me retrouver seul en pleine nuit, avec le sentiment d'être au bout du monde, loin de tout, si loin de tout, devant l'écran ouvert de mon portable, à la lumière d'une faible lampe qui éclaire mon clavier, insoucieux de ce qui est au-delà de ce pâle halo, mais attentif pourtant aux bruits de l'autre côté de la coque, bruits que cette coque et les vitres épaisses étouffent et font résonner à la fois, bruits étouffés, indistincts, peut-être aussi venus de l'intérieur, semblables à ceux d'une lointaine girouette, bruits qui pourraient venir de n'importe où et qui donnent sa profondeur au silence, et moi, au centre de cette profondeur, un centre qui n'est finalement pas si chaud, ni confortable, ni protecteur, et d'abord certainement pas fermé, ouvert au contraire par l'effet de l'écran allumé devant moi, assis sur une banquette rivée, devant une table escamotable, là, en pleine nuit, dans ce faible halo de lumière en plein centre de la nuit, face à la mer, dont les vitres de la passerelle laissent à peine deviner les zébrures d'écume, ou les étoiles dans le ciel d'un noir plus épais que de l'encre, moi donc, en pleine nuit, j'aime répondre à ce que m'a écrit un ami au loin, plus loin que cette nuit, ce plus loin où je suis moi-même, toujours plus lointain, plus loin qu'un ici immobile et fugace dans son immobilité-même, dans un maintenant qui se lie et se fond dans son déroulement infini, un maintenant immobile comme un horizon qui défile, un maintenant si lointain qu'on ne saurait seulement dire de quoi, moi au centre de ce jamais et nulle part ici et maintenant, si ce n'est dans les instants fugaces, les impressions passagères, les perceptions furtives où l'esprit se cheville à l'âme comme pour la gréer, et l'on croirait que c'est le vent lui-même qui tisse ses voiles, quand on l'entend creuser le silence, et le mouvoir de clameurs étouffés, tandis que j'aime, en ces moments qui ne sont jamais totalement maintenant ni ici, répondre à des courriels tout en prenant du thé dans un minuscule service oriental.

### *Re : Inertie et travail de l'esprit*

Réponse à mon courriel de R Caignard :

Cher Jean-Pierre,

Combien de tâches peut-on être capable de mener de front ? C'est aussi une partie de la question générale sur le temps que je me pose. Et le fait qu'on doive être immergé dans ce qu'on fait, quittant et recommençant, « comme si l'on venait juste de s'y remettre » est, en effet, l'activité cérébrale conséquente. En te lisant, j'ai retrouvé un certain nombre de mes interrogations et cela m'a stimulé pendant un moment.

Je pourrais partir de là pour ajouter à ton développement. Combien de temps ton message, et notamment l'idée de faire beaucoup en peu de temps (pendant des non-temps ?), aura un effet sur mon travail ? Tout comme une drogue, une vitamine, une adrénaline ?

J'ai toujours mené plusieurs tâches de front et je suis plein de papiers et de fichiers qui emmagasinent des idées qui surgissent en désordre ; ainsi ce livre de rêves d'une histoire d'amour qui arrive de temps en temps, les Chroniques-fiction que j'écris selon les anecdotes de mon voisinage et de l'actualité, les poésies de toutes sortes, les dessins, etc. Cependant au moment de terminer un ouvrage, je dois m'y atteler complètement et avoir la plus grande concentration possible indivisible.

La difficulté n'est donc pas dans cette multitude, il est vrai, mais dans la « stimulation » pour accroître l'attention. Car, en effet, tu as raison il ne s'agit pas de durée. Depuis mardi j'ai davantage

de temps. On est vendredi et qu'ai-je fait ? Pas grand-chose. J'ai recopié des textos d'une communication qui, a priori, ne me servira pas dans l'immédiat. J'ai écrit des courriels de communications urgentes. Mais je n'ai pas travaillé et terminé l'un de mes projets auquel il ne manque que peu.

La « stimulation » n'est pas forcément une exaltation, elle est pour moi l'effectuation (les effets qui se tuent – trop figés) d'un passage entre des réalités très différentes. Ce n'est peut-être pas de « stress, d'impression de gravité, de danger, de risque », qu'il s'agit, comme tu dis, mais peut-être de conditions physiques cérébrales.

L'impossibilité de m'adapter tout de suite à l'un de mes textes est peut-être comme la nécessité d'un scaphandrier de passer dans une chambre de décompression.

Une fois dépassé ce seuil d'entrée, plongé de nouveau dans cette réalité, c'est comme si l'on ne l'avait jamais quittée.

Je ne saurais te dire combien de temps ton courriel a été une aide à cette traversée. Toujours est-il qu'à l'époque de son arrivée j'avais enfin repris un texte terrien alors que j'étais en pleine mer dans les courants des cours asservissants.

À bientôt, Roll

### *La fleur absente de tous bouquets*

J'ai choisi [Lightning](#) associé à [Thunderbird](#) pour agenda électronique. J'apprécie son affichage *multisemaine*. J'aime voir mon emploi du temps trois semaines en avance et une semaine en arrière. Trop de programmes ne laissent de choix qu'entre l'affichage quotidien, hebdomadaire ou mensuel. Mon emploi du temps est généralement irrégulier et élastique. Ce que je ne fais pas le jour-même, je peux le faire plus tard, ou je peux encore le faire en avance. *Lightning* se prête mieux à cette élasticité de ma vie.

Je laisse toujours affichée dans le volet de droite la liste des tâches à accomplir, et au-dessus du calendrier, la liste des événements futurs. La plupart du temps, il n'y en a pas plus d'une douzaine, et encore. Je laisse toujours affiché « tous les événements futurs ».

« Tous les événements futurs » : Cette formule me fait rêver. Je me souviens, quand j'étais enfant, la première fois où j'ai remarqué le panneau routier « Toutes directions ». Comment pourrait-on aller par là en « toutes directions », alors que le panneau n'en indiquait qu'une, de toute évidence, une qui les valaient toutes, comme le joker d'un jeu de cartes ?

« Toutes les directions », « tous les événements futurs », voilà ce qui justifierait bien le sourire diabolique d'un fou sous son bonnet à grelots.

Cela aurait-il une parenté avec « la fleur [absente de tous bouquets](#) » ? – Oui, une parenté, assurément.

### *Réponse à R.C.*

Cher Rolland,

Je suis content si mon précédent courrier a pu agir sur toi comme de l'adrénaline.

Je suis d'accord avec ta remarque sur la nécessité d'une sorte de décompression. Du moins, la seule volonté de déplacer son attention (« bon maintenant passons à autre-chose ») est un peu insuffisante. Il est plus avisé de chercher tous les appuis qui favoriseraient ce passage. Le plus simple est encore de changer de lieu, au minimum de pièce.

Une certaine régularité quotidienne peut apporter une aide appréciable. Aller prendre un café à heures régulières en un endroit précis, aide assurément à se retrouver où l'on en était. La régularité d'une émission de radio, aussi bien, peut être bénéfique.

Naturellement, ces habitudes ne valent que si elles changent aussi avec ce que l'on fait. Quand on a fini un ouvrage, il est bon de changer de lieu, de chaîne de radio, de liste de lecture, voire de fond d'écran.

On acquiert étonnamment vite une sensation d'habitude. Deux ou trois jours, et l'on a déjà l'impression d'être entraîné par sa force. Tout dépend évidemment des commodités dont on dispose. Je n'ai que deux tables ici. D'autres ont aussi celle du salon, de la terrasse et du jardin. Certains ont au pied de chez eux, des rangées de bistrotts avec des terrasses, d'autres n'ont rien. En tout cela, on est à la merci d'équipements publics, ou du moins, communs. Tout dépend aussi s'il pleut, s'il fait beau ou s'il fait du vent, ou si comme moi, on ne sait pas écrire sans fumer. Heureusement les cigarettes électroniques ont changé ma vie. (voir ce que j'avais écrit il y a trois ans dans [\*Comme un vol de migrants\*](#).)

Comme tu le devines, l'inertie est à double tranchant. Sans changements, l'inertie des habitudes peut aussi bien disperser toute force de travail.

j-p

### *Les feuilles de style et l'homme*

Chère Onyx,

Qu'est ce que je cherche exactement en mettant ainsi ces pages en ligne ? Tu as bien le droit de te poser cette question, et si je te réponds que ce n'est qu'un prétexte que je me suis donné pour manipuler les [CSS3](#), tu ne me croiras peut-être pas.

Ai-je une prétention littéraire ? Bien sûr, mais ce serait une réponse vide de sens si elle ne disait pas ce que j'attends de l'expérience des lettres. Je lui demande de me faire connaître des aspects non immédiatement visibles du monde.

Imagine Galilée qui arrange les verres de ses lunettes : que cherche-t-il ? Un bel arrangement en soi, ou une meilleure vision d'un ciel que tout le monde connaît ; à réaliser un bel objet dont on puisse s'émerveiller des vertus grossissantes et jouer avec, ou une plus belle vision d'un ciel connu ? Il cherche à voir plutôt ce que lui-même ignore ; à découvrir ce qu'il ne sait encore, et qui n'est peut-être pas immédiatement donné dans la disposition des verres, ni dans l'image du ciel nocturne, comme la gravité, ou l'accélération par exemple. J'ajuste des phrases, j'ajuste des textes, je fais des réglages, et cela tout en prenant en main les CSS3.

Nous serons bientôt chez toi, Jourrat et moi. Nous débarquerons d'abord Shimoun, et nous cinglerons droit vers le nord-ouest de la Méditerranée. Cela ne devrait prendre que quelques jours ou bien quelques semaines, ou peut-être moins, ou bien davantage ; il y a tant de terres au milieu des mers qui en encombrant les routes et font perdre du temps. Elles causent ces si précieux et si denses temps perdus qui sont les seuls qui valent.

## Chapitre seize

### Au Nord-ouest de la Mer Blanche

#### *La murène*

La murène de Méditerranée est plus petite que celle de la Sonde. Elle dépasse rarement le mètre cinquante, quand les secondes peuvent avoir plus de trois mètres. La murène de la Sonde est un animal plutôt placide qui en principe n'attaquerait pas l'homme, sauf si elle se sent elle-même menacée. La murène de Méditerranée n'est pas non plus particulièrement agressive, en principe. Personnellement, je préfère m'en méfier. Même sans intentions particulièrement belliqueuses, ses mâchoires peuvent causer de vilaines blessures. Elle paraît certes tranquille dans son trou, parfois curieuse, et même joueuse, mais elle pourrait bien mordre seulement pour jouer.

La murène vit dans un trou de rocher dont elle ne laisse sortir que sa tête. Elle y guette ses proies : crustacés, mollusques et petits poissons. De forme serpentine, elle ne possède qu'une nageoire dorsale sur tout le long de son corps. Sa peau est lisse, épaisse et sans écailles. Sa bouche, garnie de dents longues et acérées, est capable de s'ouvrir à quatre-vingts-dix degrés. La murène est à ma connaissance le seul animal qui possède une double paire de mâchoire, comme [l'alien](#) du célèbre film de science fiction éponyme, dont elle a certainement inspiré ce détail. Des mâchoires pharyngées sont rétractées dans sa gorge. C'est ce qui donne à sa tête son impression menaçante, avec un renflement du cou comme si elle avait un goitre. Cette double mâchoire est projetée en avant dès qu'elle ouvre grande sa gueule.

Sa face est plutôt hideuse, mais la murène peut devenir très belle en mouvement quand tout son corps ondule. Selon Pline, les Romains élevaient et apprivoisaient des murènes dans leurs atriums. Crassius tomba même amoureux de l'une d'entre elle. Il lui fit faire à sa mort des obsèques somptueuses, et la pleura longtemps. Pline conte aussi l'histoire de Pollion chez lequel dînait un jour l'empereur, qui voulut faire jeter un esclave vivant après qu'il eût renversé un plat, à ses murènes pour qu'elles le dévorent.

Ce matin, une murène imprudente de plus de quatre pieds est passée à portée de mon fusil, et c'est elle qui sera dévorée.

#### *D'un travail de chroniqueur*

« Depuis trois ans, dis-je, je caresse l'idée de me faire le chroniqueur de la chute d'un Empire dont je suis le témoin sans de grandes chances d'y intervenir davantage. Ce n'est pas une perspective qui me réjouit, note bien, d'abord parce que les effondrements ne s'accomplissent jamais aussi paisiblement qu'ils le pourraient, et surtout pour les conséquences qu'en subit déjà la langue française. »

« Pourquoi ne le fais-tu pas ? » Me demande Yashima pendant qu'elle contemple avec moi les nuages.

« Ce n'est pas si simple. Je ne tiens pas à rajouter mes commentaires aux milliers d'autres d'un café du commerce réticulé. Les blogues ne manquent pas qui tiennent les minutes de cette chute dans tous ses détails, et parfois non sans pertinence. Je cherche plutôt à comprendre ce qu'est la fin d'un empire, d'une civilisation, et de sa rationalité. »

Je sers à nouveau du thé comme elle me l'a appris, en essayant de ne pas trop en verser sur la table. « Je pense toujours plus que les civilisations se suicident, dis-je, mais elles ont toujours besoin pour mourir, qu'une nouvelle les achève et les remplace. Il se pourrait bien qu'une chute n'ait sinon jamais de fin. Et peut-être après tout, ce qu'on identifie comme une civilisation se réduit-il le plus souvent à sa chute. Il s'agirait donc de discerner cette nouvelle civilisation, et de connaître en quelque sorte le véritable visage de l'ancienne. »

Nous venons de débarquer Shimoun à Foça, en Turk Eskifoça, une petite ville d'une trentaine de milliers d'habitants sur la mer Égée, au nord d'Izmir. C'est le nom actuel de l'antique Phocée d'où partirent les Grecs qui fondèrent Massalia deux-mille-cinq-cents ans plus tôt, et dont nous allons refaire le trajet. Le nom viendrait de la présence de phoques moines, espèce en voie d'extinction en Méditerranée.

« L'avenir recycle l'ancien, continué-je, et la nouvelle civilisation est forcément déjà là, devant nos yeux, mais difficile à discerner sous la coque de l'ancienne. L'ancienne non plus n'est pas facile à distinguer quand elle est présente et toujours changeante. Seul le changement dure, en somme, comme disait Shelley. Voilà ce dont je me voudrais le chroniqueur : de la continuité du fugace ; de la durabilité du changement, en quelque sorte. »

« Encore une fois, ce n'est pas une perspective qui m'enchant, même s'il y a toujours en moi un fond d'optimisme qui me rend plus sensible à ce qui naît qu'à ce qui disparaît, continué-je, et même si, dans le fond, je n'ai pas grand-chose à perdre. Pour autant, je ne suis pas de ceux qui élèvent en principe scientifique qu'après la pluie vient le beau temps. »

« Tu serais donc un chroniqueur plutôt neutre. »

« Non plus, car je ne suis pas étranger à toute solidarité. Elle va naturellement vers la classe ouvrière, car, évidemment, la construction d'une nouvelle civilisation suppose de nouvelles façons de travailler. Les techniques de travail, et notamment du travail intellectuel, sont seules déterminantes. Par voie de conséquence, mon hostilité va naturellement vers toutes les forces qui tentent d'asservir le travail. »

« C'est une boussole simple, conclut-elle, et sans doute efficace. »

### *L'Ouest et l'Occident*

Nous avons dressé la table devant la porte sous deux parasols. Onyx nous a cuisiné des courgettes et des tomates. Nous les accompagnons d'un rosé du Var que nous avons commencé à boire en apéritif.

« Je n'emploie pas les mots "Ouest" et "Occident" comme des synonymes en effet, tu l'as bien observé », ai-je répondu à Onyx pendant que nous prenions le melon. « Je n'y prête pas particulièrement attention lorsque je parle, ni même lorsque j'écris, mais ces deux mots n'ont pas pour moi précisément le même sens. L'Ouest a chez moi une acception principalement géopolitique. Quand j'emploie le mot Occident, je pense à tout autre-chose, je pense à la civilisation, ce qui n'a rien à voir. Je n'ai donc pas besoin d'être attentif pour ne jamais les confondre ; et j'ai même un certain sursaut quand j'entends d'autres le faire. »

La rade de Phocée est peut-être le seul endroit au monde où ces deux notions se confondent, se superposent : l'Ouest sauvage et l'Occident antique.

Quoi qu'on fasse de cette ville, elle ne semble pas à sa place, ni dans l'espace, ni dans le temps : un rajout précaire à un site qui demeure résolument sauvage. Comme la pierre blanche qui resurgit partout, autour de laquelle la terre est perpétuellement lavée et arrachée avec la pauvre végétation qui tente de s'y accrocher, tout ce que l'homme a fait ici ressemble à une pellicule éphémère,

artificielle ; un masque qui ne masque rien, un masque que le temps déchire, sans rien derrière lui, posé sur l'immensité vide de la mer, de la roche et du ciel.

D'ailleurs la ville n'a aucun passé, bien qu'elle soit la plus vieille de la côte Nord-Ouest de la Méditerranée. Elle ne conserve aucune trace de son histoire ; et d'ailleurs elle n'en a pas ; elle s'est retirée de l'histoire vers quarante-neuf avant l'ère chrétienne.

C'est une étrange condensation de l'Ouest sauvage et de l'Occident antique qui fait résolument l'impasse sur la modernité occidentale.

Les anciens appelaient cette mer la Mer Blanche. Pour moi son blanc est celui des statues et des colonnes délavées qui reprennent la couleur de la roche sauvage. La couleur des ossements.

### *Un centre dérobé du monde*

Ce site fut à l'origine un bout du monde, l'extrême limite occidentale de la civilisation. Il est curieux que cette impression y demeure. Pour ma part du moins, je parviens à la retrouver intacte, comme si j'étais à Petropavlosk, à la pointe du Kamtchatka, à Punta Arenas dans le détroit de Magellan, dans les Hébrides, anciennes ou nouvelles, ou dans les îles Aléoutiennes qui ferment la mer de Behring. Il y a aussi pourtant quelque-chose d'un centre du monde, un centre dérobé.

Phocée est une ville étrange où, en plongeant dans son centre, on se retrouve dans sa banlieue, sa vieille banlieue avec ses petites ruelles en pente, ses escaliers et ses jardins ; et en s'y enfonçant davantage, quand on croit s'éloigner de tout, quand on s'attendrait enfin à déboucher sur un dehors, dans un monde sauvage qu'on sent alors si proche, quand on a déjà l'impression d'entendre la horde menaçante des chiens de la déesse chasseresse, on se retrouve au centre-ville, ou sur la Corniche, ou sur les grandes plages du Prado.

### *Géographie de Strabon*

« La ville de Massalia, d'origine phocéenne, est située sur un terrain pierreux ; son port s'étend au-dessous d'un rocher creusé en forme d'amphithéâtre, qui regarde le midi et qui se trouve, ainsi que la ville elle-même dans toutes les parties de sa vaste enceinte, défendu par de magnifiques remparts. L'Acropole contient deux temples, l'Éphesium et le temple d'Apollon Delphinien : ce dernier rappelle le culte commun à tous les Ioniens : quant à l'autre, il est spécialement consacré à Diane d'Éphèse. On raconte à ce propos que, comme les Phocéens étaient sur le point de mettre à la voile pour quitter leur pays, un oracle fut publié, qui leur enjoignait de demander à Diane d'Éphèse le guide, sous les auspices duquel ils devaient accomplir leur voyage ; ils cinglèrent alors sur Éphèse et s'enquirent des moyens d'obtenir de la déesse ce guide que leur imposait la volonté de l'oracle. Cependant, Aristarché, l'une des femmes les plus recommandables de la ville, avait vu la déesse lui apparaître en songe et avait reçu d'elle l'ordre de s'embarquer avec les Phocéens, après s'être munie d'une image ou représentation exacte de ses autels. Elle le fit, et les Phocéens, une fois leur installation achevée, bâtirent le temple, puis, pour honorer dignement celle qui leur avait servi de guide, ils lui décernèrent le titre de grande prêtresse. De leur côté, toutes les colonies de Massalia réservèrent leurs premiers honneurs à la même déesse, s'attachant, tant pour la disposition de sa statue que pour tous les autres rites de son culte, à observer exactement ce qui se pratiquait dans la métropole. » Géographie de Strabon, IV, 1,4

[...] « Beaucoup de trophées et de dépouilles encore exposés dans la ville rappellent maintes victoires navales, remportées jadis par les Massaliotes sur les différents ennemis dont l'ambition jalouse leur contestait le libre usage de la mer. On voit donc qu'anciennement la prospérité des Massaliotes était arrivée à son comble, et qu'entre autres biens ils possédaient pleinement l'amitié des Romains, comme le marque assez, du reste, parmi tant de preuves qu'on en pourrait donner, la

présence sur l'Aventin d'une statue de Diane, disposée absolument de même que celle de Massalia. » Géographie de Strabon, IV, 1

J'ai perdu l'adresse réticulaire de ce livre, mais il n'est pas dur de la retrouver. On ressentirait comme une impression de paradoxe temporel lorsqu'on se trouve en ce lieu-même, à ouvrir son portable et à accéder si simplement à ces textes si vieux qui parlent de ce qui leur était déjà un lointain passé.

### *Onyx dans les courants du temps*

Retrouver Onyx m'a fait plaisir. Elle est plus bronzée que cet hiver et je remarque que son nez est légèrement aquilin. Elle a toujours ce fond de tristesse dans le regard. Il est comme un appel lointain ; bien trop lointain pour qu'on puisse espérer jamais la rejoindre. C'est en réalité très attirant, comme un horizon en somme. Ce regard donne sa couleur et change absolument tout ce qu'on peut partager avec elle, expériences, paroles, travail, impressions...

Je suis fasciné de voir à quel point nous sommes tous différents les uns des autres, humains, tortues, fourmis ou méduses ; pas des différences de détail, comme une empreinte digitale, un codage d'acides désoxyribonucléiques, ou une empreinte rétinienne, mais une différence unique et essentielle ; comme si nous étions chacun un centre du monde, et que, perçu de ce centre, ce monde en soit un autre.

Imaginer la multitude et l'unicité de toutes les facettes de l'Unique donne le vertige. D'autant plus que les êtres changent, nous changeons chacun perpétuellement, et aussi bien la perception que nous avons les uns des autres.

### *Mers du Sud*

Le terme « Mers du Sud » désigne traditionnellement l'Océan Pacifique. On n'y navigua qu'après la découverte du détroit de Magellan, au Sud du continent américain. On n'en connut longtemps que les côtes et les îles qui allaient de la Patagonie aux Galapagos.

C'était donc cela les Mers du Sud. On leur associa aussi l'Océan Indien sans trop savoir précisément ce qui se trouvait entre les deux, au-delà de l'archipel de la Sonde où régnait le Grand Moghol, dans ces îles habitées de sauvages anthropophages. Ce monde fut aussi longtemps celui des flibustiers.

L'Océan Pacifique est la plus grande étendue marine. Il monte jusqu'à la Mer de Béring au Nord, et l'on ne put lui conserver longtemps le nom de Mers du Sud après qu'on se soit mis à chercher frénétiquement le fameux, le fabuleux, passage du Nord-ouest.

Le passage du Nord-ouest, à travers un maillage de chenaux entre le continent américain et arctique, n'est devenu praticable qu'en 2007, et seulement pendant la saison chaude. Il raccourcit de quatre mille kilomètres le trajet maritime entre l'Europe et l'Extrême-Orient par rapport à celui du canal de Suez.

Nous repartons donc vers les Mers du Sud maintenant, pour remonter jusqu'à leur Grand Nord, dans les Îles Aléoutiennes.

## Chapitre dix-sept

### La Cité Cebdrî

*Entre Mer Blanche et Mers du Sud*

Un cylindre métallique de douze centimètres de long et d'un diamètre de seize millimètres. Le bouton d'allumage est intégré dans le corps de la batterie et brille d'une lumière bleu clair quand elle est pleine, rougeâtre quand elle est presque vide. À la base, la molette est robuste, massive. Le corps de la batterie est moucheté de petits points en relief près du bouton, facilitant la saisie. Il est suffisamment lourd et agréable au toucher.

Ce cylindre est surmonté d'un autre plus étroit de quatorze millimètres de diamètre. Le vaporisateur est totalement démontable en cinq pièces distinctes et commodes à nettoyer. Sa partie centrale est constituée d'un cylindre de pyrex gradué serti entre deux autres de métal. La tête et la base se vissent solidement dans les parties métalliques du cylindre central. Le bec est amovible et l'on peut le changer pour celui de son goût. L'ensemble est d'une austère et robuste élégance.

« J'ai été un fumeur de pipe pendant une quarantaine d'années. Je ne la regrette pas. Je laissais des brins de tabac partout et des traces de cendre. Je devais perpétuellement en nettoyer le filtre. Elle s'éteignait dès que je cessais de tirer. Je ne supportais pas de rester enfermé tellement la fumée rendait vite l'air d'une pièce irrespirable. Je me demande comment on a pu si longtemps se contenter de tels objets avant d'inventer la vape. »

Yashima teste la nouvelle que j'ai acquise, après en avoir remplacé le bec par celui de la sienne. Elle tente en vain de faire comme moi des ronds de vapeur.

Une vape ? Oui, un mod. Cependant le mot mod n'a pas tout à fait la même acception pour tous. On réserve souvent ce nom à ces gros cylindres dans lesquels on charge des piles, objets assez lourds et encombrants, pour les opposer aux petites cigarettes électroniques imitant celles de tabac, qui doivent sans cesse être rechargées et ne dispensent pas beaucoup de vapeur. Depuis quelques années, on a des produits intermédiaires, de 650 à plus de mille milliampères, le plus souvent à réglage variable, qui ont les mêmes propriétés que les premiers mods avec une taille qui se limite à celle d'un petit ou d'un gros cigare.

Ces batteries sont appelées ego pour des raisons que je ne suis pas parvenu à éclaircir. Ce nom a été donné par les fabricants bien qu'il ne concerne aucune marque spécifique. C'est aujourd'hui ce que les amateurs utilisent presque exclusivement. Pour les trois, on emploie le terme générique de vape, en français comme en anglais, avec le verbe vaper, ou *to vape*.

Une vape est avant tout un objet composite. Il est constitué d'une batterie et d'un vaporisateur que l'on visse l'un à l'autre. Ils ont presque tous les mêmes pas-de-vis, sinon on peut se procurer des adaptateurs. Il est rare qu'on achète une vape complète. On la monte selon ses goûts avec des batteries, des vaporisateurs ou des atomiseurs de son choix. Non seulement la quantité de vapeur, mais sa saveur aussi peuvent varier notablement selon la batterie, le vaporisateur et la résistance utilisés.

J'ai profité de notre séjour chez Onyx pour m'y faire livrer une nouvelle batterie de 1650 milliampères à réglage variable. Je l'utilise avec un vaporisateur à double résistance changeable de 1,8 ohms. Comme l'embout est amovible, j'ai aussi commandé un bec plat. C'est peut-être une

vielle habitude de fumeur de pipe, je n'aime pas les embouts cylindriques. Réglé sur 4,8 volts, je fais plus de vapeur qu'une locomotive, mais je n'éprouve pas souvent le besoin de monter au-delà de 3,8, sinon quand la batterie finit de se vider.

« Je la trouve un peu trop grosse pour mon goût, me répond Yashima. Mais, moi, je n'ai jamais été une fumeuse de pipe. »

Le temps dehors est épouvantable. Des vagues impressionnantes secouent l'Anabasix, pendant que des trombes d'eau frappent les vitres de la passerelle. Même par cette fin de printemps, le temps est froid dans ce grand sud.

Je suis content d'avoir convaincu Yashima de goûter au rosé chez Onyx. Je lui ai expliqué que nous ne contrevenions en rien aux commandements du Saint Coran. Il ne s'agit pas de boire du vin comme nous boirions, par exemple, du Coca-Cola ou de la bière en canette. Déguster un Coteau de Provence est tout autre-chose, comparable à la cérémonie du thé. Onyx est allé le chercher à la coopérative, il n'a pas circulé en wagons et en camions-citernes, été mis en bouteille à la pression, n'a pas été surchauffé par le soleil et refroidi dans des entrepôts réfrigérés, il n'a pas navigué ni été secoué sur des cagettes jusqu'à ce qu'il ne soit plus reconnaissable qu'à son étiquette. Un tel breuvage est le fruit d'une civilisation qui au fil des siècles a affiné les cépages, amélioré les tonneaux, produit un verre parfait pour les ballons dans lesquels nous pouvons contempler les jeux de la lumière dans sa robe. C'est en somme du vin halâl.

C'est comme les systèmes d'exploitation de nos machines, aucun n'est semblable ; nous avons chacun hacké patiemment le nôtre qui ne ressemble à aucun autre. Chaque programme que nous utilisons a lui-même été minutieusement codé, testé et recodé par des hackers indépendants aidés par les retours de tous les autres utilisateurs. Ce ne sont ni des systèmes Microsoft, ni Apple.

Mon argumentation a amusé Yashima qui sait bien que je ne suis pas dupe. Le vin est aussi menacé que les phoques moines de Méditerranée. Les vapes aussi peut-être, et les systèmes libres. Après tout, c'est le propre de la vie d'être précaire.

Nous n'avons pas emprunté le Passage du Nord Ouest pour rejoindre la mer de Béring. Nous sommes passés par le sud, par les Mers du Sud, pour faire d'abord escale à la cité Cebdrí.

### *Le port d'attache de l'Anabasix*

La cité est tout entière bâtie autour d'un plan d'eau ; ou plutôt, plan d'eau et cité s'interpénètrent : digues conduisant à des constructions au milieu du bassin, canaux pénétrant jusqu'au cœur des blocs. Rien pourtant n'incite ici à la douce paresse des clubs balnéaires ni à leurs amusements lénifiants.

Les berges n'affleurent pas à plus d'une dizaine de centimètres de la surface, quel que soit le débit du fleuve qui contourne le site de l'ouest au sud, ou le coefficient de marée de l'estuaire à l'ouest. Un jeu complexe d'écluses contrôle parfaitement le niveau du bassin. La cité semble ainsi flotter sur cette surface miroitante et parfaitement immobile qui reflète le ciel.

La cité se dédouble dans l'eau et elle en devient aérienne. On y ressent vite l'impression d'évoluer dans un monde qui n'a ni haut ni bas, mais incontestablement une surface, une surface impondérable et pourtant sur laquelle tout repose et trouve son ordre.

L'intérieur des bâtiments dans lesquels j'ai eu l'occasion de pénétrer fait un usage tout aussi intéressant de l'espace. Pas de couloirs aux rangées de portes closes, mais pas non plus de ces *open space* si infâmes que la langue française n'a même pas cherché à en traduire la notion. L'espace est ouvert, en effet, mais cloisonné, éparpillé. On n'en voit que ce qui en laisse soupçonner l'étendue ; des recoins, des colonnes portantes, des escaliers, des arcades intérieures, le brisent et le recomposent comme un kaléidoscope quand on s'y déplace.

Des alcôves donnant sur des plans d'eau font autant d'espace où des gens ont installé un bureau et travaillent sur leur ordinateur, ou bien encore sont assis à même le sol pour lire ou discuter à deux ou en petit groupe. Beaucoup transportent avec eux un petit tapis à cet effet, souvent en fines lattes de bambou ou en raphia, roulé sous le bras. L'eau attédie agréablement l'atmosphère. Des ventilateurs tombent des hauts plafonds pour maintenir l'effet d'une légère brise.

Cette cité est le port d'attache de l'Anabasix. Un navire peut-il avoir un port d'attache qui ne soit pas un port ? C'est une question dont je ne me suis pas moi-même occupé, mais au-delà des marais au nord-ouest, une route conduit à un débarcadère où nous avons mouillé.

### *Dans les alcôves de la cité Cebdrî*

– Personnellement je trouve la notion de recyclage plutôt ambiguë, dis-je. Je lui préfère le bon vieux concept de réparation qui a fait ses preuves. Réparer un objet consiste à prolonger sa durée de vie, et donc rendre inutile la production d'un ou de plusieurs objets semblables. C'est aussi utiliser les pièces d'objets qui ne sont pas réparables pour d'autres qui le sont. Le concept de réparation contient donc celui de recyclage, mais le concept de recyclage ne contient pas celui de réparation. Recycler peut se résumer à utiliser les matières premières des objets usagers pour en fabriquer des neufs, et ce n'est pas la même chose. Le recyclage des matériaux et la fabrication de nouveaux objets seront nécessairement coûteux et pollués.

Nous sommes assis dans un recoin de la cité, Yashima, Shimoun qui nous a rejoint, et Rafi, un vieux barbu, grand et maigre, vêtu d'une tunique d'un blanc impeccable. Ses longs cheveux sont attachés en chignon sur sa tête. Il pleut encore ce matin, et la surface du bassin, de l'autre côté de la grande vitre en est toute striée de vaguelettes concentriques. Il fait chaud et lourd, et la pluie dégage une odeur de jardin humide, bien que nous ne voyions pas beaucoup de végétation de la où nous nous trouvons.

– Seulement, ajouté-je, la réparation doit être pensée dès la construction. Produire des objets réparables suppose de penser leur réparation à la source, de concevoir des éléments homogènes et interchangeables, des connexions et des pièces de rechange standards, des pas-de-vis relativement identiques, etc.

– Certes, dit Rafi, mais ce n'est pas la solution idéale pour le commerce, qui a besoin d'une obsolescence rapide.

Rafi participe aussi au projet Anabasix. Nous sommes ici un peu son hôte. Je ne suis toujours pas parvenu à très bien comprendre ce qu'est exactement cette cité Cebdrî, ni le rôle qu'il y joue réellement, mais je sens bien qu'il est ici un personnage important.

– C'est exact, l'approuvé-je. Et l'on pourrait l'excuser, ou du moins le comprendre de la part d'un commerçant préoccupé par ses seules affaires, mais ce principe de la rotation rapide des biens est intégré aux doctrines de l'économie les plus officielles et les plus universitaires. Tu seras automatiquement considéré comme plus riche si tu achètes deux paires de chaussures tous les six mois, même si tu dois les jeter après une saison, que si tu en achètes une par an et que tu ne saches plus très vite où les ranger. C'est une curieuse évaluation de la richesse si tu y songes, où l'on ne compte que ce que tu as payé, et non ce dont tu conserves effectivement l'usage.

– Tu as raison, dit Shimoun, mais si l'on te suivait, il en résulterait automatiquement une baisse de production et de croissance.

– Pas du tout en réalité, insisté-je, ce n'est qu'une question d'habillage des chiffres. N'importe comment que tu comptes, j'aurais une douzaine de paires de chaussures en bon état dans mon placard, et non trois ou quatre qui commenceraient à s'élimer. Les sophismes économistes jouent sur les coûts et les profits en négligeant que les profits des uns sont les coûts des autres et

inversement. La question est celle de la richesse effectivement produite et en usage à un moment donné. Tu veux de la vraie croissance, fais des chaussures qui durent quatre ou cinq ans et qui se réparent. Celui qui a une douzaine de paires de chaussures en bon état sera toujours plus riche que celui qui en a trois élimées, et il en aura aussi l'apparence, quel que soit le nombre de paires que chacun aura en définitive achetées. Et je dis bien « croissance » et non pas « décroissance ».

Il peut paraître étrange que je sache si peu de choses de là où je me trouve et que je ne m'en soucie pas davantage. C'est ainsi que je suis et je ne vais pas changer. On ne peut de toute façon pas chercher sans cesse des réponses à toutes les questions.

### *Tâches de fond*

« Le plus difficile est de passer d'une activité à l'autre avec tous ses moyens, en sachant que toutes ces activités ne s'arrêtent peut-être jamais, elles se maintiennent en tâche de fond. » Écrivais-je dans un courriel du mois dernier que je suis en train de relire.

De ma chambre, je vois le bassin de la cité. La pluie du soir a laissé les dalles humides, et les murs s'y reflètent comme sur le plan d'eau. Je n'arrive pas à trouver le sommeil avec ce temps lourd, mais je ne me sens pas fatigué ; autant donc profiter de cette nuit.

Je concluais mon courriel ainsi : « Pour des raisons les plus diverses, j'ai l'impression que nous avons tous plus de mal à y parvenir, comme si chacun avait vu le nombre de tâches à mener de front s'accroître ces temps-ci, peut-être très peu, peut-être d'une seule, mais en dépassant un seuil critique. »

En vérité, j'ai bien quelques petits soupçons sur ce qui grignote ainsi nos ressources cognitives : les petits comptes d'apothicaires auxquels nous sommes, par nos conseillers financiers, nos caisses de retraite, ou autres courriers indésirables, perpétuellement sommés d'épuiser notre raison, et qui continuent eux aussi à travailler en arrière-plan.

« Moins cher ! » proclament nombre de pourriels que je reçois quotidiennement sans que soit très identifiable ce qui serait moins cher et que quoi.

Quand enfin une humanité un peu saine se décidera-t-elle à se débarrasser de ces réducteurs de têtes plus ou moins institutionnels ? Car on ne peut pas toujours se payer le luxe d'envoyer tout ça à la poubelle. Tôt ou tard, on doit bien se mettre à compter, à budgétiser, et souvent en étant responsable de l'argent des autres. On doit bien dans ce cas trouver le « moins cher ». Mais pourquoi est-il nécessaire alors de passer par des calculs si embrouillés et si irrationnels ?

« Cent euros remboursés ! » titre un pourriel. Sur combien ? Pour acheter quoi ? C'est insultant. Je cherchais l'an dernier les ouvrages publiés d'un ami disparu lorsque j'ai lu : « Achetez les produits *Xavier Verley* et profitez de la livraison gratuite ». Qui viendra protéger de ces charognards ce qui reste de nous, quand vivants nous ne sommes capables de rien ? Ce sont de telles choses qui nous rongent l'esprit.

À la fin de la semaine, nous levons l'ancre vers la Mer de Béring. Elle est séparée de l'Océan Pacifique par un chapelet d'îles volcaniques, les îles Aléoutiennes, qui dessinent un arc de cercle presque parfait de la pointe de l'Alaska à celle du Katchatka. Naviguer par ces régions n'est pas une petite affaire de nos jours. On est à la frontière des eaux territoriales russes et états-uniennes. Les plus occidentales des îles Aléoutiennes, les îles du Commandeur, sont russes. On n'est pas loin non plus des eaux disputées entre le Japon et la Chine, ni non plus de la frontière entre les deux Corées. La zone est donc sous haute surveillance. C'est pourquoi Shimoun nous a rejoint ; lui seul est capable de nous conduire à bon port.

Il est déjà à bord avec Yashima. Ce prochain départ contribue sans doute lui aussi à m'ôter le sommeil.

## Chapitre dix-huit

### Avec Rafi

#### *Dialogue matinal*

Ce matin, j'ai rencontré Rafi qui sortait de cette sorte de cafétéria près de la grande salle de conférence, avec une théière pleine et un bol à la main près du bassin central. « Vas te chercher un bol toi aussi et viens prendre le thé avec moi au bord de l'eau », m'a-t-il proposé.

C'était une bonne occasion d'en apprendre un peu plus sur cette cité et sur le rôle exact de Rafi dans le projet Anabasix, mais il était davantage préoccupé par la situation du monde. Je l'ai rejoint sur la berge, assis en tailleur sur son tapis de bambou, ses babouches bien rangées sur le côté. Je me suis installé près de lui. Rafi m'a presque immédiatement parlé de la guerre en Irak.

« Je trouve moi aussi stupéfiante cette attaque par un prétendu Émirat d'Irak et du Levant sur la vallée du Tigre », lui ai-je répondu en me versant du thé. « En quelques jours, ses combattants ont pris le contrôle d'un gros tiers du pays, de zones urbaines et de zones pétrolières considérables ; et je ne suis pas moins étonné de la panique ainsi répandue à Bagdad et à travers le monde. »

La théière de métal sombre, peut-être de fonte, était lourde et plate, décorées d'arabesques en relief sur lesquelles je n'ai pas pu résister à passer mes doigts en me servant.

« D'après ce que m'ont raconté tes amis, a-t-il continué, tu ne devrais pas être autant surpris. Shimoun m'a dit que tu émettais déjà des doutes depuis quelques mois sur les comptes-rendus de la presse de tous les pays, réduisant peu ou prou ce prétendu Émirat d'Irak et du Levant à un simple réseau terroriste. »

« Je suis moins étonné en effet par les événements que par les réactions qu'ils suscitent », lui ai-je avoué. « Tout ceci ressemble de loin au soulèvement populaire d'une région historiquement homogène, plutôt qu'à un réseau particulier de résistance, et c'est ce qui me paraît surtout inquiéter tous les camps. Je suis d'abord stupéfié par le coup porté aux diverses narratives rivales qui paraissent n'avoir rien vu venir. On croirait que ces combattants sont sortis tout armés des pierres du désert si l'on synthétise ce que dit la presse des camps en principe les plus contraires. »

« Peut-être tous ces camps ne sont-ils finalement pas si opposés que ça », a commenté Rafi ironiquement. « Et toi, qu'en penses-tu exactement ? J'aimerais le savoir. » A-t-il ajouté.

J'avais ôté mes sandales pour laisser tremper mes pieds dans le plan d'eau. J'avais déjà noté que ce sont des choses qui se font ici. Je suppose que ces bassins doivent être alimentés par le fleuve ou par les marais, et je ne suis pas certain que leurs eaux soient très pures, mais j'ai vu des gens s'y baigner le matin.

« Je n'en pense strictement rien, lui ai-je répondu. Je n'ai aucune information de première main, et je connais de toute façon très mal ces régions du nord-ouest de l'Irak. J'observe seulement qu'une force qui n'était pas censée exister obtient des succès militaires disproportionnée et fait l'unanimité contre elle. J'en suis surpris. Tu ne penses pas, toi, que les narratives convenues en paraissent quelque peu prises de court ? Tout ce qu'on lisait et entendait de tous les coins du monde ne devait donc pas être si vrai, ou, pour le moins, si bien pensé. Et pourtant, comme tu l'observes justement, si je ne suis pas si surpris par les faits eux-mêmes, c'est à causes des conclusions que ces analyses contradictoires et faussaires m'avaient déjà fait tirer. »

« Mais encore ? » A-t-il insisté en repliant un genou pour y poser son coude et approcher la tête vers moi.

« Je ne sais pas. Et toi, qu'en penses-tu ? » Lui ai-je renvoyé.

« Je fais deux observations », a-t-il commencé, en ponctuant ses paroles comme il le fait souvent d'un index levé. « Je me demande d'abord à qui profite en dernière instance l'attaque : aux milices Chiites d'abord, qui assurent leur emprise sur la plus grande partie de l'Irak, aux combattants Kurdes, qui étendent leur contrôle sur leurs territoires historiques, et à l'État Syrien enfin, qui passe d'ennemi irréductible au rôle d'allié objectif pour pratiquement tous les camps. »

« D'un autres côté », l'ai-je coupé sans me soucier de ce qui devait suivre son d'abord, « les adversaires dont tu parles ne tirent profit de l'offensive que s'ils en demeurent les ennemis les plus résolus. »

« Aucun camp n'a donc un réel intérêt à porter des coups trop décisifs à ses ennemis, ne penses-tu pas ? » M'a-t-il renvoyé. « Une victoire trop nette pourrait en effet avoir des conséquences fatales pour celui qui la remporterait. »

Je me sers un nouveau bol de thé et je tire ma vape de ma poche. En soufflant vers le ciel une vapeur tiède et abondante, je remarque que les oiseaux de mer ici aussi s'enfoncent bien loin dans les terres au-dessus de la cité. Sans doute sont-ils intéressés par les décharges en amont du fleuve et des marais.

« Je te trouve bien songeur », a continué Rafi. « Mes questions te troubleraient-elle ? »

« Non, je me demande seulement si de telles réflexions ne conduisent pas au cynisme, si ce n'est pas manquer de sagesse que de se préoccuper ainsi des soubresauts du monde, de camps qui me semblent si peu homogènes et dont on ne sait presque rien. »

« Bien sûr que non », a-t-il répondu péremptoire. Il s'est servi lui aussi du thé et a continué. « D'un autre côté, tu n'as pas tout à fait tort ; voilà ce qui est réellement important : l'effondrement d'une rationalité qui se croyait dominer sans partage. »

« Oui, tu résumes bien là mon point de vue » ai-je convenu. « J'observe que, malgré les moyens extravagants donnés aux services d'intelligence, ils sont réduits à la plus complète innocuité par manque d'une intelligence véritable, qui, elle seule, suffirait bien. Mais je suis d'accord avec toi ; l'Empire hésitera à frapper trop durement les uns de craintes que les autres n'en tirent profit tant qu'aucun ne tentera de pousser trop loin ses avantages. Il a perdu l'initiative, et par là, l'intelligence de la situation. Ceux qu'il tient en respect vont échapper à son contrôle. »

### *L'Évangile de Marie*

[Page 15] « Je ne t'ai pas vu descendre, mais maintenant je te vois monter », dit la Convoitise. « Pourquoi mens-tu, puisque tu fais partie de moi ? » L'âme répondit : « Moi, je t'ai vue, toi, tu ne m'as pas vue. Tu ne m'as pas reconnue ; j'étais avec toi comme avec un vêtement, et tu ne m'as pas sentie. » Ayant dit cela, elle s'en alla toute joyeuse. Puis se présenta à elle le troisième climat, appelé Ignorance ; celui-ci interrogea l'âme, lui demandant : « Ou vas-tu ? N'as-tu pas été dominée par un mauvais penchant ? Oui, tu étais sans discernement, et tu as été asservie. » L'âme dit alors : « Pourquoi me juges-tu ? Moi je n'ai pas jugé. On m'a dominée, moi je n'ai pas dominé ; on ne m'a pas reconnue, mais moi, j'ai reconnu que tout ce qui est composé sera décomposé sur la terre comme au ciel. »

[Page 16] Libérée de ce troisième climat, l'âme continua de monter. Elle aperçut le quatrième climat. Il avait sept manifestations. La première manifestation est Ténèbres ; la seconde, Convoitise ; la troisième Ignorance ; la quatrième, Jalousie mortelle ; la cinquième, Emprise charnelle ; la sixième, Sagesse ivre ; la septième, Sagesse rusée. Telles sont les sept manifestations

de la Colère qui oppriment l'âme de questions : « D'où viens-tu, homicide ? Où vas-tu, vagabonde ? » L'âme répondit : « Celui qui m'opprimait a été mis à mort ; celui qui m'encerclait n'est plus ; ma convoitise alors s'est apaisée, et je fus délivrée de mon ignorance. »

« Que lis-tu ? » Me demande Yashima, attirant ainsi l'attention du petit groupe où chacun se livrait tranquillement à sa propre occupation dans une salle de la cité que nous avons réquisitionnée, semble-t-il tacitement.

« *L'Évangile de Marie*. C'est une [traduction de Jean-Yves Leloup](#). L'ouvrage est incomplet ; on n'en a retrouvé que dix pages sur dix-neuf. C'est un livre plutôt petit. »

« Marie de Magdala, c'est celle dont nous parlions cet hiver avec Onyx », m'interroge Shimoun, « la compagne de Jésus, qui aurait converti les Phocéens ? »

« Il y a une version en anglais ? » Demande Yashima en me prenant l'ordinateur des mains et en faisant défiler la fenêtre jusqu'au début du texte.

« C'est très intéressant », dit Rafi en parcourant les deux mêmes pages en anglais sur un nouveau site [The Gospel According to Mary Magdalene](#). « Je connais la Gnose ismaélienne mais j'ignore tout de la Gnose chrétienne. »

« On ne peut chercher toutes les réponses à toutes les questions », avancé-je un peu agacé par toute cette attention non sollicitée.

« Certes, répond-il. Nos expériences nous fournissent en général toutes les questions et toutes les réponses dont nous avons besoin. »

### *La cité céleste de Cebdrî*

Je ne saurais bien décrire l'architecture de la cité Cebdrî. Elle est moderne. Les murs sont blancs, comme les volets qui ont été préférés à des stores, blancs et gris avec quelques rehaussements de métal et de bois. Il me semble deviner aussi de discrètes influences de l'architecture moghole, notamment dans les fausses arcades en ogives aux [arcs outre-passés](#), qui parcourent les façades. Je la perçois aussi dans les semblants de bulbes métalliques qui décorent les toits, protégeant certainement les machineries diverses de monte-charges ou d'aérations.

L'ensemble dégage une impression apaisante, mais qui tient surtout à la réflexion des bâtiments et des nuages sur le plan d'eau, lui donnant un aspect éthéré, assurément plus céleste qu'aquatique. La cité était très belle ce matin vue des marais en revenant de l'embarcadère de l'Anabasix, parmi le vol et les chants d'oiseaux les plus divers.

Rafi a un regard rieur ; à moins que ce ne soit ses yeux qui paraissent un peu bridé, bien que son visage n'ait rien d'asiatique, avec son nez long et droit. Rien d'angulaire dans ses traits, même ses rides évoquent des arrondis, bien qu'il soit maigre et longiforme. « Pourquoi n'embarques-tu pas avec nous », lui demandé-je. « Je n'ai pas beaucoup le pied marin », se dérobe-t-il.

– Shimoun ni Onyx ne m'avaient parlé de toi.

– J'étais pourtant sur ce projet avant eux.

– Rafi, dis-je, je ne sais quasiment rien de toi, et moins encore de cette cité où nous sommes.

– Elle est dédiée aux recherches sur les algorithmes.

– Qui la dirige ?

– Ici n'est pas différent du reste du monde, ce sont des bureaucrates, des mandarins, des maharadjas, patrons et autres féodaux qui croient diriger. Ils sont comme ces enfants qui ne voient pas qu'on leur tient la cuillère pour manger. Ils ne soupçonnent pas que s'ils s'en saisissaient réellement comme il leur en vient parfois l'envie, elle se dissiperait bien vite comme le mirage qu'elle paraît être.

– Pourquoi, comme dans le reste du monde, leur tenez-vous alors la cuillère ?

– Parce qu’ils ont aussi leur fonction et leur utilité, du moins tant qu’ils restent sages et béats devant leurs beaux jouets.

Parfois je trouve Rafi semblable à sa cité, un mirage toujours sur le point de se dérober.

### *Sur le départ*

Ce matin en partant, la cité était dans les nuages. Un brouillard s’y répandait venant de la mer et des marais, se mêlant à ses façades, ses canaux et ses bassins. La cité semblait s’immerger dans cet impondérable sur lequel elle flottait tous ces jours.

Elle paraissait alors plus consistante, plus massive, mais toujours douce pourtant, comme cette brume pâle dans laquelle elle se noyait, et qui se fondait en elle aussi bien, dans la réflexion de ses vitres et de ses plans d’eau, de ses murs et de ses dalles humides qui étouffaient nos pas. Je ne saurais pas dire si les constructions de Cebdrî se diluaient dans la lumière, ou si au contraire elles lui prêtaient leur substance.

Pendant que nous roulions sur la petite route qui traverse les marais, attentifs à la ligne du talus qui se devinait à peine sur quelques mètres, j’ai confié à Shimoun que j’aimerais bien connaître celui qui avait dessiné la cité Cebdrî. « C’est Rafi Al Mansour », m’a-t-il répondu.

### *Des lettres et de la culture*

J’ai maintenant bien en main les commandes de l’Anabasix, et Shimoun en connaît les arcanes. Aucun de nous n’est cependant un bon marin ; aucun ne connaît bien la mer, et je regrette qu’Onyx ne soit pas à bord. Je sais bien que l’Anabasix est quasiment insubmersible, mais le Titanic l’était aussi. Je suis donc attentif, par ces eaux dangereuses, à ce que toujours quelqu’un soit de garde sur la passerelle, et à ce que toutes les installations soient perpétuellement surveillées. Shimoun fait le quart du matin, Yashima de l’après-midi, et moi qui n’ai jamais eu besoin de beaucoup de sommeil, je fais la nuit. Aussi nous nous retrouvons tous les soirs sur la passerelle après le repas.

« Nous savons très bien identifier ce que nous appelons “les lettres” au moins depuis [Vâlmîki](#) », dis-je, « bien que nous soyons incapables d’en donner une définition qui recouvre toute leur diversité à travers la longue histoire des civilisations. Nous pourrions tout au plus avancer des définitions négatives : ce n’est pas culturel, ce n’est pas canonique, ce n’est pas dogmatique, ce n’est pas didactique, ce n’est pas anonyme, ce n’est pas distrayant... Jamais les lettres n’ont été pratiquées pour se distraire ; à plus forte raison sous le couvert d’une industrie du spectacle et du loisir. »

« Es-tu sûr de cela ? » Me demande Shimoun. « Où places-tu le théâtre et l’opéra ? »

« À la marge, mais dans la mesure où ils entrent dans la définition des lettres, ce n’est pas par leur aspect distrayant. À ce compte, il y a aussi des poèmes spirituels et des romans politiques. »

Ce que je suis en train de dire, je sais que l’idée m’en est venue en bavardant avec Rafi ; et j’y pense précisément en ce moment car des oiseaux de mer me rappellent ceux que j’avais remarqués en prenant le thé avec lui.

« Il se trouve que ce qu’on appelle “culture” aujourd’hui », continué-je, « et qui, comme les lettres, dans quelque langue qu’on le traduise est très identifiable, bien que nous soyons tout aussi incapables d’en donner une définition exhaustive, a explicitement partie liée avec l’industrie du spectacle, des loisirs, et même du tourisme. Par voie de conséquence, les lettres n’ont rien à voir avec cette culture ; plus généralement, les arts et les lettres. »

« Et alors, où veux-tu en venir ? » Demande Yashima.

« Je veux en venir précisément là où cette observation nous mène. »

## Chapitre dix-neuf

### Dans l'épaisseur du temps

#### *Le Majapahit*

L'empire Majapahit est né en 1293 après J.-C., quand un prince utilisa à son avantage les armées de la Chine des Yuan qui envahissaient le pays, pour écraser ses ennemis, et ensuite les expulser. L'empire Majapahit, centré sur l'est de Java, était fortement influencé par le bouddhisme et l'hindouisme. Il fut la puissance centrale dans le monde maritime de l'Asie du Sud-est. Sa position lui permettait de contrôler le commerce entre la Chine, l'Inde et le Moyen-Orient. Il garda cette place jusqu'au seizième siècle avant d'être évincé par le sultanat de Malacca et la montée de l'Islam dans le monde indonésien.

Le sultanat de Malacca, qui s'étendait sur la Malaisie et Sumatra, était lui aussi un royaume hindouiste avant de devenir musulman, quand le roi de Singapour Parameswara en devint le sultan en 1402. Sa capitale Malacca, sur l'île de Sumatra, fut conquise par les Portugais en 1511. La péninsule Malaise se divisa alors en plusieurs petits sultanats.

Nous sommes déjà bien loin de cette Asie du Sud-est sur laquelle il me resterait tant à apprendre. Ici dans ce Grand-Nord, des combats ont opposé la marine japonaise à celle de l'Union-Soviétique et des États-Unis lors de la Guerre Civile Mondiale de 14-45. Ce fut même le seul endroit où les Japonais purent prendre pied sur le sol des États-Unis.

#### *À Tarporo*

Nous voici aux antipodes de la cité Cebdrî. Tout est dur ici, dur et brutal, la roche volcanique, les vents glacés, les lames aussi longues que violentes ; et aussi le métal sombre qui résonne lourdement sous nos bottes, les rampes froides qui nous glacent les doigts.

Le combat contre la rouille doit être un effort quotidien avec ces embruns qui volent un peu partout. Il est manifestement victorieux : tous les points de soudures ont été consciencieusement piqués, et l'on n'y distingue pas les boursouflures camouflées sous des épaisseurs de peintures qui caractérisent tant de navires et d'installations portuaires. Ce soin contraste avec l'impression de désordre et d'usure générale : revêtement élimé des fauteuils, vitres noircies de poussières et de fumées de tabac, revêtements écaillés des tables et des bureaux, coques rayées des ordinateurs et des écrans, apparent fouillis de dossiers et de registres parmi des outils aux poignées polies par l'usage. Dans le bruit du vent et des vagues sur fond de paysage grandiose, je trouve l'ensemble assez beau.

#### *Sur le temps*

*Le temps est une chose curieuse, qui nous paraît d'abord simple, mais qui nous embarrasse si nous cherchons à l'expliquer. Le temps nous paraît simple, et même donné. Il est donné par la succession des jours et des nuits, des saisons et des ans, par le déplacement des ombres... Nous vivons dans une immense pendule céleste. Notre univers entier nous donne le temps. Nous ne connaissons en réalité rien d'autre que cette horloge céleste, et pourtant nous ne savons pratiquement rien du temps.*

Shimoun nous présente sa traduction du texte de Kilkov. Pour plus de facilité, il a activé la synthèse vocale de Libre Office, et nous entendons le texte prononcé en même temps qu'il s'affiche en plein écran. Kilkov est avec nous, qui comprend la langue mais ne la maîtrise pas assez bien pour assurer cette traduction lui-même.

*Avec ces journées, ces mois et ces ans, ces minutes et ces secondes que nous donnent les mouvements du ciel, nous savons bien mesurer le temps, mais que savons-nous de ce temps lui-même que nous mesurons ? Le temps se réduirait-il à ces unités de mesure ? Et si nous n'avions plus ces mesures du temps, saurions-nous encore le concevoir ?*

*Cette question n'est pas si formelle. Le temps des philosophes, celui dont se servent les sciences physiques, s'émancipe de la mécanique céleste. On dit que la terre est vieille de quatre ou cinq milliards d'années. Cela voudrait-il dire qu'elle aurait tourné quatre ou cinq milliards de fois autour du soleil depuis qu'elle existe ? Non, elle tournait plus vite au début. Alors de quelle sorte d'années parle-t-on ?*

*On a déduit de l'année réelle, celle du tour que fait la terre autour du soleil de nos jours, une année abstraite avec laquelle on mesure des temps où la terre n'était pas ce qu'elle est. On la prend comme une unité de mesure, et on la déplace comme on le ferait d'une règle de laiton ou d'un mètre déroulant, pour prendre des mesures dans d'autres espace et dans d'autres temps. Comment est-ce possible ? Comment s'y prend-on ?*

*Ce à quoi nous prétendons donner des unités de mesure, nous devons être capable d'en produire d'abord des concepts qualitatifs, et d'en tirer alors des valeurs quantitatives. Ne semble-t-il pas lorsqu'il s'agit du temps, que de simples mesures empiriques, nous tirions par sophisme du qualitatif ?*

« J'aime beaucoup le style de Kilkov », dis Yashima, « Il donne à son texte une saveur intemporelle. Il pourrait avoir été écrit à n'importe quelle époque et en n'importe quel lieu ; si ce n'est l'âge de la terre, mais ce n'est pas essentiel, il aurait dit cinq mille ans que le raisonnement tiendrait toujours. Un texte intemporel sur le temps, voilà une posture intéressante. »

### *Sur la réalité du temps*

Libre Office utilise sur Linux la voix du programme de lecture [Orca](#), qui continue à débiter imperturbablement le texte traduit par Shimoun. Quoiqu'un peu mécanique, elle ne prononce pas si mal un texte bien ponctué, et, chose pas si courante, elle respecte bien les liaisons.

*À côté de ce temps abstrait qui n'est qu'une construction de l'esprit, il en existe un autre, sans-doute plus réel, ou du moins plus sensible, qui s'éprouve plus immédiatement. Je parle du schème des enchaînements des causes et des effets. Cette trame de déterminations est exactement la même que celle du temps. Les causes sont nécessairement antérieures aux effets ; et les faisceaux de causes aux faisceaux d'effets.*

*Le chasseur qui lance son harpon sur un phoque évalue intuitivement le temps que mettra celui-ci pour parcourir la distance qui le sépare de sa cible, en même temps qu'il estime la distance que le phoque continuera à parcourir avant que le harpon ne l'atteigne.*

*On peut dire que le sort du phoque est scellé à partir du moment où les muscles du chasseur se détendent ; mais le phoque peut changer promptement sa course. La chaîne des causes et des effets est toujours en jeu, mais il est vrai que l'instant précédent détermine toujours celui qui suit. Or, si le phoque parvient à échapper au chasseur, il y réussit précisément pour avoir pressenti que le sort était jeté en même temps que le harpon.*

*En fait, il n'y a pas deux temps ; il n'en existe qu'un, la trame réelle des déterminations. Ce qui pourrait en paraître un autre est sa seule mesure abstraite, déduite des mouvements réguliers et cycliques de la mécanique céleste et de l'électromagnétisme.*

*Parfois, l'application d'une telle mesure abstraite au déploiement du temps réel produit des impressions paradoxales de dédoublement. Pour le dire plus simplement, nous percevons des événements plus proches ou plus lointains qu'ils ne sont. Un événement qui nous paraît plus lointain qu'un autre se révèle être nécessairement postérieur quand nous y réfléchissons. La construction abstraite du temps peut nous sembler alors plus réelle que ce que nous suggèrent nos impressions vécues.*

*Ce n'est pas exactement ainsi pourtant que notre esprit se fourvoie. Parmi les événements passés, il en est dont les conséquences sont toujours vivaces, alors que d'autres sont comme morts. Par exemple, tant que le harpon menace le phoque, sa présence exerce une très forte prégnance sur l'instant présent, mais dès qu'il l'a atteint ou loupé, cette forte prégnance cesse immédiatement pour l'animal comme pour le chasseur. L'un comme l'autre sont projetés brutalement dans de nouveaux enchaînements de causes et d'effets qui se soucient peu du comportement des montres et des horloges.*

*Ainsi il peut arriver que la perte ou la rupture avec un être cher paraisse plus lointaine que des souvenirs vécus avec lui, alors qu'ils sont nécessairement plus anciens. Pour autant, nos impressions nous trompent moins alors qu'on pourrait l'imaginer, puisque ces souvenirs lointains exercent une plus grande prégnance sur l'instant présent quand la rupture, elle, peut n'avoir plus d'effets directs.*

*Sur la portée où nous le mesurons, le temps réel joue des notes, des mélodies, des rythmiques et des harmonies bien plus subtiles, et notre esprit ne se trompe pas quand il les perçoit.*

*Sur le texte de Kilkov*

« Ce qu'écrit Kilkov », dit Yashima en se tournant vers moi quand la lecture est finie, « m'aide à mieux comprendre cette dimension subjective dont tu penses qu'on ne devrait pas dépouiller le réel. »

« Plutôt que de s'investir sur des sciences qui se prétendent humaines », lance Shimoun qui ne perd plus une occasion de répondre à ma place, « et qui pensent gagner en scientificité lorsqu'ils traitent en objets les facettes de l'esprit humain, il aurait mieux valu construire une science attentive à la part subjective des objets du monde sensible. »

« Il existe pourtant bien au moins une science subjective », objecte Yashima, « et pas des moindres : la mathématique. »

« Tu veux dire », interroge Kilkov, « que la mathématique ne nous dit pas comment les nombres se comportent d'eux-mêmes, mais enseigne plutôt comment on doit les utiliser ? »

« ... et surtout les intuitionner » complète-t-elle.

Le soleil qui n'est jamais très haut ici, même par ces journées de début d'été, mais qui ne se couche plus, frappe la large vitre blanchie de sel qui donne sur la mer tumultueuse. Sur les rochers que battent les vagues, je regarde l'eau ruisseler avec son étonnante lenteur.

*Le long ruissellement des vagues*

Shimoun regarde longuement la mer. Nous sommes tous les deux accoudés sur une rampe de la base de Tarporo. Il fait frais mais pas froid. Sans le vent, le temps ensoleillé serait même agréable avec un simple blouson.

« Je comprends mieux maintenant ce que tu disais l'autre jour à propos des lettres », finit-il par répondre.

Les vagues sont toujours monstrueuses sur cette île. Elles sont renforcées par les courants marins qui remontent le long des côtes de l'Asie. Avec un vent du sud, elles atteignent des amplitudes considérables lorsqu'elles approchent de la ligne d'îles volcaniques qui ferment la mer de Béring. Que fait une vague lorsqu'elle rencontre subitement de hauts fonds ? Toute sa poussée est alors projetée vers le haut, et elle se dresse avec une formidable crinière d'écume.

L'île serait à peu près inabordable si elle n'était creusée d'un cratère ouvert sur l'océan par le nord-est, c'est-à-dire du côté du continent d'où les vagues ne sont jamais aussi hautes que celles du large ou du Grand Nord.

« Ta formule m'a éclairé », continue Shimoun, « quand tu m'as dit qu'au début du vingtième siècle les avant-gardes ne concevaient pas une œuvre littéraire ou artistique autrement que comme un acte cognitif radical. »

« La formule n'est pas de moi », précisé-je.

« En tout cas, je veux bien te concéder que toutes les œuvres de tous les temps et de toutes les civilisations ne valent qu'à s'être voulues des actes cognitifs radicaux. Qu'il s'agisse de Vâlmîkî, d'Hésiode, de Lucrèce, de Li Po, de Sokan, de Khayyam, de Farid-ud-Din'Attar... Quelle que soit l'infinie diversité des postures, je crois qu'aucune ne saurait être bien compatible avec la distraction, le tourisme ou le loisir. »

Il se tait un instant, contemple les vagues immenses qui s'abattent bruyamment sur les rochers et ruissellent si longuement.

« Même si elle n'est pas de toi, la formule me plaît, et je la retiendrai », reprend-il enfin. « Un acte cognitif radical... », répète-t-il encore.

Entrer dans le cratère par l'étroite passe du nord-est reste un exercice périlleux dans lequel je n'ai pas voulu que nous nous risquions seuls lorsque nous sommes arrivés. J'ai insisté pour que nous soyons tirés par le robuste remorqueur de l'île, et que nous ayons un pilote à bord. Même ainsi, il n'était pas commode de contrebalancer les courants.

« Je comprends mieux aussi », ajoute-t-il, « pourquoi la plupart des créations contemporaines échouent à maintenir de telles postures ; et pourquoi en se voulant dérangeantes, elles ne sont finalement qu'insupportablement complaisantes. Tu as raison, la faiblesse n'est pas à chercher dans la valeur ou l'authenticité intrinsèque de chaque œuvre ou de chaque auteur. Elle réside d'abord dans le statut contemporain de ce qu'on appelle la culture. »

« Je vais te faire un aveu, Shimoun », lui dis-je sans transition après avoir maintenu moi aussi un silence. « Je n'ai jamais pu m'habituer au long ruissellement des vagues. Après soixante ans de vie, j'en reste étonné comme au premier jour. »

## Chapitre vingt

### Yashima ou de l'évidence

*Comment les choses viennent à la conscience*

« Comment les choses viennent à la conscience. Si tu savais comment les choses viennent à la conscience. Si tu le voyais avec les yeux de la certitude. » Dit Yashima en paraphrasant visiblement la célèbre sourate cent-un, *Celle qui fracasse*, quand nous commentons le texte de Kilkov.

Il est pratique de posséder en communs quelques acquis culturels ; la transmissions des pensées en est sensiblement accélérée. La seule « venue à la conscience » en est même facilitée pour chacun. Yashima sait bien se servir de son éducation musulmane comme accélérateur de l'esprit, sans que je n'aie par ailleurs jamais décelé chez elle de façon de penser nettement différentes des miennes.

Après en avoir convenu avec moi, elle m'a même demandé un jour pourquoi je ne me disais pas musulman. « Je ne crois pas en Dieu », lui ai-je fait remarquer. « Tu ne crois pas pour autant qu'il y ait d'autres dieux que Dieu », m'a-t-elle répondu, « ni que Mouhammad ne soit son prophète. »

« Vu ainsi... », ai-je plaisanté. « Mais je ne crois pas que la terre soit creuse, et ça ne m'engage pas plus que ça avec ceux qui ne le croient pas non plus. »

« Ne mélange pas tout », a-t-elle insisté, « l'important est que tu considères Mouhammad comme un prophète dans la lignée des prophètes. »

« Et non que je ne croie pas un Dieu ? »

« Tu es d'un formalisme ! » A-t-elle soupiré. « Je pourrais aussi bien te dire que moi je ne crois pas au Vivant mais seulement aux organismes vivants. »

Il est parfois difficile de contester Yashima. Je comprends cependant son point de vue, et il se défend. Il est vrai qu'au début de l'Hégire, l'Islam s'identifiait à une reconnaissance de principes minimaux, l'unicité de Dieu et l'authenticité de la prophétie mouhammadienne, rien de plus, et tout le reste était confié aux lumières des hommes et des communautés. Inévitablement au cours de l'histoire, de tels principes sont amenés à se colorer de mœurs locales, de conventions et de droits positifs. On peut certes toujours contester de telles évolutions, et ceux qui le firent ne manquent pas ; mais même ceux qui les contestent se retrouvent rapidement dans la même posture et dans le même paradoxe.

D'un autre côté, on est toujours d'une communauté. On est toujours embarqué avec les siens, quoi que pense et enseigne cette communauté. Bien que, de nos jours, entre les communautés nationales et les communautés Facebook, les communautés professionnelles et celles de consommateurs, on a plutôt intérêt à s'embarquer sur l'Anabasis.

J'ai bien eu envie de lui dire encore que je suis porté à élargir la lignée des prophètes à Zarathoustra, mais telle que je la connais, elle aurait été capable de me répondre par ce hadith du Prophète, certes bien contesté, et qu'elle connaît certainement : « Ne parlez jamais en termes hostiles de Zarathoustra, car Zarathoustra fut envoyé en Iran par le Seigneur d'Amour. »

Quoi qu'il en soit la lecture que fait Yashima de Kilkov, pour être hasardeuse, n'en est pas moins intéressante. L'idée de Yashima est que les choses viennent à la conscience en laissant se croiser en tous sens divers fils de pensées, en tressant une trame solide entre des enchaînements d'idées qui n'ont pas de rapports nécessaires entre elles.

« Reconnais qu'il y a là » ajoute-t-elle, « une relation intéressante avec la théorie du temps de Kilkov. Car en réalité, à la source de l'espace et du temps, il y a le mouvement ; et le mouvement de la pensée est un mouvement comme les autres. Je ne vois donc pas pourquoi il s'émanciperait des lois physiques et mathématiques du mouvement. »

« Certes », approuvé-je, « tu peux y retrouver la *Théorie des rayons* d'[Al-Kindî](#), et même ce double sensualisme de Sohrawardi dont tu me parlais en mer ; mais sans modèle mathématique, nous ne brassons que de la confusion. »

« Qui dit le contraire ? Certainement pas Al-Kindî, pas plus que Leibniz, ni Poincaré » Conclut-elle.

### *Évidence et croyance*

Malgré les apparences, Yashima est une bonne musulmane. Je dis malgré les apparences car elle ne s'embarrasse pas beaucoup de rituels ni d'observances ; mais comme pour beaucoup de ses coreligionnaires, Dieu relève plus de l'évidence pour elle que de la croyance ; de l'évidence et de la présence. Je mets au défi quiconque de me montrer un écrit musulman où il serait question de croyance et de doute, comme on en trouve tant dans la littérature chrétienne.

Pour qu'un moderne comprenne de quoi je parle, je lui conseille de se reporter aux *Méditations métaphysiques* de Descartes. Comme pour les philosophes musulmans, pour Descartes, Dieu est la seule certitude, l'évidence qui résiste au doute systématique. On peut voir dans ses réponses aux objections que son approche est solide. Comme avec les philosophes musulmans encore, son propos devient particulièrement troublant lorsqu'il aborde l'identité des lois de la nature et celle des mathématiques – il dit, de la géométrie.

Personnellement, je doute de cette identité, et j'y vois même la faiblesse fondamentale du cartésianisme. Je ne crois pas, pour parler comme Hegel, à cette identité du réel et du rationnel. C'est ce qui me distingue des bons musulmans, comme des bons rationalistes.

Ce doute lui-même, par ailleurs, ce doute sur l'identité des lois de la nature et de celles des mathématiques, n'ébrèche pas dans le fond la certitude cartésienne, celle de la présence divine. Seule n'est en définitive capable de s'y substituer qu'une autre évidence : celle du grouillement désordonné de la vie.

Comment dire mieux ? Pour employer un terme leibnizien, il ne saurait y avoir de monade constituée de toutes les monades. Si l'on veut, une monade constituée de toutes les monades, disons l'univers, ne serait qu'une monade parmi les autres, pas différente qualitativement ni supérieure. Mieux, une monade constituée de toutes les monades supposerait une autre monade qui la contiendrait de même que toutes les autres, et ainsi à l'infini. Je ne vois pas où pourrait se tenir une intelligence et une volonté qui coifferait le tout.

Ceci n'est qu'une image pour me faire comprendre, ce n'est pas un raisonnement, et moins encore une démonstration. À ce point, il n'y a qu'évidence, sinon rien.

Rien non plus ne pourrait faire douter Yashima de l'évidence que le monde soit le cadeau d'un Père affectueux, ou d'une mère, ou d'un amant, destiné à ce qu'elle en dispose comme elle veut, pour peu qu'elle le comprenne et en fasse le vecteur d'une communion plus intime. Je ne chercherais d'ailleurs pas, croirais-je le pouvoir, à la faire douter. Et douter de quoi au fond ? Du plus intime de nos sensation ? Ou de façons de dire ?

Les modernes, eux, ne croient plus en Dieu, ni n'en doutent davantage. Ils croient en la société ; ils y croient comme les bons musulmans croient en Dieu : comme une évidence et une présence, dont on ne saurait plus, de ce fait, douter. Le moderne allume son ordinateur de poche et il ne

connaît plus le doute. Son esprit exécute en tâche de fond les calculs d'apothicaires auxquels il est invité, et il remplit ses dossiers et ses formulaires.

Aucun moderne ne se demande sérieusement si la société existe ni ce qu'elle est. C'est une immanence qui ne laisse aucune prise au doute. Je ne connais que l'ouvrage de [Pierre Livet](#), *la Communauté virtuelle*, qui ose à ce propos quelques questions très pertinentes quand on les creuse. C'est un ouvrage d'une bonne facture et d'inspiration au premier abord très nord-américaniste, mais qui révèle en filigrane une critique au goût [feuerbachien](#).

Je crains que des musulmans modernes, si j'ose un tel raccourci, ne se mettent à croire aussi en une société musulmane.

### *De singularités culturelles*

La région est quadrillée d'installations et de bases militaires russes et états-uniennes, et ni les uns ni les autres n'aiment qu'on vienne y tourner autour. On peut comprendre leur nervosité, mais les Nord-américains sont particulièrement inquiétants avec leur obsession que si l'on n'est pas avec eux, on est contre. On peut toujours avoir une conversation normale avec des autorités russes autour d'un verre de vodka ou de rosé de Provence, mais les autres restent méfiants même entre eux, ils ne boivent que du Coca et doivent aller fumer dans les chiottes. Heureusement, Tarporo est une base scientifique dans les eaux territoriales russes. Elle n'en abrite pas moins quelques nord-américains, et qui peuvent fumer leur atroce *blend* génétiquement modifié même à table.

### *Une perpétuelle matinée de printemps*

Il ne fait jamais nuit ici en cette saison. Si je veux voir un ciel étoilé, je dois ouvrir mon programme Stellarium et masquer l'atmosphère. Jamais d'étoiles dans ce ciel qui vire tout au plus à l'indigo autour de minuit. Je ne trouve pas le sommeil. J'ai beau tirer les stores, j'y vois le jour se faufiler. Mes rythmes circadiens en sont bouleversés.

Ça m'a plu au début, j'y trouvais l'impression d'un matin de printemps qui ne finissait jamais. Je crois que ça me plaît toujours, une éternelle matinée dans laquelle je veux demeurer. Un matin vivifiant, un merveilleux début de journée, mais où le midi n'advient pas.

J'ai beau sortir le rosé et les olives dont j'ai chargé un tonnelet entier en passant par la Turquie, je n'y crois pas. On est toujours à l'heure des croissants. Un matin qui n'aboutit jamais et revient perpétuellement à son point de départ.

### *Nuages*

« Il ne faudrait pas oublier que le projet Anabasix n'est pas de faire un bateau de plaisance », insiste Yashima. « Le sens de ce que nous faisons est d'abord de débrancher ce cordon ombilical qui nous relie à une source d'énergie qui ne nous appartient pas, ces fils qui font de nous des marionnettes, cette laisse par laquelle les corporations de l'énergie nous tiennent et nous promènent. Nous cherchons avant tout à rompre de telles chaînes. »

Une curieuse affection s'est installée entre nous depuis que par la force des choses nous ne nous quittons plus. Parfois pourtant cette proximité me pèse. J'aimerais me retrouver seul dans ce jour perpétuel, n'avoir à croiser que la lointaine présence des orques et des phoques. Même le voisinage moins intime de la vingtaine de personnes qui habitent la base me pèse.

« Je me demande comment tu peux avoir des idées si bien arrêtées sur l'Anabasix » soupire-je. « Il ne m'avait pas frappé que nous en eussions tous débattu si précisément. Je ne suis pas aussi sûr non plus que tu parais l'être que nous ayons tous les mêmes points de vue sur la question, et je me demande comment tu en serais tellement mieux informée que moi. »

« Nous en avons parlé ces jours-ci avec Rafi », répond-elle. « Et nous en avons tous longuement discuté sur le forum. »

Ah oui, le forum... Nous n'avons même pas en commun une langue qui nous permettrait de tous nous comprendre. Babel, babillage. « Pour ma part » avoué-je, « il y a bien longtemps que je ne cherche plus à comprendre pour quelles obscures raisons je trouve des gens à mes côtés sur une même route. »

« À tes côtés ? », me reprend-elle, « ce n'est pas toi bien sûr qui serais aux côtés de qui que ce soit. »

« Si tu veux » admett-je. « La relation est complètement réflexive, et je n'éprouve pas davantage la nécessité de me faire comprendre. Il me suffit que nous coopérions efficacement. »

« Tes rejets sont parfois inacceptables », dit-elle agacée, « tu manques de sommeil. Tu ferais mieux de dormir. » Elle disparaît en claquant la porte.

Sur le moment, je suis plutôt satisfait de me retrouver seul dans cette petite pièce qui me sert de chambre et de bureau. Je peux concentrer mon attention sur l'étroite fenêtre, et sur la ligne sombre à l'horizon, au-dessous de nuages blancs et gris. C'est une ligne très sombre dans le ciel, au-dessus de la mer aussi pâle que les nuages, plus blanche par endroits.

La présence de Yashima m'est pourtant agréable, et dans le fond, je crois que c'est plus encore ce plaisir que j'éprouve à me retrouver avec elle qui finit par m'agacer par moments. Mais de son côté, ne sait-elle donc pas profiter de mon absence ?

J'ai suivi moi aussi bien sûr les débats sur le forum, et j'y ai participé. Mais ces échanges ne sont jamais ni assez profonds ni assez pratiques, même si les intervenant ne manquent assurément ni d'intelligence ni de finesse. Les échanges n'y deviennent pertinents que lorsqu'ils s'adosent solidement à des aspects techniques. Dans tous les cas on doit bien en finir par rédiger des documents plus substantiels, plus réfléchis, et qui ne sont plus du tout alors collectifs, comme l'excellent travail qu'a accompli Shimoun sur la coque de l'Anabasis. Après cela seulement, des éclaircissements sur le forum trouvent leur intérêt.

Sur le fond, je ne suis pas certain non plus que la possibilité de se débrancher d'un réseau centralisé de l'énergie suffirait à quoi que ce soit. Les hommes ont toujours trop besoin de fils à la patte, fussent-ils purement imaginaires. Ils ont bien trop peur de la solitude pour être suffisamment attentifs et efficaces les uns envers les autres. Ils sont trop prompts à oublier qu'il y a entre nous un monde réel, et qu'on ne peut faire l'économie de son expérimentation solitaire avant d'espérer peut-être s'y rencontrer. Et surtout, je ne suis pas sûr que le plus grand nombre de ceux qui portent le projet soient d'accord avec moi sur ce point.

De telles réflexions sont de toute évidence pessimistes, et elles n'apportent rien d'utile s'il ne s'agit que d'en débattre ; je ne vois donc pas l'intérêt de les partager.

## Chapitre vingt-et-un

### Sur la frontière

#### *De l'inférence*

« Je ne crois pas qu'il soit fertile pour les mathématiques de s'embarasser de trop de nombres. » dis-je à Shimoun et Kilkov qui sont venus m'aider à passer ces nuits qui ne passent pas, autour d'une bouteille. « La plupart ne sont en réalité que des bandes de petits nombres qui font leurs malins en s'agglutinant pour paraître gros. Il est facile de les décomposer, et de toute façon, ils ne deviennent bons à quelque-chose qu'après avoir été réduits en produits de facteurs. Il n'y a pas tant de nombres intéressants, au point qu'on ne puisse pas les connaître chacun d'assez près. Il y en a quatre surtout. L'esprit humain est embarrassé pour compter au-delà. Il doit ruser, et la mathématique est toute la science de ces ruses. De ces quatre, on tire toutes les combinaisons qui font la suite des seize premiers. Puis on a les nombres proprement premiers, ceux qui n'ont pas de diviseurs. Il y a aussi tous les excentriques, tels que  $\pi$ , ou  $e$ . Il n'y en a pas tant qu'on ne puisse tous les connaître personnellement. D'ailleurs tous les nombres sont des facettes de l'unité. »

« Que veux-tu dire par là ? » Réagit Kilkov d'une voix basse et grave en avançant le buste et en allongeant devant lui ses bras croisés sur la table.

« Je veux dire que le calcul n'est concevable qu'à partir de l'unité ; non pas les unités dont les nombres seraient les sommes, mais de l'unité fondamentale dont ils sont tirés. »

« Je ne te suis pas vraiment. » Insiste-t-il.

« Songe à l'infini, que l'on peut assimiler à l'un des nombres excentriques. L'infini n'a de sens opératoire que s'il est dans un ensemble fini. Par exemple, tu peux dire qu'un segment contient une infinité de points, mais ton segment, lui, est bien fini. S'il n'était pas fini, qu'est-ce que ça voudrait dire ? Qu'est ce que ça pourrait vouloir dire d'autre que "deux secondes, je n'ai pas fini de calculer et de tracer mon segment" ? Cet infini qui effrayait Pascal, ne veut rien dire d'autre que : "En cours". »

Silencieux, Kilkov continue à faire machinalement tourner son verre entre les doigts de ses deux mains réunies.

« De même, quand tu dis trois ou quatre », continué-je, « ces mots n'ont de sens que si tu les comprends à partir de la base avec laquelle tu comptes. Trois fois quatre ne donnent pas le même résultat selon que tu comptes en décimal ou en hexadécimal. »

« Quelle que soit la base », conteste Shimoun, « trois fois quatre sont toujours trois fois quatre ; et tu peux toujours convertir d'une base à l'autre. »

« C'est que tu ne comprends pas ce qu'est une opération de l'esprit », dis-je. « Tu prends une bûchette, tu en ajoutes une autre et tu dis qu'il y en a deux. En quoi est-ce une opération ? »

Je me saisis d'un vieux crayon qui traîne sur la table et je le casse en deux.

« Je prends un et je le casse », commenté-je en posant les deux bouts côte-à-côte, « et maintenant j'ai deux. Voilà une opération de l'esprit. »

« Intéressant... » commente Kilkov en riant.

### *Du temps et des causes*

Kilkov n'est pas très grand ni très expansif. Une mèche de cheveux déjà grisonnants lui tombe sur le front. Son allure plutôt modeste contraste cependant avec une impression de grande stabilité. Ses gestes sont toujours calmes et assurés, précis, même lorsqu'il parle. Oui, ses gestes pendant qu'il parle donnent l'impression de réaliser une construction stable et solide.

« C'était une erreur intéressante », dit-il, « ou si tu préfères une astuce intéressante mais qui pourrait induire en erreur, que de considérer le temps et l'espace comme un contenant pour le réel, pour quelque-chose qu'on pourrait appeler la réalité. La réalité se situerait alors dans l'espace-temps comme, par exemple, de la farine dans un récipient gradué. Évidemment, l'espace-temps n'est pas un contenant du réel, même pas une propriété, il est sa structure même, sa trame causale. Cependant ramener le réel à la causalité serait tout aussi fallacieux s'il s'agissait de penser que les faits réels obéissent à des lois du déterminisme. En réalité, si j'ose dire, rien n'obéit à rien. Il y a seulement consistance, cohérence. Par exemple, lorsque tu vogues en direction de Tarporo, l'île se rapproche de toi. Tu comprends bien qu'il n'y a là quelque-chose de plus fondamental que la causalité ; de plus premier. »

« J'entends tes mots », interroge Yashima, « mais je ne vois pas bien où ils nous conduisent. »

« Pense au paradoxe de Langevin », répond Kilkov. « Un homme part dans un vaisseau spatial en laissant son fils sur terre. Selon les lois de la relativité, il vieillit moins vite que celui-ci, qui finit par devenir plus vieux que son père. Ce paradoxe ne tient que si l'on fait abstraction de l'accélération. De toute façon, ce n'est qu'une vue de l'esprit qui substantialise l'espace-temps, de penser que le temps se déroulerait plus ou moins vite dans deux espaces séparés. Les deux espaces-temps devraient tôt ou tard se rejoindre, au moins dans la pensée, pour qu'un tel paradoxe ait seulement un sens ; et s'ils se rejoignent, à une accélération devra correspondre une décélération. Dans les deux espaces-temps ainsi réunis, il se sera alors passé forcément le même temps, et le cosmonaute sera devenu un vieil homme plus âgé que son fils. Il n'est pas nécessaire pour le comprendre de résoudre des équations complexes, qui d'ailleurs le démontreraient. »

« C'est comme la devinette des nénuphars », avancé-je. « Un plan de nénuphars grandit dans un bassin de cinquante mètres carrés. Toutes les semaines, il double sa surface. En trois mois, il a occupé la moitié du bassin. Combien de temps lui faudra-t-il pour le recouvrir entièrement ? »

« Une semaine. » Répond Yashima. « Oui, c'est amusant, mais ça prouve quoi ? »

« Kilkov ne cherche à rien prouver », dis-je, « nous le savions déjà. Pour saisir des problèmes complexes, nous utilisons des expédients qui nous éloignent de l'intuition, et qui peuvent finalement nous induire en erreur. Nous le savons déjà, mais nous avons tout intérêt à jouer avec pour nous y familiariser. Le réel n'est pas rationnel, et la causalité est, pour le moins, à questionner. Si nous avons pensé le contraire, c'est de l'avoir entendu et répété trop longtemps. »

### *La Frontière*

Nous nous sentons ici, à la limite de ce grand-nord, comme un peu hors du monde, plus exactement au-dessus – une sorte cime au niveau de la mer – et pourtant un peu au centre, en tout cas en un point offrant une vue, d'une certaine manière plongeante. Nous nous sentons un peu comme Krishna et Arjouna, dans la *Bhagavad-Gîtâ*, parcourant montés sur un char, la ligne de terrain déserté entre les deux armées prêtes au combat sur le champ de bataille de Kurukshetra. Nous nous trouvons en effet entre les lignes de deux armées parmi les plus puissantes du monde, dans ce point stratégique du Passage du Nord-ouest, et l'Anabasix y retrouve un peu la valeur symbolique du char d'Arjouna.

La *Bhagavad-Gîtâ* n'est qu'un petit livre sur l'étagère qu'occuperait le *Mahâbhârata*, un poème épique de l'Inde antique qui conte par le menu la vie de Krishna et du monde dans lequel elle se déroule. J'ai déjà lu de larges extraits du *Mahâbhârata*, mais je serais bien en peine d'en trouver une traduction complète dans une langue qui me soit accessible. La *Bhagavad-Gîtâ* n'est qu'un chant de cette immense épopée, un petit livre de quelques dizaines de pages, et qui n'en est pas moins l'un des plus beaux et des plus profonds que l'humanité ait écrits.

Hegel voyait une faiblesse dans ce qu'il jugeait être une incapacité de l'œuvre – incapacité qu'il n'hésitait pas à étendre à l'esprit indien tout entier – à dissocier philosophie et poésie. Pour lui, l'esprit indien était incapable de libérer une pensée abstraite et générale des événements et des accidents de la vie.

On peut bien sûr comprendre Hegel qui était parvenue à cette séparation au prix d'un dur travail, dans le but de produire une philosophie occidentale qui renonce aux recours à la littérature, aux dialogues, aux récits, aux poèmes, aux épîtres et aux confessions. Depuis Hegel, les philosophes ne font plus appel à de tels procédés, et en sont devenus certainement incapables, sans qu'on en perçoive bien le bénéfice par ailleurs.

Hegel cherchait à déraciner l'esprit, à le désincarner pour qu'à ce prix, il atteigne la liberté de la subjectivité. Or, si Hegel avait été plus attentif, il aurait remarqué que la *Bhagavad-Gîtâ* traitait justement de cela, et il aurait peut-être appris qu'en s'enracinant solidement les plantes justement dressent leurs fleurs vers la lumière, et que, déracinées, elles se dessèchent.

Il y a évidemment une philosophie solide et profonde dans la *Bhagavad-Gîtâ*, et solidement enracinée au récit, aux descriptions et au style. Mais Hegel croyait en un ascétisme du style, parent de celui des saints du désert qui pensaient libérer leur esprit en détournant leur corps de son enracinement. Non, c'est l'esprit qui doit se détacher, et il n'y parvient que si la corporalité s'engage. Voilà de quoi traite la *Bhagavad-Gîtâ*.

Tels Arjouna et Krishna sur le champ de bataille de Kurukshetra, Shimoun et moi nous tenons sur la passerelle de l'Anabasix dans cette mer de Béring.

Béring était un Russe qui explora l'Alaska ; et l'Alaska était russe jusqu'à ce qu'elle soit vendue aux États-Unis. On retrouve d'ailleurs dans les ports d'Alaska de nombreuses églises à coupoles typiques de l'architecture orthodoxe. Naturellement, on peut considérer que ces appropriations de terres, de terres dont on n'a rien d'autre à faire d'abord que pourrir la vie de leurs occupants, avant d'en pourrir les sols d'hydrocarbures, relèvent de la clinique, sinon de cette religion du moderne, inaccessible au doute, et qui grignote ses aptitudes cognitives.

Bref, sur ce char marin tiré par des chevaux vapeurs dont nous tenons d'une main ferme le joug, nous nous disons, Shimoun et moi, que l'homme pense sur ses pieds.

### *Épaulards*

Les orques sont de magnifiques prédateurs. Ce sont les plus gros carnivores de la planète, capables de s'attaquer aux plus grosses proies. On en a vu s'en prendre à des baleines, ou à des requins blancs de cinq mètres. Aucun animal en mer n'est capable de se mesurer à elles.

Un mâle adulte peut dépasser les neuf mètres, et sa mâchoire est garnie d'une soixantaine de longues dents avec lesquelles il croque comme un rien un éléphant de mer. Déjà redoutables seuls, ces cétacés vivent et chassent en hordes.

Curieusement, les orques ne s'attaquent pas à l'homme. On n'a aucun témoignage qu'une orque ait tenté d'attaquer un humain. Ceci mériterait des explications que personne ne semble avoir cherchées, si l'on excepte des légendes de peuples marins. Depuis des temps immémoriaux, les hommes et les orques auraient établi un pacte.

Profitant de l'aubaine, des propriétaires de parcs aquatiques ont eu l'idée d'en capturer pour en faire des attractions. Pour la première fois depuis des temps immémoriaux, des orques ont alors tué des hommes. Ces animaux sont intelligents et facile à dresser si on les torture un peu. Il n'est pas étonnant alors qu'avec leur puissance, ils aient noyé ou croqué quelques dresseurs. Comme le spectacle doit continuer, on ne l'a pas trop ébruité.

Même dans ces cas d'agression, on peut être étonné de la réticence de l'orque à s'attaquer à l'homme. L'orque est énorme, et il ne manque pas d'occasions pour constater qu'elle peut faire une seule bouchée d'un phoque de la taille d'un homme. Or, dans la plupart des attaques, le dresseur s'en est sorti avec un membre cassé ou luxé, ou à la limite de l'asphyxie mais indemne, comme si un très fort interdit retenait l'animal qui n'a pas coutume de montrer une telle mansuétude avec ses autres proies.

L'orque se rend-elle compte que son dresseur n'est qu'un salarié dans une situation pas si différente qualitativement de la sienne ? Ou bien devient-elle aussi un peu comme son dresseur, qui finit par croire à ce qu'on lui fait faire et à ce qu'on lui demande de raconter au public ?

On appelle aussi les orques épaulards. Le terme viendrait à la fois d'épaule et d'espaart, épée en ancien français. Ils sont magnifiques en plein océan, dans leurs mouvements lents et majestueux comme celui de l'eau ; et leurs cris sont plus parents de celui des oiseaux marins que du chant des baleines. Ils sont aussi un peu inquiétants avec leurs nageoires dorsales dressées qui ont inspiré ce nom.

Celui de « poissons noirs », que leur avaient donné les Indiens d'Amérique, leur va bien aussi. Ils sont noirs, en effet, avec le ventre blanc, et deux taches blanches au-dessus des yeux. Ils en ont encore une juste derrière leur nageoire dorsale. Un peuple de la région leur prêtait des fonctions psychopompes. Cette tâche blanche sur le dos, semblable à une selle, était précisément là où prenait place l'âme des noyés.

### *L'Arctique*

Nous ne sommes pas montés plus au nord, et les jours déjà raccourcissent un peu. Pendant quelques minutes, autour de minuit, nous avons pu apercevoir des étoiles. C'était troublant, c'était même saisissant, ce ciel au plus beau de sa splendeur crépusculaire s'entrouvrant un instant sur son vide sidéral pour se refermer aussi vite.

Yashima se tenait près de moi sur la coupée. Elle a alors murmuré dans mon cou : « Les effets optiques de ces espaces en cours m'effraient ».

## Chapitre vingt-deux

### La vie de l'esprit

#### *Profusion et privatisation du savoir*

« J'ai encore reçu un nouveau courriel d'une université privée qui propose des cours accélérés pour obtenir des diplômes d'État », dis-je en parcourant le contenu de la corbeille de mon logiciel. Je vérifie ainsi de loin en loin que mes filtres ne fassent pas un ménage trop énergique dans ma boîte-aux-lettres.

« Le commerce du savoir est en pleine floraison », commente Shimoun de la passerelle sans se retourner. « Il s'accompagne hélas d'une privatisation de celui-ci, qui va assez nettement à l'encontre d'une autre floraison, celle des moyens de sa diffusion. »

Je l'ai rejoint avec Yashima après que nous avons déjeuné ensemble. Elle vient maintenant le relever de son quart. « J'observe encore une autre profusion », ajoute-t-elle, « celle des publications, qui me donne le vertige. »

« Pour ce qui est de cette dernière, j'aurais pu faire la même observation il y a vingt ans, ou même quarante. » dis-je en refermant le capot de mon portable. « En réalité, on aurait pu faire une telle observation déjà au premier siècle après que l'imprimerie a été introduite en Europe. Le nombre de titres publiés n'a jamais cessé de se démultiplier à chaque génération. Depuis de longues années on a ainsi pu craindre que la quantité croissante des publications ne finisse par atteindre un seuil critique, où elles allaient peut-être disparaître dans leur profusion même. »

« À ce compte », répond Yashima, « toutes les civilisations ont rencontré une telle profusion. Voilà sans-doute ce qui a conduit les autorités à déterminer des corpus canoniques. Le mot qui désigne la littérature dans de nombreuses langues asiatiques s'entend en effet par opposition avec celui qui désigne les écrits canoniques. »

« Ceci montrerait aussi bien », dis-je, « que la vie de l'esprit déborde irrésistiblement toutes les limites qu'on chercherait à lui donner. »

J'accompagne presque toujours Yashima quand elle va prendre son quart. Je m'attable alors sur la banquette derrière la coupée pour relever mon courrier. Shimoun m'accompagne de même quand je la remplace. Il n'y a qu'au petit matin qu'il vient seul prendre son quart quand Yashima dort encore.

« Ceci montrerait aussi », reprend-il, « que l'appropriation privée aujourd'hui accomplit la même fonction de légitimation destinée à contenir la profusion. » Il se tait un instant pendant qu'il débranche son portable après l'avoir éteint, puis ajoute : « Mais y a-t-il réellement une profusion telle qu'elle deviendrait inextricable si l'on ne la contenait pas ? Et ces mesures de contention ne seraient-elles pas au contraire ce qui en définitive produirait de l'inextricable ? »

« Voilà une approche intéressante que j'aimerais te voir développer. » Dis-je.

« Certainement pas avant un bon repas et une petite sieste », me répond-il.

#### *Rites marins*

Je suis moins regardant sur la sécurité depuis que nous sommes descendus plus au sud. La mer n'est plus très forte et les vents sont réguliers. De toute façon, le système nous prévient aussitôt

qu'un changement advient ; variation du vent, de l'amplitude des vagues, obstacle repéré par le radar... Bien plus au sud seulement nous devons redevenir plus attentifs, car des îliens ont coutume d'aller loin pêcher sur de simples radeaux que les radars parviennent mal à repérer sur la ligne de l'horizon.

À vrai dire, je n'ai aucune autorité pour imposer mes propres mesures de sécurité ; je le fais, c'est tout. Et je suppose que mes amis qui les acceptent sans discuter doivent les juger pertinentes. Depuis deux jours, la présence d'une bande d'épaulards qui nous accompagnent me rassure par ailleurs de façon irrationnelle.

Nous accompagnent-ils, ou suivent-ils par hasard la même route que nous ? Ils se sont livrés l'autre soir à un curieux balai autour de l'Anabasis. « Cherchent-ils à nous dire quelque-chose ? » s'était interrogée Yashima.

Je ne le crois pas. « Pendant d'innombrables générations, ces animaux ont eu tout le temps de se rendre-compte que nous ne comprenons rien à ce qu'ils voudraient nous dire, » lui ai-je répondu, « ils me paraissent plutôt se livrer à quelque rite. »

« Pourquoi ne penses-tu pas qu'ils jouent tout simplement ? » A interrogé Shimoun. « Jouer ? » Lui ai-je demandé. « À quoi ? » Les majestueux mouvements de ces formidables masses noires qui plongeaient silencieuses sous la coque pour resurgir de l'autre côté, ressemblaient à tout sauf à un jeu.

« Ils exécutent peut-être un rite de bénédiction », a suggéré Yashima, « nous devrions leur faire un présent en retour », et nous avons partagé notre pêche malgré les haussements d'épaules de Shimoun.

### *De la profusion inextricable*

« On doit d'abord distinguer la profusion des savoirs de celle des énoncés. » Explique Shimoun. « Considère par exemple la géométrie in situ, ou la topologie, si tu préfères. Elle est difficilement dissociable de l'œuvre de celui qui peut s'en proclamer le père, Henri Poincaré. Il est pourtant possible que tu connaisses la topologie sans avoir lu une seule ligne de sa plume, et tu peux avoir lu plusieurs de ses ouvrages sans connaître très bien la topologie. Ce que tu en sauras pourtant, tu l'auras bien trouvé quelque-part, en l'occurrence dans des énoncés, ceux de Poincaré ou d'un autre. »

Nous nous sommes retrouvés comme de coutume sur la passerelle en fin d'après-midi, et comme convenu, Shimoun développe le raisonnement dont il nous avait privé pour un bon repas et une petite sieste.

« Tous ceux qui feront des énoncés sur la topologie ne la changeront pas notablement », continue-t-il, « ils la feront dans le meilleur des cas avancer. Il n'est donc pas nécessaire de connaître tout ce qui a été écrit sur la topologie. Nous en savons très vite assez pour être capable de comprendre tout nouvel énoncé à son propos, et ce qu'il risque d'apporter de neuf se réduit à peu. Dans ce cas, de quoi y aurait-il profusion, et profusion inextricable ? »

« D'autre part, la topologie n'est qu'une approche possible d'une même réalité qui demeure pour l'essentiel une », précise-t-il. « Aussi éclaire-t-elle bien d'autres disciplines, des pratiques et des activités diverses, qui l'éclairent à son tour. Quelqu'un qui a donc des pratiques confirmées comprendra aisément la topologie, tandis que celui qui voudrait comprendre la topologie seule aurait les plus grandes peines à y parvenir. »

« Je vois où ton raisonnement nous conduit », le devance Yashima. « Le savoir universitaire s'est fixé sur les principes opposés. Non seulement on cultive la spécialisation, mais le savoir tend à être articulé autour de disciplines, d'écoles et d'ouvrages bien structurés. Ces principes qui n'ont au

départ d'autre but que de planifier, ordonner, et finalement faciliter l'accès aux connaissances, finissent rapidement par les rendre inextricables. »

Shimoun s'interrompt un instant, semblant se demander s'il voulait bien en arriver là. « Je ne sais pas », finit-il par conclure. « Dit ainsi, ça me paraît un peu simpliste. »

« Évidemment », les coupé-je, « dire ainsi, c'est oublier les prémisses : la commercialisation du savoir et de la culture. La question est comment s'y prend-on pour le vendre, pour vendre ce qui se prête par nature si mal au commerce. »

« Tu te souviens ? » lui rappelé-je. « Nous sommes partis du courriel que j'ai reçu proposant des cours accélérés pour obtenir des diplômes universitaires d'État. »

« Et d'abord », continué-je en riant, « pourquoi les clients désireraient-ils délier leur bourse pour acquérir du savoir et de la culture ? Parce que ça peut leur rapporter davantage, voilà l'argument de vente. Et comment ? En mettant en œuvre ce qu'ils auront appris ? Pas du tout, ça c'était avant. Non, en obtenant de bons emplois ou de bonnes charges en présentant seulement de bon diplômes. Voilà le véritable marché, et l'on ne le cache pas dans la publicité. C'est exactement les principes du mandarinat chinois à l'époque de la chute catastrophique et vertigineuse de l'empire, de la perte de Shanghai à l'occupation japonaise. »

« Là dessus », ajouté-je, « quelques couillons qui ont réussi, viendront dire à la cantonade que la philosophie ou la littérature ne sont pas très utiles pour gagner des sous. Ce n'est pas forcément vrai, mais à l'évidence, ce n'est pas leur fonction. Et des mathématiques, ils diront que vaut seulement ce qui s'applique à l'économie ; et des sciences physiques, le droit des brevets ! Alors que s'agit-il d'apprendre pour obtenir son diplôme de mandarin ? Les mêmes sornettes que sous les Qing ? »

« Ce que j'aurais aimé que tu m'expliques », terminé-je, « s'il est vrai que tu as des lumières sur la question, c'est comment cette restriction et cette réticence des savoirs pour en faire le commerce, participent-elles à rendre la profusion plus inextricable qu'elle n'est ? »

### *Une cartographie de l'esprit*

Il serait difficile d'avoir une bibliothèque dans une cabine. Combien pourrait-on faire entrer de livres imprimée dans un si petit espace ? Il est déjà bien difficile d'y faire tenir toutes ses affaires. Une petite clé bus universel peut, elle, contenir une formidable bibliothèque, mais il lui manque quelque-chose. Je n'ai pourtant jamais entendu un fanatique du livre imprimé revendiquer la seule véritable supériorité qu'il possède sur le livre numérisé : le choix du classement. Il n'y a pas beaucoup de façon de classer un fichier numérique, en général, et un livre numérisé en particulier : par titre, par date d'acquisition, et par date de création. Je ne parle même pas des classements par taille et par type d'encodage, qui sont alors de la plus totale inutilité.

Personnellement, j'aime classer mes livres par date. Naturellement, je ne m'intéresse pas à la date de leur dernière édition, ni même à celle où je les ai acquis, ce qui serait aussi parfaitement inutile. Je les classe selon la date où ils ont été écrits. J'ai ainsi immédiatement sous les yeux et sous la main, une histoire de la vie de l'esprit.

Je ne vois aucun moyen de classer ainsi une bibliothèque d'ouvrages numériques. Il serait même assez difficile de retrouver des ouvrages à partir de la date de leur première édition. Celle-ci est d'ailleurs loin d'être toujours immédiatement accessible lorsqu'on tient l'exemplaire sur papier. N'est-ce pas pourtant l'indication la plus importante ? Quand je cherche un livre dans ma bibliothèque, j'arrive très vite par ce moyen à mettre la main dessus, et c'est toujours une excellente occasion de le replacer parmi ses contemporains.

Naturellement, les livres de ma bibliothèque ont des origines variées selon les époques. Il est des rayons qui ne contiennent presque que des ouvrages arabes et persans ; d'autres, grecs et indiens. À

d'autres époques se concentrent des livres chinois ; à d'autres encore, japonais. Les livres français, anglais ou allemands n'apparaissent évidemment qu'assez tard, peu après les italiens. Les ouvrages que je possède sont toutefois presque exclusivement écrits ou traduits en français. J'en ai quelques-uns en anglais. J'ai quelques éditions bilingues français-anglais, français-allemand, français-arabe, anglais-arabe, français-japonais, français-latin, etc. Une bibliothèque rangée d'une telle façon, une telle cartographie de l'histoire de l'esprit, me manque à bord.

Je n'ai même pas besoin sinon, comme le fait Yashima, de me déplacer avec une clé bus. Je n'ai jamais de peine à trouver en ligne les ouvrages que je cherche. Certes, beaucoup sont à la vente. Dans ce cas, qu'ils se les gardent. Je veux bien acheter des livres sur papier, mais des données numériques qui ne sont alors jamais transparentes, non merci ! Ces machins sont truffés de virus – je ne vois pas comment traduire autrement « DRM » en bon français. Je ne veux pas de ça sur mes disques durs.

Les livres imprimés ont un avantage irremplaçable : on les range les uns contre les autres, bien serrés sur une étagère, et l'on peut lire sur leur dos le nom de l'auteur, le titre et ... le nom de l'éditeur, auquel je préférerais la date de la première édition ; mais une fois qu'on l'a bien rangé dans un ordre chronologique, son absence n'est plus si grave.

Oui, une telle cartographie de l'esprit me manque en mer.

Créer une base de donnée ? Elle permettrait évidemment de reclasser à la demande tous ses livres dans l'ordre que l'on veut. Personne n'a pourtant imaginé un moyen simple de classer ainsi des livres numériques sur un disque, et l'on ne va pas s'amuser à remplir une fiche chaque fois qu'on en acquiert un. Et puis, un livre, ça va et ça vient. On en trouve toujours de nouveaux et l'on se débarrasse d'autres, quand ils ne disparaissent pas inexplicablement.

Mais surtout, je ne crois pas aux vertus du changement d'ordre. On doit bien finir par en choisir un, celui qu'on veut, mais un seul qui détermine l'ensemble. Les bases de données, elles permettent de chercher et de retrouver, mais elles ne font pas un classement.

Un blogue, par exemple, place tout ce qui arrive de neuf au début. C'est un ordre qui vaut ce qu'il vaut, mais c'en est un. Il m'est plus d'une fois passé par l'esprit d'écrire un livre entier ainsi ; qui commencerait par où les autres ouvrages ont coutume de finir. Il me semble qu'une telle lecture récursive pourrait être intéressante. Naturellement, elle ne devrait pas s'interdire la réécriture.

L'ordre alphabétique apparemment arbitraire n'est pas sans intérêt non plus, bien que peu à mon goût. Avec son *Dictionnaire philosophique*, Voltaire en a fait un procédé efficace, mais à condition de lire son ouvrage du début à la fin.

### *Des mandarins*

« J'ai lu des travaux de lettrés chinois du dix-neuvième siècle », m'a contredit Yashima hier soir sur la passerelle, « et je ne crois pas que les mandarins n'apprenaient que des sornettes. Leurs ouvrages contiennent des analyses sur les rapports sociaux qui soutiendraient la comparaison avec les sciences humaines contemporaines. »

Shimoun alors éclata de rire : « Tu lui donnes des arguments », lui a-t-il renvoyé.

Hélas, ce n'est pas si drôle quand on pense aux occupations, aux inondations, aux famines, aux massacres et aux déportations. Je reconnais toutefois que la Chine avait conservé des ressources et qu'elle a su s'en servir, la Révolution accomplie.

# Chapitre vingt-trois

## Retour à Tarporo

### *Le concept de dharma*

Le concept de dharma est déterminant. Il ne l'est pas seulement dans la culture indienne, ni dans la culture asiatique par le truchement du Bouddhisme où l'on sait la place du dharmakaya ; il l'est dans la réalité, si j'ose dire.

« Dharma », nous le traduisons généralement par « loi ». Ça peut fonctionner la plupart du temps si l'on ne s'y arrête pas, mais le concept n'a rien à voir avec le droit ; plutôt avec le déterminisme. On traduit alors par « loi naturelle », mais ce n'est pas bon car deux mots confus ne traduisent pas un concept clair.

Peut-être vaut-il mieux renoncer à traduire, mais il n'est pas alors satisfaisant de désigner par un vieux terme sanskrit que personne ne connaît, un concept central, non pas pour la seule culture indienne, ni même asiatique, mais dans la réalité.

Oui, le dharma est bien le déterminisme si on pense à la trame des causes et des effets, et l'on ne fait pas un faux sens si on le traduit par « loi naturelle », qui fonctionne la plupart du temps. « Destin » serait un contre-sens. « Dharma » serait cependant plus près de « nature », dans le sens où l'entendait la « philosophie naturelle » des débuts de la modernité. « Nature » serait une bonne traduction à condition d'avoir un véritable concept de nature, dans le sens où l'a développé Whitehead dans son livre éponyme, *le Concept de Nature*. Le problème cependant n'est pas de traduire dharma, mais de nommer le concept.

La *Bhagavad-Gîtâ* est sans doute le texte le plus profond et le plus complet sur le dharma. Il s'en fait même l'ébauche d'une éthique en montrant comment y convergent « c'est ma nature » et « c'est mon devoir ». On y trouverait presque alors un arrière goût fouriériste si ne planait l'imminence du massacre, lorsque les deux armées s'ébranleront, lorsque cessera cette suspension du temps après qu'Arjouna aura soufflé dans sa trompe, accomplissant tout à la fois son devoir et sa nature.

Il y a là un déterminisme, mais comme inversé, plus proche de la mécanique d'Aristote que de celle de Galilée, de Newton et de Laplace ; mécanique certes fautive, comme l'on ne doit pas l'oublier. La différence ? Dans la mécanique moderne, la pierre est attirée par la terre ; dans l'ancienne, elle s'y jette. La pierre n'est pas soumise à une gravitation qui l'attire, mais habitée d'un « impetus » qui la constitue, et qui fait songer au concept de dharma, qui en a du moins la même grammaire : « sa nature ».

Dans la physique moderne, la pierre est la résultante du déterminisme d'un grand-tout, disons l'univers ; et celui-ci, accessoirement aussi bien qu'historiquement, d'une volonté divine. Dans l'ancienne, ce grand-tout est la résultante. N'oublions pas que l'ancienne est antérieure au monothéisme.

Cette ancienne mécanique est fautive, nous le savons bien et avons pu le vérifier, mais ce n'est pas le problème ; la nouvelle l'est de toute évidence autant, et déjà usée jusqu'à la corde. Je cite souvent Wittgenstein : « Vrai ou faux ont ceci de fallacieux que tout se passe comme si l'on disait "cela s'accorde avec les faits ou non", alors que ce qui est question, précisément c'est cet accord. » Or, justement, dans les interstices où cet accord est imparfait, là où il laisse du jeu disons, le sens

trouve l'espace où jouer le sien. Si une représentation était proprement vraie, elle n'aurait pas plus de sens que d'utilité. Elle serait au mieux un dispositif matériel, ou ne serait pas.

Je ne sais mieux expliquer cela que par ma métaphore de l'âne et du bâton, et du chariot métallique et de l'aimant. Si l'on fait pendre une carotte à un bâton attaché sur le dos d'un âne, il avancera pour l'attraper. Pendant combien de temps insistera-t-il avant de se rendre-compte qu'il n'atteindra jamais la carotte ainsi ? Cela pourrait être un test d'intelligence. Mais si l'on attache un aimant à un chariot métallique, celui-ci restera imperturbablement immobile. Pourrait-on dire qu'il s'en rend-compte immédiatement ?

À l'inverse, l'intelligence a-t-elle d'autres possibilités que se tromper pour se faire une représentation ? Se tromper en agissant, et donc se tromper pour agir ?

### *Inférences rapides*

Yashima m'a écouté jusque-là avec beaucoup d'attention, sans paraître surprise par le cours imprévu qu'a suivi ma pensée.

« Si je te suis bien », conclut-elle avec un brin d'ironie, « il semble que la mort de Dieu annoncée par le bon pasteur Nietzsche nous laisse dans l'embarras. Dieu a servi pour esquisser l'ébauche de la nouvelle science, puis une fois le modèle bien dessiné, on efface le tracé crayonné. Mais peut-on comme Laplace, se passer de l'hypothèse dont on a tiré les conclusions ? »

« On le peut sans aucun doute », affirmé-je sans me laisser troubler par sa remarque elle aussi inattendue, « si l'on montre que les conclusions contredisent l'hypothèse, et si par un raisonnement récursif on revient à d'autres fondements. C'est en partie ce qu'a fait la science au cours du dix-neuvième et du vingtième siècles ; mais cette science demeure contenue dans la sphère très contrôlée de la technologie. Et cette technologie est elle-même contrôlée et contenue : si tout est fait pour que les objets technologiques envahissent la vie la plus quotidienne, tout est fait aussi pour que leurs technologies elles-mêmes y demeurent opaques. »

Je suppose que ma réponse la surprend au moins autant que je l'ai été par sa remarque.

« C'est en effet la question névralgique de notre temps. » Reconnaît-elle après un instant de silence.

« Je ne prône pas, bien sûr, un retour à l'ancienne mécanique », insisté-je. « Je suggère seulement que si les prémisses qui l'ont mise en question sont fausses, alors tout ce qu'on a cru devoir en rejeter ne l'était peut-être pas. »

Nous sommes revenus à Tarporo pour quelques modifications de l'interface matérielle du système. Nous y laisserons Shimoun en repartant.

### *Une cime au niveau de la mer*

La banquise ne se trouve pas très loin. Au nord s'étend son vaste trait blanc sur l'horizon ; on ne la voit pas d'ici, mais le savoir change notre appréhension de l'espace, de l'espace plan. Cette surface plane de l'océan, son horizontalité, y gagne quelque-chose de vertical. On est en « haut » ; on est en hauteur par rapport à la planète. On est au niveau de mer, soit, mais en un point culminant quand même. Ce bout de rocher totalement stérile, en prend des airs de haute montagne, et l'océan immense qui nous cerne alimente alors une légère et énigmatique sensation de vertige.

À l'est de l'île, du côté du cratère opposé à la base, un laboratoire est livré quelque peu à l'abandon. Il est complètement encastré dans la roche. Il donne d'un côté sur le lac et sur un chemin qui conduit à la base ; de l'autre, sur la haute mer, où de larges marches descendent jusqu'à un débarcadère de pierre. Le lieu m'a plu, et personne n'a vu d'inconvénients à ce que j'y établisse mes

quartiers. Yashima s'y est installée elle aussi. Deux minuscules pièces attenantes à la principale ont accueilli nos lits de camp. Comme il n'y en avait pas une troisième, Shimoun demeure à la base.

Le lieu semble faire fonction de débarras pour du matériel obsolète. Il possède plusieurs tables de travail dont il suffit de déplacer les objets qui les encombrent parfois. Les étagères sont chargées de dossiers, de registres, de fioles aux étiquettes incompréhensibles, de tubes à essai, de boîtiers électroniques... Ni moi, ni mes compagnons n'avons réussi à bien comprendre ce que l'on faisait ici, mais nous n'avons pas vraiment cherché. Nous aurions ressenti, en fouillant davantage, un absurde sentiment d'indiscrétion envers nos hôtes.

Je m'installe souvent pour travailler à la table à côté de la porte qui donne vers le débarcadère. Une petite baie vitrée y offre une vue sans obstacle sur le large, à l'ouest. J'ai la même, en format plus réduit, dans ce qui me tient lieu d'étroite cambuse et dont la fonction originale fut celle de débarras. L'autre côté, ouvrant sur le lac central n'est pas désagréable non plus. Nous nous y déplaçons selon l'orientation du soleil, qui peut devenir désagréable lorsqu'il plonge trop profondément dans la pièce. On y voit en face toutes les installations de la base et son long quai qui va jusqu'au milieu du cratère.

La crique n'a pas beaucoup de tirant d'eau, et elle est bordée d'une grève de quelques mètres de large sur la plus grande part de sa circonférence. Un étroit chemin protégé par une rampe métallique surplombe l'intérieur du cratère jusqu'à notre laboratoire. Devant la porte de celui-ci, il s'élargit d'une terrasse maçonnée en aplomb de la falaise. En soulevant une écrouille de métal, on y découvre une échelle d'acier qui descend jusqu'à la grève.

Un vieux divan avait été opportunément abandonné dans l'un des débarras dont nous l'avons sorti. Les baies vitrées sont suffisamment basse pour qu'on puisse y voir la mer même en s'y enfonçant. Nous y restons assis, Yashima et moi, pour de longues conversations. Souvent Shimoun se joint à nous, et quelquefois encore d'autres hôtes de la base. Nous avons déniché une petite table à roulettes sur laquelle nous posons les boissons, en général du thé.

La plupart du temps, j'y demeure cependant seul pour travailler, même si mon travail consiste principalement à contempler la mer pendant de longues heures. Les vagues sont toujours très belles, et bruyantes de ce côté de l'île. La montée rapide du fond vers la surface les rend hautes et puissantes. L'écume monte très haut les marches de l'escalier, au point que je me demande si le débarcadère est réellement utilisable en dehors de rares journées.

Yashima travaille le plus clair de la journée sur l'Anabisix avec Shimoun. Je les y aide aussi, mais je dois bien reconnaître que je leur suis de peu d'utilité. Je ne suis pas très habile avec les dispositifs électroniques, et je dois bien admettre que j'ai perdu avec l'âge de ma dextérité. J'ai des problèmes de vue aussi. Étant myope, ma vision n'a pas baissé, et je travaille même mieux sans lunette tant que je n'ai pas besoin d'y voir loin, mais j'ai du mal à accommoder. En vieillissant, les muscles oculaires deviennent moins vifs pour passer rapidement de la vision lointaine à rapprochée. Bref, je ne suis bon à rien sur ces minuscules circuits et à leurs couplages à d'aussi minuscules vérins. Il vaut mieux me parler de clés à molettes ou à griffe. Yashima au contraire se révèle d'une efficacité surprenante.

### *L'esperluette*

« Tu nous agaces de nous obliger à traverser tout le cratère pour venir te rejoindre », dit Shimoun en entrant.

« Assieds-toi, Shimoun, contemple ce ciel et prends un thé », lui renvoyé-je en souriant. « Nous avons tout notre temps, mais nous ne pouvons nous permettre aucune erreur. Travailler vite et longtemps est totalement improductif pour ce que nous faisons. »

Pendant qu'il maugrée encore, je ferme le capot de mon portable pour l'entraîner sur le divan, et j'allume un [bec bunsen](#) du labo pour mettre l'eau à chauffer. « Prends ton temps, installe-toi bien, et appuie sur la touche esperluette. »

Mon image le déride enfin. L'esperluette est ce caractère d'imprimerie qui peut dans certains cas remplacer la conjonction de coordination « et » : &. C'est aussi une commande Unix qui met l'exécution d'un programme en arrière plan. Tapez « & » à la suite de commandes dans un terminal, et elles s'exécuteront seules en vous rendant la main. C'est ce qui se passe notamment, sans recours alors à un terminal et à ses commandes, lorsque nous lançons une impression, et où nous pouvons sans attendre reprendre notre travail.

« Pendant que tu interromps ta tâche pour passer à tout autre chose », expliqué-je, « des processus se déroulent à ton insu dans ton esprit, et qui la concernent. Il n'est pas rare qu'on découvre ainsi de meilleures façons de procéder, de meilleures solutions que celles qu'on avait mises en œuvre, des erreurs ou de mauvaises conceptions qu'on peut alors corriger avant qu'il ne soit trop tard... Même si ça n'arrive pas toujours, c'est du moins toujours ainsi que ça arrive et qu'on avance. Crois-moi : aucune activité qui fait appel à l'imagination ne peut en faire l'économie. »

« Mais si tu veux que ça marche », continué-je, « ne te livres pas dès que tu interromps ton travail, à une vaine agitation ou à des activités stériles et frivoles qui corrompent l'esprit et qui ni ne le vident ni ne l'absorbent. Ne fais rien, fais une sieste, contemples la mer, ou bien exécute des choses simples, comme arroser un jardin, ou alors qui te prennent entièrement, commences un jeu de stratégie, versifies, joues un ping-pong, pars à la chasse, ou, mieux, entreprends un autre travail, ou encore, prends un thé avec un ami. »

« OK », finit-il par dire en riant, « j'entre l'esperluette. » Il s'installe confortablement sur le divan tandis que j'approche la petite table à roulette avec le service à thé.

– Tu sais, ajoute-t-il en feignant la confiance, tu aurais des idées intéressantes pour des mouvements syndicaux.

– Ne t'y trompe pas, mes idées seraient intéressantes même pour des investisseurs. On ne compte plus les pertes considérables dues à de mauvaises conceptions qui provoquent des retards et infligent des surcoûts, et qui découlent directement de cette incapacité de s'arrêter et de reprendre la main sur les procès, de cette croyance aveugle qu'on accroîtrait la production en travaillant plus vite et plus longtemps. Il n'est pas difficile de vérifier qu'en s'y prenant autrement, c'est en milliards de dollars qu'on compterait les bénéfices. Bien sûr, d'un autre côté, les possibilités de racketter les travailleurs seraient, à terme, mises en péril.

## Chapitre vingt-quatre

### Les mystères de Tarporo

#### *Sous la surface*

Entre l'ancien labo que nous avons investi et la base, un mur aveugle fermé par une large porte de métal est incorporé dans la roche. Comme devant le labo, le chemin s'y élargit d'une terrasse en aplomb de la falaise, et sous une plaque semblable, une échelle d'acier descend jusqu'à la grève. Elle aboutit derrière une sorte de blockhaus métallique dont j'ignore la fonction. Des tuyaux de différents calibres parcourent sa surface avec des panneaux sous boîtiers. Des canalisations le relient à la base et au long débarcadère.

J'ai enfin pu passer cette porte métallique et voir ce qui se trouve derrière ce mur aveugle de béton et de pierres taillées. Pas grand-chose de prime abord : un large escalier qui s'enfonce dans la roche, surmonté d'un rail denté en acier, servant selon toute évidence à un palan qui devrait se tenir quelque part vers l'autre bout. Une humidité glacée règne dans ce souterrain mal éclairé. Relativement étroit au départ, il s'élargit très vite en une faille tellurique. Après peut-être une centaine de mètres, le chemin se prolonge par une passerelle de métal. Un bruit de ressac laisse imaginer qu'il y a de l'eau au fond dans les ténèbres, et que la faille rejoint la mer, ou peut-être la crique, ou les deux.

En revenant de la base, j'ai croisé hier matin par hasard, quelqu'un qui ouvrait cette porte, et je lui ai demandé si je pouvais voir ce qui se trouvait derrière. Apparemment, ça ne le dérangeait pas, mais comme il ne parlait ni le français, ni l'anglais, ni aucune langue que je sois capable de baragouiner, je n'ai pas pu obtenir d'explications.

À partir d'un moment, le chemin bifurque. On trouve encore des galeries taillées dans la roche, et des murs maçonnés. À en juger par leur facture, et par celle des dispositifs métalliques, l'installation date d'au moins un siècle. Il n'y a pas qu'un palan pour le rail d'acier qui parcourt tout le souterrain. J'en ai vu au moins trois. Ils sont actionnés à la pression et, attachés qu'ils sont à leur manche à air, ils ne peuvent parcourir chacun de trop longues distances.

Dans la faible lumière jaune des lampes qui jalonnent la manche électrique, entre la roche claire et poussiéreuse et le noir de la graisse et du métal, le contraste n'est pas sans sensualité. Il s'en dégage une forte odeur, où se mêle celle plus lointaine d'algues et de sel.

#### *De la vaine profusion encore*

Il y a toujours des quantités de choses que l'on ne comprend pas dans la vie ; par exemple à quoi sert cette grotte que j'ai visitée hier entre la base et le labo. À quoi sert ce bunker de métal sur la grève au fond du cratère ? Qui sont exactement tous ceux qui tiennent une part dans le projet Anabasix ? Quelles sont les motivations de chacun ? D'où vient exactement l'électricité que j'actionne à l'interrupteur ? Comment me suis-je retrouvé dans ce lieu perdu sur une planète qui suit sa course, entraînée par le soleil, dans un coin apparemment quelconque d'une galaxie ? Combien de livres ont disparu depuis que les hommes ont commencé à en écrire ? Qui est réellement Rafi ? Et ceux que je crois mieux connaître, que sais-je effectivement d'eux ? Et moi-même, qu'ai-je réellement dans le cœur ?

Il nous arrive de nous interroger, de chercher des réponses à de telles questions. On voit bien alors qu'aucune ne pourrait nous satisfaire entièrement. Elles ne sont la plupart du temps que les débuts d'un jeu de pistes.

Et le nom sur mon téléphone mobile, « Thomson », que se cache-t-il derrière ? (Là ça vaut bien la peine de chercher, si l'on aime vraiment les jeux de pistes !) Il y aurait des quantités de questions à se poser à tout instant. Mais toutes les questions ne conduisent pas quelque-part. La plupart ne mènent qu'à accepter par lassitude n'importe quoi comme réponse. On ne mesure pas combien souvent des philosophies se réduisent à des sortes de broderies provoquées par le désespoir d'une telle lassitude – pas seulement les philosophies : les écoles de sagesse, les églises, les diverses doctrines, et tout ce qui peut se monnayer dans le petit commerce ou la grande industrie de l'esprit.

Personnellement, je préfère éviter les questions qui ne mènent nulle-part. Je préfère les ignorer, même quand on me les pose. Je préfère les évidences qui s'imposent.

Ce n'est pas parce que des évidences s'imposent qu'on les perçoit facilement. Souvent nous ne les voyons pas même quand elles nous crèvent les yeux, comme on dit, même quand elles nous sont montrées. Voir les évidences criantes, voilà un enjeu plus important pour l'esprit, et qui lui demande bien plus d'éveil qu'à suivre de vains jeux de pistes où il s'endormirait.

Mais ce que j'en dis...

### *Sous la base*

J'ai découvert qu'une partie importante de la base est creusée dans la roche, et j'ai parcouru quelques-unes de ces galeries. Il suffit d'ailleurs de pousser quelques portes sans demander de permission à quiconque. Rares sont ceux qui trouvent des raisons d'y descendre. Elles semblent laissées à l'abandon.

Seules quelques lourdes portes étaient bien fermées. Les autres s'ouvraient en tournant la poignée. Ces galeries sont anciennes et pour l'essentiel abandonnées depuis longtemps. Elles sont bien antérieures aux installations de la surface, faites de matériaux robustes, mais légers et récents. Elles demeurent faiblement éclairées par des lampes rivées dans la roche le long d'une manche électrique forcément bien plus récente.

Ces territoires de la mer de Béring sont restées inexplorées jusqu'au milieu du dix-huitième siècle sous le règne de Pierre le Grand, et les Russes n'ont commencé à les exploiter que bien plus tard, et très peu, avant d'en céder la partie occidentale aux États-Unis. Pour quel usage des gens se sont-ils alors donnés tant de mal à creuser ces galeries ?

Parmi les portes que j'ai pu ouvrir en tournant seulement la poignée, l'une contenait une petite bibliothèque. Les livres étaient écrits en ce qui m'a paru être du russe, et en d'autres langues aussi dont je n'ai pas reconnu les alphabets. L'éclairage fonctionnait. Il suffisait de tourner ces gros commutateurs à la substance noire et un peu caoutchoutée, qu'il me semble avoir déjà rencontrés sur certains navires.

La pièce était étroite, les meubles en bois n'avaient pas de style bien identifiable. Ils auraient pu dater du début du siècle dernier. Une sorte de profond bahut contenait des cartes marines rangées dans la superposition d'un douzaine au moins d'étroits tiroirs. Un compas et une longue règle de bois traînaient encore à sa surface. Un fauteuil était poussé devant un secrétaire à droite de la porte. C'est dans un tiroir de celui-ci que j'ai trouvé un vieux livre en allemand.

C'était un livre broché dans un format in-quarto, à la couverture d'un vert-de-gris délavé, dont toutes les pages n'avaient pas été découpées. Je peinai à le déchiffrer, non seulement parce que je maîtrise mal l'allemand, mais surtout parce qu'il était imprimé en caractères gothiques qui ont eu cours, si je ne me trompe pas, jusqu'à la fin de la Guerre Civile Mondiale. J'ai ouvert mon portable,

que je transporte toujours avec moi entre le labo et la base, pour en traduire un paragraphe à l'aide de mes outils linguistiques. Il y était question des Unangas.

### *Les Unangas*

Les Unangas, habitaient des logements souterrains. Ils vivaient en sédentaires dans des villages éparpillés à travers les îles d'où ils sortaient pêcher et chasser phoques et baleines. Ils ont vécu dans les îles Aléoutiennes pendant des milliers d'années avant d'entrer en contact avec des Européens. Le peuple unanga a cultivé des liens avec les missionnaires et les commerçants russes. Beaucoup d'entre eux se sont convertis au christianisme orthodoxe et se sont mariés avec des Russes. Certains accompagnèrent même les Russes dans leurs autres entrepôts coloniaux de *Fort Ross* au nord de la Californie, ou de *Fort Elizabeth* à Hawaï.

Quelques noms célèbres chez les Unangas : AhKahNeKak, Igadik, Ivan Pan'kov.

Plutôt que de continuer péniblement à traduire, j'ai recherché ces noms en ligne, et je n'ai vraiment pas trouvé grand-chose.

Il serait cependant bien étonnant que des Unangas aient creusé eux-mêmes ces galeries.

### *Une nouvelle vient de tomber*

En allant chercher Yashima pour lui montrer ma découverte, et lui proposer d'explorer plus avant ces galeries avec moi, je la trouve à la cafétéria avec Shimoun, Kilkov, et un couple que je ne connais pas, dans un état d'énervement qui ne lui est pas habituel. Un nouvel avion de ligne malaisien vient de se cracher. Où ça ? Cette fois, on le sait : en Ukraine. Cet hiver déjà, elle supposait un coup tordu des États-Unis, maintenant elle dispose d'arguments plus sérieux. Elle bénéficie aussi de l'appui de Shimoun.

« Qui pourrait abattre » explique-t-il, « un avion de ligne d'un pays qui n'est en rien impliqué dans le conflit, mais peut-être pas dans des négociations avec les BRICS, volant à dix-mille mètres ? Les Russes ? Ni volontairement, ni par erreur. L'armée populaire ? On sait qu'elle s'est emparée de systèmes de missiles sol-air Bouk, et qu'elle en a peut-être fait usage contre les agressions aériennes des fascistes. Aurait-elle fait une erreur de tir ? À une telle altitude, ce serait très improbable avec des armes qui ont un système de guidage sophistiqué. Les bataillons de la mort des nazis ? Ils ne disposent heureusement pas de telles armes. L'armée régulière ukrainienne ? Elle a des brigades de missiles sol-air Bouk opérationnelles dans la région, mais elle ne ferait rien sans le commandement du Pentagone, et par ailleurs, seul le Pentagone aurait eu quelques raisons d'abattre cet appareil. »

Personne ne paraît avoir besoin que Shimoun donne ces raisons. J'aurais bien envie d'objecter, comme cet hiver, que si les États-Unis sont bien capables de tout, ils ne le sont pas discrètement. Mais je vois bien que cet argument ne tient pas : Alors qui ? Les martiens ?

Il est vrai que Kiev et le Pentagone avaient d'abord incriminé la Russie pour les avions ukrainiens abattus, mais on ne conteste plus aujourd'hui que l'armée populaire en avait les moyens. De là à dire qu'ils sont donc aussi capables d'en faire un usage pour tout dire « terroriste », il n'y a que quelques événements à forcer. L'opération n'est même pas « discrète » si l'on réfléchit un peu. Elle ne cherche même pas à convaincre sérieusement qui que ce soit, et peu importe si l'on voit les coutures, il s'agit seulement d'imposer une rhétorique, sinon « on est contre eux » – on en tremble déjà.

« Je trouve que tu prends cette affaire bien à cœur », dis-je finalement à Yashima. « Il me semble même que les Malaisiens dans leur ensemble sont très susceptibles quand on touche à leurs avions de ligne. » Cinq regards glacés se tournent vers moi avant que je continue. « Je me demande si s'en

prendre à un nouveau vol malaisien n'était pas commettre une erreur. Je ne suis pas sûr que ces gens-là soient prêts maintenant à entendre n'importe quoi sur un sujet qui les affecte tant. »

« Le temps nous le dira », ajouté-je en profitant de leur silence. « Mais rien de tout cela, me semble-t-il, ne changera profondément le cours d'une réalité qui paraît déjà comme animée de sa propre force. »

### *Dans le cœur de l'île*

Il fait très froid malgré juillet, mais c'est magnifique. Nous avons marché dans ces galeries de pierre, tentant, la plupart du temps avec succès, de pousser des portes, et découvrant des dispositifs énigmatiques, parfois presque totalement détruits, d'autres fois apparemment en état de marche. Nous avons parcouru des passerelles de métal dans des galeries qui s'élargissaient en gouffres ténébreux. Puis nous sommes arrivés dans une déchirure de la roche sur le large. Le tunnel a débouché sur le jour d'une immense fenêtre naturelle ovale d'où l'on voit la mer, et les rochers noyés d'écume lorsqu'on se penche.

Le battement de la mer, nous avons commencé à l'entendre quand nous marchions encore dans la pénombre. Le ciel était rouge quand le soleil touchait l'horizon où il s'est très lentement enfoncé. Il s'enfonce très lentement dans ces régions ; je devrais peut-être dans de prochaines pages expliquer pourquoi. Puis le ciel est devenu vert, d'un vert d'émeraude et de jade.

Nous étions parvenus jusqu'au nord-ouest de Tarporo. Nous avons marché sous terre plus loin encore que le laboratoire, jusqu'en face de la base de l'autre côté de l'ouverture de la crique. Cette île est un gruyère.

Le soleil couché, la nuit ne tombe toujours pas. Un groupe d'épaulards noctambules est passé à quelques encablures, leurs nageoires dorsales dressées. Nous ne sommes pas restés assez longtemps avec ceux qui nous avaient accompagnés plus au sud, pour que nous soyons capables de les reconnaître. Non, ce ne peut être les mêmes, mais comment savoir ? Leurs cris pourtant nous a semblé familier et nous avons crié aussi vers eux. Leur façon de se déplacer dans l'eau, plongeant et resurgissant comme des dauphins, mais lentement et majestueusement comme des baleines, est d'autant plus impressionnante qu'ils restent des animaux redoutables, même si pour des raisons inconnues ils ne s'attaquent pas à l'homme.

Il fait très froid et nous nous serrons l'un contre l'autre pour nous réchauffer.

– Tu es sûr de savoir retrouver le chemin du labo ? J'ai froid, me demande Yashima.

– J'en suis sûr, la rassuré-je en regrettant de ne pouvoir m'en convaincre autant qu'elle.

## Chapitre vingt-cinq

### Langage et Histoire

#### *Le rasoir d'Ockham*

Le Président Obama parle quand il devrait se taire et se tait quand il devrait parler. L'homme qui ne savait pas qu'aucun référendum n'avait précédé l'indépendance du Kosovo, sait ce qui s'est passé pour le vol malaisien abattu en Ukraine avant toute enquête.

Nous autres qui ne disposons pas des mêmes services d'intelligence, nous avons au moins quelques certitudes : Les autorités nord-américaines et ukrainiennes dissimulent des informations et des preuves, et si elles servaient leur cause, elles ne les dissimuleraient pas. Nous savons aussi que l'armée ukrainienne avait tous les moyens et de bonnes raisons pour abattre l'avion. Nous savons d'un autre côté que l'armée populaire se serait peut-être saisie de quelques éléments de ces brigades antiaériennes, que certains seraient peut-être encore en état de marche, et qu'elle aurait peut-être des hommes capable de les utiliser. À moins que des spécialistes ne soient peut-être venus les aider de Russie, ou que la Russie ne leur ait peut-être fourni de telles armes. La résistance aurait alors peut-être pris le vol Malais pour un avion de guerre, et aurait peut-être lancé un missile vers lui. Ça fait vraiment beaucoup de peut-être. Si l'on applique le [rasoir d'Ockham](#), il reste peu de doute.

Nous avons des certitudes : Les services secrets ukrainiens ont subtilisé la bande enregistrée des communications entre la tour de contrôle et le vol, l'armée de terre semble décidée à empêcher l'approche de la zone de l'écrasement aux enquêteurs, on éconduit les représentants de la Malaisie, etc. Ces faits que personne ne conteste vont tous dans le sens que suggère le principe de parcimonie.

Nous savons d'autre part que si l'armée ukrainienne a abattu l'avion, ce ne pouvait être que délibérément, alors que la résistance n'aurait pu le détruire que par erreur, se croyant attaquée, car elle n'avait rien à attendre de bon d'un tel incident. Même alors, les forces de Kiev ne seraient pas innocentes, ayant fait survoler à l'appareil, après avoir changé sa direction, une zone où il risquait d'être abattu ; et elles pensaient qu'il pouvait l'être puisqu'elles accusaient les forces du Dombas de posséder des missiles Bouk et de s'en être déjà servi. Cela, tout le monde l'admettra dans quelques jours, quelques mois ou bien quelques années : le temps d'une trêve pour sortir de leur mauvais pas ce qui reste des divisions de l'armée régulière encerclées au sud ; le temps de faire voter quelques sanctions... d'ici là, on trouvera autre-chose.

Il n'est pas dit cependant que le gouvernement russe n'en tire pas plus d'avantages que ses adversaires sur le plus long terme.

#### *Colloque souterrain*

« Que le gouvernement russe n'en tire pas plus d'avantages !? » S'exclame Yashima.

Nous sommes retournés dans les galeries. Nous avons trouvé derrière une porte dont la poignée ne nous a pas résisté, un petit salon largement défraîchi mais agréable : petite table de bois et chaises aux pieds et aux dossiers pour une fois ornés de moulures ; bahut aux étagères décorées de quelques objets : petite sculpture décolorée d'inspiration lapone, élégante bouteille de cristal vide accompagnée de cinq petits verres, lourd cendrier de métal, petite boîte en bois, vide aussi, une sorte d'encrier en laiton qui permet de déposer sur son côté une plume... Pourquoi les habitants de

la base n'utilisent-ils plus ces galeries et ces salles ? Peut-être parce qu'il doit être pénible de vivre dans des lieux d'où l'on ne voit jamais le ciel, si ce n'est la lumière. Le long hiver boréal doit être suffisamment dur à supporter à la surface.

La pièce s'offre aussi le luxe d'un tapis et d'une gravures sur un mur tapissé. La scène représente le naufrage d'un lourd navire du dix-huitième siècle contre des roches glacées et aussi acérées que la mer est agitée. Il est échoué sur un écueil tandis que l'équipage d'un autre, plus loin, assiste impuissant au drame. Sur une barque au premier plan, un homme debout tente de lancer un [bout](#) à un autre déjà sur un rocher près des débris d'un mat. La scène pourrait se dérouler aux abords de l'île de Tarporo elle-même.

Nous nous sommes attablés et avons sorti le thermos dont nous avons eu la prudence de nous équiper cette fois. Avant-hier, en effet, le retour au labo ne fut pas sans quelques tâtonnements, et nous aurions bien apprécié alors un thé chaud pour nous reconforter. « Que le gouvernement russe en tire avantages ? » S'exclame donc Yashima après que je lui ai résumé mon point de vue sur le nouvel avion malaisien abattu.

Son indignation, pas plus que le thé, ne l'ont suffisamment échauffée pour qu'elle ôte son anorak. Elle en garde même le capuchon sur la tête. Je demeure cependant surpris qu'elle se sente si particulièrement concernés parce que l'avion est malaisien. Je ne pense pas, s'il eût été français, que j'aurais fait la moindre différence. Français ou Malaisiens ne se valent-ils pas ? Bien sûr, si ce sont toujours les mêmes...

« Quoi ? » S'exclame donc Yashima, « le gouvernement russe en tirerait avantage ? »

Il me semble qu'en Asie on ne manifeste pas son indignation exactement de la même façon qu'à l'Ouest. Quand un Européen s'indigne, on a toujours l'impression que nous allons nous saisir d'un gourdin et défoncer un crâne. C'est différent en Asie, plus secondaire, plus posé, plus détaché de l'acte. Ce n'est pas nécessairement plus modéré, mais différent, ou plutôt différé. S'il y est tout aussi possible qu'ailleurs de recevoir des coups, ce sera avec moins de préparations et de signes pour l'annoncer ; et l'indignation exprimée ne paraîtra pas être une mise en garde pour son imminence.

Bref, Yashima s'indigne. « Que le gouvernement russe en tire avantages ? »

« Le gouvernement russe a deux problèmes. » Expliqué-je en réponse. « Le premier est de justifier son immobilisme à une part de ses citoyens qui ne l'approuvent pas. Le second est de rassurer ses alliés qui pourraient s'inquiéter s'ils se trouvaient eux aussi en situation d'avoir besoin d'un soutien militaire. Voilà les deux seules raisons qui pourraient pousser le gouvernement russe à intervenir, car il n'a pas plus d'intérêts en Ukraine que celui des États-Unis. Pour le gouvernement des États-Unis, cette crise qui a dégénéré en guerre, n'est qu'un moyen d'isoler l'Europe de la Russie, et de provoquer cette dernière à intervenir pour qu'elle achève son plan en résolvant, en quelque sorte, la crise à sa place, après qu'elle en ait fait la sienne. »

Je souffle une épaisse volute de vapeur, et bois une petite gorgée de thé encore fumant avant de continuer : « Les États-Unis saisissent la Russie à la gorge pour la pousser à l'intervention, mais contre toute attente, ils parviennent plutôt à convaincre toujours plus de monde qu'elle intervient déjà, quoique discrètement, avec une certaine maestria et beaucoup de discernement. Ils la dispensent peut-être ainsi de le faire. Ils accréditent alors son efficacité en proportion de leur propre manque de stratégie, mais aussi en masquant la détermination et l'ingéniosité de la résistance populaire du Dombas, et sans doute à leurs propres yeux. »

« En réalité, les autorités russes font surtout preuve de discernement et d'efficacité à ne pas se prendre les doigts dans l'engrenage », dis-je pour conclure. « Leurs amis chinois ont dû les initier à la pratique du *Wou-weï*. »

Je crois que Yashima est surtout amère de voir les autorités de son pays évincées de l'affaire. Mais que peuvent-elles dire sans preuves ? Accuser les États-Unis d'avoir commis un crime ?

### *Dîner avec Shimoun*

Yashima étant invitée pour la soirée chez de nouveaux amis qu'elle s'est fait à la base, j'ai offert à Shimoun de dîner avec moi au labo où il ne manque pas de becs bunsen pour réchauffer un plat. Nous n'avons plus eu beaucoup d'occasions de nous retrouver en tête-à-tête depuis notre retour, et je le regrette d'autant plus que nous ne savons pas quand nous nous reverrons. Après le repas, j'ai sorti une bouteille de Garlaban ramenée de Phocée et que j'avais mise de côté pour la boire avec lui.

« L'homme qui parle quand il doit se taire et se tait quand il doit parler », dit-il en reprenant ma formule, « me semble s'être fourvoyé dans une situation dont il n'est pas près de sortir. » Nous nous sommes installés pour manger près de la baie vitrée qui donne du côté du large, et nous pouvons y apprécier les couleurs mauves et turquoises du soir. Nous avons sorti nos vapes sans défaire la table, et je ne suis pas surpris du sujet vers lequel s'est orientée la conversation.

« Pourquoi a-t-il loupé une aussi belle occasion de se taire ? » Continue-t-il. « Le *job* était fait, et il suffisait de laisser la presse accuser la Russie, comme elle l'aurait fait avec le systématisme d'un programme de synchronisation. N'importe quel petit journaliste voulant prendre du galon aurait fait ça très bien. Il aurait construit ses arguments, mené rondement et sous sa propre responsabilité ses petites investigations, et n'aurait en aucun cas compromis un chef de gouvernement qui pouvait attendre tranquillement les conclusions de l'enquête avec le sérieux qu'exige sa fonction. »

« Pourquoi a-t-il accompli ce *job* lui-même ? Quel Judas le lui a conseillé ? Que la presse commerciale désigne à la vindicte populaire, ou du moins de ses représentants, un coupable facile, et les appelle à des sanctions économiques, cela suffisait largement et ne mangeait pas de pain. Les détails se seraient noyés dans la diversité de ses formulations, et les imprécisions se seraient oubliées aussi vite que de nouveaux événements auraient requis l'attention. Mais un discours présidentiel, ça s'épluche. »

« Son propos se révèle plutôt emmêlé et assez peu concluant. Ce qui aurait fait l'affaire pour un article de presse qu'on lit rapidement et qu'on commente comme on fait courir une rumeur, ne va plus pour un discours officiel destiné à faire l'histoire et non le *buzz*. »

« L'homme dit avoir des informations. Pourquoi ne les partage-t-il pas, et agit-il comme un journaliste qui protégerait ses sources ? Il est des données que le monde entier attend et qu'on lui refuse : ce qui s'est échangé entre la tour de contrôle de Kiev et le cockpit, les consignes qui ont fait dévier le vol de sa route habituelle, etc. »

« On s'étonne que le Président Obama soit le seul homme au monde qui sache tout sur des événements qui se déroulent dans un pays où il voudrait pourtant faire croire que le sien n'intervient pas. A-t-il eu accès à ces données qui intéressent tant de monde et qui semblent si dure à obtenir ? Pourquoi lui seul ? Et le voilà bien pressé de tirer les conclusions d'une enquête avant qu'elle n'ait commencé, pour imposer sa politique à sa Communauté Internationale qui se réduit comme une peau de chagrin, exiger une trêve, et tenter de sauver ce qui reste des forces Ukrainiennes imprudemment engagées sur le flanc sud. »

« Oui », dis-je, « pourquoi cette hâte imprudente ? Ça ne marchait donc pas tout seul ? »

« Depuis quelques mois », reprend-il, « je ne suis plus sûr que les États-Unis aient encore un gouvernement. On ne voit ni n'entend quand on s'y attendrait le président, ni les hommes qu'il a mis en place. La place, elle est vacante. Et quand, contre toute attente, le président parle, il dit proprement n'importe quoi. Il parle d'affaires dont il semble n'avoir été que superficiellement *briefé*

pour la circonstance. Il rappelle irrésistiblement le *Numéro Six* de la célèbre série *le Prisonnier*, que tu dois connaître. Qui dirige alors les États-Unis-d'Amérique ? »

### *Faits de langage*

Ce ne sont pourtant pas les questions qui me préoccupent le plus. J'aimerais connaître le rapport entre ces deux vols malaisiens disparus chacun d'une si singulière façon. « Deux avions en quatre mois, c'est un peu trop à mes yeux pour être innocent. » Confié-je. « Pourquoi la Malaisie ? Te l'es-tu demandé ? »

« J'aimerais comprendre aussi ce qu'il se passe dans ce nouvel État insurrectionnel entre l'Irak et la Syrie », ajouté-je après lui avoir proposé un café, « et savoir quoi penser de cet improbable *Khalife*, sur lequel tu ne peux imaginer à quel point je n'ai pas d'opinion. »

Shimoun me suggère pendant que je remplis ma tasse, que nous devrions en parler avec Yashima qui comprend peut-être mieux que nous ses coreligionnaires.

« Nous avons écouté plusieurs fois la proclamation d'Abou Bakr Al Baghdadi à l'ouverture du Ramadan, et nous demeurons aussi perplexe l'un que l'autre », dis-je en me servant aussi un verre d'eau glacée dont j'aime bien me rafraîchir la bouche avant de goûter la chaleur du café. « Comment peut-on utiliser si platement la langue arabe, qui se prête si naturellement à toutes les ressources de la poésie et de la rhétorique, au point qu'il est facile de s'y piéger ? Nous avons entendu une sorte de degré zéro du prêche, et je me surprends à ne pouvoir malgré tout nier tout efficace à ce contre-emploi de la langue arabe. La proposition d'Al Baghdadi est quand même considérable : si des hommes veulent un calife, il faut bien qu'un homme se décide à l'être. Voilà un discours qui joint le mythe à l'histoire avec une simplicité et une brutalité comparable à celle d'Alexandre tranchant son nœud ; il peut bien être mieux servi par une parole brute et sans relief, prononcée sur un ton trop rapide. D'un autre côté, ce discours pourrait n'être qu'une traduction en arabe basique d'une pensée conçue en globish. Une citation fautive du Coran l'accréditerait ; mais on pourrait la comprendre aussi comme l'allusion délibérée à une lecture mystique, ou encore comme un simple lapsus. Aussi ce discours est-il difficile à interpréter. »

« Il faudrait vérifier auprès de Joumra », tranche Shimoun avec ironie, « mais je crois savoir que l'une des premières fonctions d'un calife est de protéger les lieux saints, pas les raffineries. »

« On ne répondra pas à un tel énoncé performatif et sans manière en faisant de l'esprit », lui renvoyé-je, « ni même seulement en prouvant par les armes la faiblesse de celui qui le tient. Ce discours a des airs de famille avec ceux dont on fait l'histoire, pas le *buzz*. »

Shimoun me regarde un instant comme si je m'apprêtais à justifier les excès des hommes en noir, qu'il tient pour acquis, puis il semble percevoir l'inanité d'une telle idée. « Je te parle de faits », dit-il enfin en jouant avec son verre vide, « et tu me réponds langage... Non, pas exactement », se corrige-t-il, soudain songeur en en scrutant le fond, « tu me réponds faits de langage. »

« Mais toi aussi Shimoun, tu m'as parlé de faits de langage. »

## Chapitre vingt-six

### Avant le départ

#### *Un énorme mammifère marin*

La Rhytine, ou *Hydrodamalis gigas*, était un énorme mammifère marin de la famille des *dugongidés*. Elle vivait dans les eaux arctiques proches de l'île Béring et de l'île Medny. La découverte de nombreux fossiles témoigne d'une présence de rhytines le long des côtes du Pacifique nord, du Mexique, dans les îles Aléoutiennes et jusqu'au Japon avant l'apparition de l'homme. Elle a disparu au dix-huitième siècle, peu après sa découverte.

La rhytine pouvait faire jusqu'à huit mètres de long et peser près de onze tonnes. Elle avait un peu l'allure d'un [lamantin](#) ou d'un [dugong](#) au corps difforme et démesuré, avec une nageoire caudale semblable à celle des baleines. Selon Steller, qui la découvrit, sa peau était épaisse, très brune, avec de nombreux plis. Elle avait en guise de dents, deux grosses plaques masticatrices en corne avec lesquelles elle broyait les algues dont elle se nourrissait.

La rhytine fut découverte en 1741 par le chirurgien et naturaliste Georg Wilhelm Steller pendant l'expédition de Bering chargée par le tsar de trouver un passage entre l'Alaska et la Sibérie. La nouvelle de l'existence d'un animal, facile à chasser et dont on pouvait tirer un nombre considérable de ressources, attira l'attention des pêcheurs, marins, chasseurs et marchands de fourrures, qui la pourchassèrent sans merci. Sa graisse fut notamment utilisée pour en tirer une huile de lampe qui ne dégageait ni odeur ni fumée.

À l'époque de leur découverte, les populations de rhytines et leur répartition géographique étaient déjà réduites. Leur caractère placide, leur longue durée de gestation et leur lenteur leur furent fatales. En seulement vingt-sept ans, ce qui restait de leur population, environ deux mille individus, fut massacré.

#### *Tradition et création*

– Ton récit a tous les ingrédients d'un roman d'espionnage, me dit Yashima avec un feint sérieux : des îles du Pacifique, des souterrains, des avions qui disparaissent mystérieusement, la Maison Blanche passée sous le contrôle de conjurés, de jolies femmes...

– Je vois que la traduction automatique a encore fait ses ravages.

– Non, c'est Shimoun qui m'a parlé de ton récit qu'il suit épisodiquement en ligne.

– Le synopsis est-il de lui ou de toi ?

Je sais bien que Yashima plaisante et que c'est de son âge, mais j'apprécie médiocrement son esprit. Elle me répond encore sur le même ton : « Moi, je te donne seulement un conseil. Rajoute des scènes un peu chaudes. Ne te gêne pas pour moi, tu m'as déjà donné un surnom sous lequel personne ne me connaît. » Puis elle termine en riant : « Si je lisais sous ta plume quelques passages scabreux nous mettant en scène, je suis sûre que ça me ferait de l'effet. »

« Tu es une petite dévergondée », la grondé-je.

« Tu devrais commencer par épurer le récit de ses interminables digressions philosophiques que personne ne comprend et qui ne lui apportent rien », insiste-t-elle. « Ou plutôt, tu devrais n'en

garder que quelques phrases simples et profondes ici ou là. Quelques évocations de questions philosophiques accompagnent toujours très bien les séries. Tu devrais savoir faire ça ? »

Cette sorte d'esprit potache m'agace toujours un peu et je préfère ne rien répondre.

« Allez, ne boude pas », reprend-elle. « On s'est un peu moqué de toi dans ton dos, mais ton ami Shimoun a dit de belles choses sur tes pages. Il a dit que tu parviens à montrer comment la plupart du temps on n'entend pas ce que l'on entend, ni ne comprend ce qu'on lit, ou même ce que l'on dit ou écrit. Et il a ajouté aussi – là je suis sûre que ça te plaira – que tu parviens à le montrer sans le dire tout en faisant comprendre ce que tu dis d'autre. »

Voyant mon attention se réveiller à cette dernière remarque, elle continue : « Il m'a traduit aussi des passages qui ne manquent pas d'humour. » Et elle ne peut s'empêcher d'ajouter comme on se parle à soi-même : « Quelques pointes d'humour sont toujours bienvenues dans les séries. »

Pendant qu'elle parlait Yashima n'a pas cessé de manipuler avec dextérité son fer à souder sur ses minuscules circuits imprimés. J'aurais bien été incapable d'en faire autant, fût-ce avec lenteur et en tirant la langue, et certainement pas en parlant, même pour dire des sottises. Pendant que je découpe des joints pour isoler le boîtier où ces circuits vont prendre place, les propos de Yashima me font songer à ce que pourrait être une littérature qui tournerait le dos à toute contrainte de vente et d'édition. À quoi ressemblerait un ouvrage qui ne se soucierait en rien de plaire ou de trouver des lecteurs, ou même de trouver sa place dans une collection ?

– Ça ne plairait pas, me répond-elle après que je lui aie livré ma pensée.

– Je ne plaisante pas, Yashima.

– Moi non plus. Je pense seulement qu'un tel ouvrage serait difficilement accessible à ses contemporains et qu'ils ne sauraient pas le lire.

– Tu as sans doute raison, mais c'est le cas de tous ce qu'il y a de fascinant dans les lettres. Il suffit bien qu'un ouvrage soit intelligible à un petit cénacle. Tout ce qui sort des sentiers battus paraît au premier abord extravagant, nul ou provocateur, alors que le temps ou l'habitude le rend vite presque trop classique.

– Tu as sans doute raison aussi, mais ne dénigre pas ce qui cherche la reconnaissance et le succès ; c'est aussi une façon de collaborer.

– Que veux-tu dire ?

– Que fais-tu si tu cherches à plaire à un lectorat ou à un public ? Tu vas corriger ton travail en prenant appui sur le jugement des autres. Ces autres ne sauraient peut-être pas penser leur jugement, ils sentiront seulement si ça leur plaît ou non, selon des conditionnements qu'ils auront reçus, des habitudes, des conventions. Il en résultera comme un faisceau de jugements, de conditionnements et d'influences réciproques qui convergeront dans une forme de création collective.

– Je veux bien le croire, mais es-tu sûre qu'une telle production collective aboutirait à quoi que ce soit de plus intéressant qu'un travail singulier ?

– Tu n'as peut-être pas tort, mais que donnerait, à l'inverse, une absence complète de contrainte ? Ne serait-elle pas plus stérilisante encore ? Et qu'est-ce qu'une langue, la langue je veux dire, sinon une telle production collective, avec ses faiblesses et ses limites ? Il y a là une part essentielle de mimétisme, et que ferait-on sans lui ?

– Oui, ta réponse est pertinente et profonde, mais sous les conventions, ne crois-tu pas qu'il existe des contraintes plus porteuses, plus fermes et plus fertiles ? Sous les conventions de langage, n'y a-t-il pas la rigueur logique, mathématique, poétique, et pour tout dire celle du réel ?

Nous travaillons en ce moment-même en écoutant une musique de [gamelan sundanais](#) que lit la tablette de Yashima à laquelle nous avons branché deux enceintes. C'est un exemple de création très

conventionnelle, la tradition en remonte jusqu'au dixième siècle, et qui nous donne en partie raison à tous les deux.

– Que tu le veuilles ou non, dis-je, pour que ça marche, une certaine, comment dire ? une certaine ambition, collective ou non, est nécessaire.

– Quelle ambition ? Répond-elle. Ce n'est qu'une musique de cour.

– Toutes les cours n'ont peut-être pas les mêmes ambitions.

### *Longtemps après que les rhytides ont disparues*

Nous utilisons de minuscules vérins hydrauliques pour commander l'interface matérielle du système. On se demandera pourquoi on les dit « hydrauliques » puisqu'ils contiennent en réalité de l'huile. « Hydraulique » doit être compris ici dans son sens qui renvoie à la dynamique des fluides. La force développée par un vérin se calcule par la formule :  $F = P \cdot A$ , dans laquelle  $F$ , la force, est mesurée en newtons ;  $P$ , la pression, en bars ; et  $A$ , l'aire d'application, en millimètres carrés.

Le principe du vérin est très simple : la pression est accrue en proportion inverse de la surface de pression, et la force pourra donc être moindre. C'est le principe du talon aiguille, où la pression sera d'autant plus forte que le talon est étroit. Ainsi, en générant une force assez faible par une stimulation électrique, nous en produisons une pression importante à l'aide de minuscules vérins. En sens inverse, par le même procédé, nous démultiplions l'énergie que nous récupérons dans l'environnement.

Il n'y a rien là de bien mystérieux, ni même de très ingénieux. Ce ne sont que des propriétés mécaniques de la matière que des générations d'humains ne sont pas parvenus à remarquer, mais qui sont évidentes à partir du moment où on les a découvertes. Tout cela nous a été donné avec la vie, c'est-à-dire avec l'existence au sein de la réalité physique, dont nous n'avons qu'à nous servir. Pas de quoi déposer un brevet, si ce n'est pour un divin architecte putatif. C'est quelque-chose d'aussi simple que le principe de la poulie ou du levier.

Il est bien dommage que les rhytides aient disparu, car leur huile ne dégagait peut-être ni odeur ni fumée, mais elle était surtout très fluide, comme celle des baleines. Si les baleines furent exterminées en parties parce que leur huile pouvait être utilisée à la fabrication de vérins, les rhytides avaient disparu bien avant qu'ils fussent inventés. Plutôt qu'un réel utilitarisme qui aurait provoqué leur disparition, on devrait donc soupçonner davantage une simple pulsion de détruire, exacerbée par le système salarial : ce que le marché comprend par « travail ».

### *Sur le départ*

Beaucoup d'oiseaux d'espèces les plus diverses nichent dans l'île. La saison de la ponte est déjà passée, et ses abords connaissent une grande agitation pour nourrir les petits. On est réveillé le matin par des piailllements qui emplissent l'air, et l'on voit les corps ciselés replier leurs ailes pour plonger, remonter à la surface et s'envoler avec un poisson dans le bec. Sur l'île elle-même, je crois bien qu'il n'y ait rien de comestible.

Les oiseaux de mer sont étonnamment à l'aise avec les vagues et le vent. Il n'y en a pas beaucoup ce matin, mais certains jours, je les voyais se laisser porter sereinement par des vagues monstrueuses, et prendre l'air adroitement quand leur en venait le désir. Même par les vents les plus violents, ils parviennent à se poser habilement sur une crête d'écume, alors qu'un homme se tiendrait péniblement droit sur la rive.

J'ai cependant un peu de nostalgie pour les oiseaux terrestres qui, invisibles dans les ramures, peuplent l'aube d'harmonies aussi complexes qu'émouvantes. Les oiseaux marins crient plus qu'ils

ne chantent, poussant souvent des hurlements de démence, aux modulations pourtant complexes et articulées comme du langage.

Il y a des phoques aussi dans une île voisine aux rivages moins escarpés que la nôtre, qui provoquent la présence vorace et sonore d'épaulards. Ces derniers ne se privent pas à l'occasion de croquer quelques oiseaux de mer dont ils ne font qu'une bouchée comme d'un biscuit apéritif.

Je ne sais encore si je suis content ou triste de laisser tout cela, en contemplant derrière la vitre ce soleil d'hiver en plein été, auréolé d'une nébulosité d'or.

### *On n'a jamais inventé la roue*

Yashima et moi avons promené encore dans les grottes de Tarporo.

Oui, le cratère central rejoint bien la mer à travers de larges failles du sous-sol. En descendant des marches de métal, nous sommes parvenus jusqu'au niveau où les eaux s'en rejoignent. L'escalier se prolongeait dans les deux sens d'une passerelle, elle aussi métallique, qui rejoignait d'un côté l'intérieur de la crique, mais qui s'interrompait de l'autre avant la sortie sur le large. La grotte devenait alors trop basse, et les vagues en touchaient presque la voûte qui plongeait en s'élargissant.

Toujours les galeries sont longées d'une manche électrique alimentant la faible lueur jaune des lampes.

Une autre grotte débouche sur la côte sud de l'île, à quelques mètres au-dessus de la mer, sur des roches où l'on peut s'avancer.

On ressent toujours une excitation de l'imagination à parcourir des constructions humaines dont on ne sait ni ne comprend rien de l'usage ni de l'origine. Mais comprend-on jamais quoi que ce soit à rien. Même la poulie dont je parlais tantôt, qui paraît une évidence sans mystère, est totalement inexplicable, première en tout cas à toute sorte d'explication. Si l'on n'avait, je ne sais par quel hasard, trouvé un jour le principe de la poulie, et qui nous est apparu immédiatement évident et intuitif, on n'aurait jamais pu le produire par imagination ni par déduction. Il est à la fois trop simple et pourtant contre-intuitif quand on le décrit plutôt qu'on ne le voit à l'œuvre.

« Tu trouves la poulie contre-intuitive et inexplicable ? » S'est étonné Yashima. « Bien sûr », répondit Shimoun qui nous avait accompagné pour l'une de nos dernières promenades souterraines. « C'est comme le levier. Tu ne trouveras aucun autre point d'appui pour l'expliquer que le levier lui-même. »

« Bien sûr », approuvé-je en les suivant au-dessus des rochers pour contempler les vagues, « Moondog avait raison : [non, on n'a jamais inventé la roue.](#) »

## Chapitre vingt-sept

### De la profondeur et de la surface

#### *L'État profond*

*On observe depuis quelques-temps l'apparition toujours plus fréquentes dans les analyses d'une nouvelle notion, celle de "deep state" : l'État profond. La traduction est évidente bien qu'on ne la voit jamais dans les textes en français. Qu'est-ce qu'un « État profond » ? Un tel paradigme concorde-t-il encore avec celui de l'État constitutionnel moderne ? Que devient donc celui-ci dans la configuration du monde actuel avec sa mosaïque d'États-nations ? Quels nouveaux rapports entretiennent les paradigmes d'État profond et d'État-nation ?*

*Cet État profond semble être enraciné dans des réseaux méta-nationaux, méta-étatiques, et pour tout dire, métastatiques. Aussi, les critiques contre cet État métastatique se donnent vite des couverts nationalistes. On se serait plutôt attendu à des critiques libertaires ; tout au contraire, les métastases semblent en mesure de récupérer les attitudes libertaires.*

*Les hommes effrayés par le monstre sont prêts à s'en remettre à toute forme d'autorité, mais des entrailles de la bête monte déjà une voix qui leur dit : « vous cherchez des maîtres, nous voilà. » Et cette voix est celle, féminine, d'une synthèse vocales, une voix d'hôtesse d'accueil. « Le monstre vous souhaite la bienvenue. Entrez votre identifiant et votre code. »...*

L'auteur du courriel que je suis en train de lire à fait là une remarque intéressante, mais il se perd maintenant dans des sornettes. J'ai observé moi aussi ce nouveau paradigme de *deep state* depuis très peu de temps, depuis le début de l'été tout au plus, et j'aurais préféré qu'il m'apprenne depuis quand exactement il l'avait remarqué.

#### *J'ai changé d'interface*

J'ai changé l'interface *Unity* pour l'interface *Gnome* sur mon Lenovo. L'interface *Unity* plante de loin en loin ; oh pas plus qu'avec un système propriétaire, mais enfin, c'est désagréable. J'en connaissais bien la cause : le pilote propriétaire de la carte de graphique que j'hésite à changer. Le bureau quitte et se relance dans les secondes qui suivent sans avoir à redémarrer, mais dans certains cas le système se fige aussi. Je ne voulais pas renoncer à l'interface *Unity* car elle m'économise bien des petits gestes à la souris, même si elle est un peu plus gourmande en ressources et ralentit en conséquence la machine. L'interface *Gnome* a aussi l'inconvénient de m'ajouter une mince barre au bas de l'écran qui n'est déjà que trop panoramique.

Un écran panoramique permet de mieux voir les vidéos, paraît-il. Mais un ordinateur portable a-t-il vraiment pour fonction de regarder des vidéos ? Le seul avantage que je trouve à ces écrans trop larges est de permettre l'affichage de deux pages côte-à-côte, ce dont je me sers peu même quand je travaille sur du code. Il offre aussi celui de laisser tout l'espace nécessaire à l'affichage de palettes d'outils sur les côtés de la fenêtre principale, mais si je pouvais trouver à des prix plus serrés des écrans plus hauts, je n'hésiterais pas. D'ailleurs je n'aime pas les vidéos au format panoramique, j'ai l'impression de voir le monde à travers une visière. Dans la vraie vie, il m'arrive quand même souvent de lever la tête.

Le bureau *Gnome* me paraît plus stable, mais il me faudra encore quelques jours pour m'en assurer. Il me rappelle mes premières expériences de Linux non sans quelque nostalgie. Il intègre cependant moins bien les menus, qui restent en haut de la fenêtre et non dans la barre du haut de l'écran, me mangeant encore quelques millimètres de hauteur.

...

L'interface *Gnome* a fini par planter aussi. Encore une fois, c'est arrivé en quittant une application et en revenant au bureau. Autant garder l'interface *Unity* ; les gains en réactivité étaient de toute façon en de-ça du perceptible.

### *À propos de Moondog*

J'ai dû avant de partir expliquer à mes amis qui était Moondog : un grand barbu du Kansas, croisement inattendu de Wagner et de Diogène, métissant les musiques amérindiennes et afro-américaines sur des tonalités d'opéras allemands dans les rues de New-York, coiffé d'un casque à cornes.

On trouve quantité de ses musiques en ligne, des albums entiers. Shimoun et Yashima n'aiment pas. Je prétends qu'ils n'aiment pas parce qu'ils ne connaissent pas, parce qu'ils ne comprennent pas, parce que ça leur semble une culture de martiens, et je suis toujours surpris de voir combien la culture nord-américaine reste étrangère au monde contemporain depuis que le côté obscur a pris le pouvoir.

Nous avons longé les côtes de Mandchourie jusqu'à la mer du Japon pour éviter les eaux radioactives du côté Pacifique, et nous empruntons les détroits de Kanmon et de Bundo qui coupent l'archipel en deux, pour voguer droit cet après-midi vers la fosse d'Izu Bonin à travers les îles d'Izu. L'archipel nippon nous attendait avec son temps taciturne, ses gris humides et ses paysages qui semblent déjà peints à l'encre détrempee.

*Pâle fleur d'été qu'agite le vent éclaire seule la grisaille.*

Voilà les vers que m'ont soufflés à l'oreille avec les embruns ces terres que d'ici l'on distingue à peine. Je profite du lieu pour faire écouter le célèbre *Fujiyama* de Moondog à Yashima. Non, elle n'aime pas.

Passant au large du cap Ashizori, je me dis que le nom de Yashima que je lui ai donné sonne plus japonais qu'arabe quand on n'est pas prévenu. C'est d'ailleurs aussi un nom japonais qui désigne une célèbre bataille navale du douzième siècle et une ville de Shikoku.

### *Le bouddha des toilettes*

De la pluie, des vagues, de l'eau, de l'eau partout. Les essuie-glaces de la passerelle poursuivent devant nos yeux leur mouvement hypnotique.

« Tu veux dire que si Duchamp avait gardé le nom de *Bouddha des toilettes* plutôt que *Fontaine*, pour son *ready made* », me demande Yashima, « il en réduisait la portée ? »

« Naturellement, ce n'était qu'attirer l'attention sur la silhouette inattendue d'un bouddha en position de méditation dessiné en creux dans l'urinoir. Disons que c'était l'équivalent d'un simple jeu de mot pour le langage. Le propos était bien plutôt de détacher la seule forme de l'urinoir de sa fonction, en faire un tout-autre objet à ne considérer que pour ses caractères plastiques et non plus fonctionnels. Ce n'est rien d'autre au fond que ce qu'aurait fait un artiste plus traditionnel en le peignant ou en le dessinant. C'est un peu la même chose que les godillots peints par Van Gogh et qui ont fait écrire tant de bêtises à Heidegger sur la signification de ces grolles, la condition paysanne, la noblesse du travail de la terre et autres sornettes à mille lieux de ce que Van Gogh écrivait dans ses lettres. »

« Je n'ose imaginer ce que Heidegger aurait écrit sur la *Fontaine* de Duchamp avec une telle approche. » Conclut Yashima, tandis que les bourrasques font trembler les parois et les vitres de la passerelle.

« Évidemment, Duchamp ne s'est pas donné la peine de reproduire l'objet d'une quelconque façon ; il s'en est saisi tel qu'il était et l'a offert à la contemplation pour sa seule valeur plastique. Naturellement, si l'on ne considère plus alors l'objet que pour ses propriétés plastiques, on ne peut que voir le bouddha dans le vide de la forme, et il est inutile d'en faire mention. »

Le Japon avec sa pluie et ses vagues immenses... Le bon côté est que nous ne risquons pas par ce temps de heurter ces petites embarcations de pêcheurs que le radar distingue au dernier moment. Elles doivent rester bien à l'abri en de-ça des digues, peut-être tirées à terre.

« Je comprends, mais alors pourquoi dis-tu qu'on en inverse aujourd'hui le sens dans les institutions artistiques ? » Me demande-t-elle. « Car c'est bien en présentant cet objet comme un ouvrage d'art dans un salon de peinture que Duchamp montre ses seules qualités plastiques. »

« Ce n'est justement pas ce qu'on dit dans les écoles. On ne dit pas qu'il ne retient en l'exposant que les caractères plastiques de l'objet, on dit au contraire qu'il lui confère ainsi le statut d'œuvre d'art. Ce n'est pas du tout la même chose. »

« Ce n'est pas la même chose, mais est-ce si différent ? » Demande-t-elle encore, pendant que des éclairs sillonnent le ciel de haut en bas, du nord au sud, et que le tonnerre couvre le bruit des vagues puis s'y noie.

« C'est très différent au contraire. Ce n'est plus exposer une forme plastique dépouillée de sa fonctionnalité, c'est au contraire exposer l'objet empreint de cette seule fonctionnalité, et lui conférer ainsi un nouveau statut par le simple culot de le placer avec incongruité dans une galerie. » Un éclair craque comme un coup de canon à nos oreilles et illumine le pont devant nous. « Or tu peux très bien remarquer toi-même », continué-je, « que regarder l'ouvrage ainsi ne montre plus la silhouette du bouddha en creux, mais la cache au contraire. Plus personne ne la voit. On ne voit plus que l'urinoir. »

« Tu as raison » reconnaît-elle impressionnée par mon argument, « tu es bien la première personne qui me l'as faite remarquer. »

Il n'y a plus d'heure avec ce ciel bouché. Depuis ce matin, il fait une lumière de fin de jour, mais le crépuscule ne vient pas, jusqu'à faire perdre tout sens de la durée. Et nous sautons les murs d'écume mollement et fermement, imperturbablement.

« Tu comprends donc bien que c'est un complet contre-sens. Ce n'est cependant pas une simple inversion de la signification d'un ouvrage isolé. C'est une façon d'inverser purement et simplement le sens des avant-gardes. »

« D'accord, alors explique-moi en quoi. » Insiste-t-elle.

Des milliers de mètres d'eau sous nos pieds, des milliers de kilomètres devant nous, de l'eau furieuse et hurlante avec les mouvements sauvages des vagues marchant à notre rencontre au roulement des tonnerres.

« Les qualités plastiques de l'urinoir n'ont pas besoin d'être exposées pour exister et être vues. Il suffit d'ouvrir les yeux, il suffit d'être un peu éveillé, même quand on est aux toilettes. Placer l'objet dans une galerie ne leur apporte rien, ne le transforme en rien ; ce n'est qu'une façon de dire "regarde, tu as vu ?" Il n'y a pas de statut d'œuvre d'art ; la galerie, le musée n'apportent rien aux caractères plastiques de l'objet, n'en font pas plus une œuvre d'art que s'il était resté dans les toilettes. L'art n'est pas dans "le monde de l'art", il est partout, partout où l'esprit veut bien s'éveiller, comme peut le suggérer de surcroît la silhouette de bouddha. »

« Oui, je te suis. » M'accorde-t-elle enfin. « Oui, c'est bien le contraire : c'est dire qu'il le fait entrer, quand Duchamp fait au contraire sortir l'art de la galerie. C'est faire dire à sa *Fontaine*, à Duchamp, au Dadaïsme et au Surréalisme l'exact contraire de ce qu'ils font. » Puis elle continue après quelques instants de réflexion : « C'est même plus encore. »

« Quoi donc ? »

« C'est distinguer et même opposer toutes les avant-gardes des autres époques et des autres civilisations à celles du vingtième siècle, alors que ces dernières y puisaient au contraire et s'en nourrissaient. »

C'est comme si l'océan et le ciel se faisaient la guerre ; ce n'est pas nous que les vagues et les rafales affrontent. Nous glissons sur la ligne de front, tranquilles dans le battement hypnotique des essuie-glaces, nous traversons la mêlée. Des masses d'eau s'abattent sur le pont, le font résonner et vibrer. Livides, elles s'affalent bruyamment et ruissellent par toutes les écoutilles, renforcées par les trombes de pluie.

« Bon, alors maintenant que je t'ai bien compris », reprend Yashima, « explique-moi quel est le rapport avec Moondog. »

### *L'orage la nuit*

Dans la nuit, on voit à peine la proue de l'*Anabasis* dans la lumière du falot, et, quand elle plonge, les proches crêtes blanchâtres des vagues qui se pressent vers nous. Perpétuellement des éclairs viennent élargir un instant cet espace convulsivement chaotique en lui donnant des airs illimités.

Je me sens merveilleusement bien derrière les vitres de la passerelle. Le confort très relatif du lieu est comme démultiplié par la furieuse hostilité du dehors.

Un nouveau typhon s'est formé au sud, en face les Philippines, et il remonte vers nous. Nous l'éviterons. Entre le Japon, Taïwan et les Philippines, la mer atteint des profondeurs abyssales, puis est coupé à l'est du reste du Pacifique par une longue faille volcanique qui descend droite vers l'équateur. Nous allons dépasser cette faille et la longer pendant que le typhon nous croisera à l'ouest. Nous rencontrerons bien sûr des vents violents, mais certainement pas de deux-cents-cinquante kilomètres heures, et ils nous seront favorables.

Yashima est allée se coucher. Nous avons veillé tard ensemble. Je ne sais pas si elle dort maintenant. Il lui est peut-être dur de trouver le sommeil par un temps pareil. Moi au contraire, je sens que je m'endormirais très vite s'il me prenait l'envie de m'allonger ; ce temps me berce et m'apaise.

Je ne veux pas m'assoupir, je veux profiter de ces instants. Je me réjouirais volontiers de ce déchaînement des éléments si je pouvais m'enlever de l'idée que ces typhons qui se succèdent dans cet été 2014 font des victimes dans les pays qu'ils traversent.

Je veux profiter de la nuit que je laisse régner dans l'habitacle et qui entraîne mon âme au dehors. J'ai été tellement privé de nuit ces derniers temps, et celle-ci est merveilleusement chaotique.

## Chapitre vingt-huit

### Tant et tant de projets

*Free Software on the final frontier*

L'*International Sun-Earth Explorer-3*, or ISEE-3, fut lancé en 1978 par la NASA pour observer l'activité du soleil. Après trois ans, la NASA changea la fonction du satellite, pour en faire le premier engin spatial à visiter une comète. La mission s'acheva en 1999, quand la NASA abandonna l'ISEE-3 en orbite autour du Soleil, en dépit du fait que douze de ses treize instruments fonctionnaient toujours.

En 2008, quand on découvrit que le satellite transmettait encore un signal et se déplaçait près de la Terre, la NASA se rendit compte qu'elle ne disposait plus de crédits ni d'équipements pour en reprendre le contrôle. Alors un groupe de scientifiques, de programmeurs, et d'ingénieurs bénévoles organisa le [Projet de Redémarrage de l'ISEE-3](#), financé par une souscription publique de plus de 150 000 dollars de dons, et entreprit de reprendre la communication avec l'engin, rallumer son moteur, et le rapprocher de la Terre pour poursuivre sa mission originale.

À cette fin, le groupe s'est tourné vers [GNU Radio](#), une boîte-à-outils de programmes libres pour implémenter des programmes et des systèmes de traitement de signaux. En modifiant le programme pour qu'il communique avec les protocoles des années soixante-dix du satellite, les membres du *projet de redémarrage* parvinrent à accéder à l'engin spatial et à rallumer ses propulseurs en début juillet, et ils vont tenter bientôt de déplacer le satellite vers une orbite plus proche.

Le succès de l'*ISEE-3 Reboot project* démontre l'importance du développement, de la maintenance, et de la promotion du logiciel libre. Avec des dizaines de contributeurs et des milliers d'utilisateurs, *GNU Radio* est écrit pour être partagé, étudié, et modifié par n'importe qui, n'importe où – contrairement aux outils de communication propriétaires utilisés par la NASA, et perdus.

C'est la deuxième fois que nous saluons l'utilisation de logiciels libres pour l'exploration spatiale au cours des deux dernières années. Voir notre blogue de 2013 sur le choix de GNU/Linux comme système d'exploitation de la [Station Spatiale Internationale](#).

« Cette ouverture de la recherche, cette collaboration, et cette “assise sur des épaules de géants” est au cœur de toute science », écrivait John Gilmore, un membre fondateur du *GNU Radio project*, dans un courriel à la FSF. « Le Projet GNU a institutionnalisé ces principes dans une vaste communauté d'auteurs et d'utilisateurs de programmes. Et la liberté légalisée par GNU de partager [...] permet à beaucoup de monde de les utiliser et d'y contribuer – comme ces bénévoles. »

Voici le dernier courriel que je viens de recevoir de la *Free Software Foundation*. Cette nuit-même le satellite doit être déplacé. Nous allons bien voir.

Même si le projet de redémarrage de l'ISEE-3 devait échouer cette nuit et ne pas aller plus loin, il conserverait une réelle importance. Il marque le dépassement des limites atteintes par les appareils d'état et les moyens de production privés pour continuer à guider les projets de l'humanité. Ce n'est pas une raison non plus d'ignorer ses propres limites ; le projet reste sur bien des points modeste, et la société Google a déjà fortement posé son empreinte sur lui. On pourrait aussi bien n'y voir qu'un expédient des appareils d'état pour pallier les restrictions budgétaires. On ne doit pas ignorer de telles considérations, mais on ne doit pas en être dupe non plus. Il y a là un

travail collaboratif d'envergure, émancipé des relations de subordination de l'ancien régime, et qui donne toutes les raisons d'espérer en l'avenir de l'homme.

### *Bonjour chez vous*

J'ai retrouvé en ligne les épisodes de la série *le Prisonnier* que m'avait rappelée Shimoun l'autre soir avant notre départ de Tarporo. Je ne les avais pas suivis en 1968 quand ils furent diffusés en France, j'en avais seulement vus trois ou quatre. C'était suffisant pour que j'en apprécie l'originalité, mais ce n'est que maintenant que j'en goûte le côté prémonitoire. Les esprits n'étaient pas préparés alors à concevoir cette sorte de totalitarisme de luxe, ce camp de prisonniers si proche du village de vacances, et si semblable à ce dont au fond de son cœur, chacun rêvait un peu. Pour l'essentiel, ce « village » du prisonnier est ce que les publicités et les documentaires nous présentent toujours comme un souverain bien ; un monde de confort, de loisirs, près de la mer dans un pays chaud, où l'on n'a à s'occuper de rien, ni chercher à comprendre quoi que ce soit. De tels villages de rêves se sont multipliés dans ces îles du Pacifique pendant ces dernières années, chassant les images de la guerre contre les japonais, puis celles des maquis.

En soixante-huit, les esprits étaient loin de tout parallèle entre le camp de travail et le camp de loisir, entre le dénuement de l'un et le confort de l'autre, entre la brutale cruauté des rapports chez l'un et la froide civilité chez l'autre. Certains pourraient toujours prétendre deviner dans la série des prémisses de l'idéologie néolibérale et néoconservatrice qui s'est si bien imposée dans les décennies qui l'ont suivie. Je n'exclus pas qu'ils s'y fussent trouvés, mais elle va plus loin, et en dit un peu plus qu'elle ne le voulait peut-être quand elle fut réalisée.

Je me suis retrouvé ces jours-ci dans ces nouveaux lieux qui envahissent le pacifique, ces lieux touristiques pour les étrangers et les nationaux aisés, et je ne m'y suis pas senti à l'aise. Pourquoi ? Je ne saurais le dire bien raisonnablement.

Je n'ai peut-être pas les moyens de me loger à l'hôtel, ni de m'offrir le restaurant, mais ce n'est pas mon problème. Je peux me nourrir et me loger correctement sur l'Anabasis. Je n'y cherchais que l'occasion de me dégourdir les jambes et de passer quelques instants dans un bar pour prendre mes notes en buvant un café. De tels luxes sont largement à la portée de ma bourse.

Je peux promener aisément sans être indisposé par la foule ou la circulation, m'asseoir sur des sièges confortables devant des tables larges et propres, les bruits environnants ne sont pas dérangeants, ni parfois les musiques de fond, le personnel est d'une courtoisie irréprochable. Assis sur une large terrasse de bois ombragée, avec une vue sur la mer et la plage, dont des pelouses et des plans de palmier atténuent la chaleur et la luminosité, de quoi pourrais-je me plaindre, moi qui ai travaillé dans des lieux publics exigus, parfois à proximité d'un *baby-foot*, parfois cerné de gens qui parlaient fort parmi des fumées de cuisine et de cigarettes, avec de mauvaises chansons beuglées sur des amplis aux basses mal réglées ? Tout répond à l'usage que j'entends faire du lieu, et pourtant je n'y suis pas à l'aise.

Quelque-chose manque que je ne saurais dire ; ou plutôt je le saurais bien, mais à quoi bon ? Il y manque de la vie, fût-elle moins confortable. Il manque la présence du travail.

Pourtant, tout le personnel qui entretient ce lieu a bien l'impression de travailler ; mais travailler à quoi ? Travailler à entretenir l'oisiveté régnante, dominante, écrasante, qui pénètre jusqu'au fond de l'âme, et attaque comme un acide tout ce qui ressemble à de la volonté et du désir.

Qu'importe, ce n'est pas raisonnables. Je ne peux pas prétendre que je serais mieux dans un bar populaire bruyant ouvrant sur une rue étroite et embouteillée, malgré l'impression de maison de repos que je ressens alors.

### *Encore à propos de nains et de géants*

Depuis une heure-et-demi une petite roue tourne dans la barre du haut de l'écran. Elle indique que la synchronisation entre mes deux ordinateurs est en train de se faire à travers le réseau local. Oui, mais une heure-et-demie pour deux petits fichiers de texte modifiés sur un dossier d'à peine deux cents mégaoctets, c'est vraiment très long. Quelques dizaines de secondes à l'application pour se lancer, autant pour scanner le dossier et moins encore pour le synchroniser, voilà qui serait plus raisonnable.

J'ai appelé Yashima à l'aide, mais elle n'a pas l'air de bien comprendre ce qui se passe. Je vérifie quand même sur les deux machines que mon travail récent est bien synchronisé, et si je me fie à un coup d'œil rapide sur les répertoires, tout semble l'être aussi, mais la petite roue tourne toujours, et le programme reste actif sur le moniteur d'activité.

« De quoi t'inquiètes-tu alors ? », me demande-t-elle. « Laisse le programme travailler. »

Que se passerait-il cependant si j'éteignais l'appareil ? Je pourrais devoir l'éteindre. « Mais tu ne le dois pas », me dit-elle encore. Je pourrais travailler dehors et devoir rentrer rapidement. Elle hausse les épaules.

Nous jouons notre survie sur la fiabilité de programmes, quand il n'en est pas qui se mettent à vouloir récupérer des engins spatiaux, et ni moi ni Yashima ne savons bien ce qu'il se passe dans le réseau entre deux ordinateurs à bord. Il s'agit pourtant d'une opération aussi simple que si je me servais d'une clé pour copier manuellement un dossier d'un appareil à l'autre.

Parfois j'ai l'impression que nous ne comprenons rien à ces machines et à ces systèmes. Comment d'ailleurs le pourrions-nous, ne nous en étant jamais donné les moyens ? Si j'étais le seul à n'y comprendre rien, je ne m'inquiétera pas trop, mais il me semble parfois que personne n'y comprend bien plus que moi.

Quand des hommes ont découvert l'écriture, car ce fut plus à mes yeux une découverte qu'une invention, combien leur fallut-il de temps pour découvrir aussi qu'ils venaient de franchir un pas qui les engageait tôt ou tard à apprendre aussi à écrire et à lire ? Apprendre à écrire, ce n'est pas inaccessible, comme tous ceux qui me lisent en ont fait l'expérience, mais ce n'est pas rien non plus. Ça ne se fait pas seul.

« Mais personne ne peut tout comprendre », me répond Yashima qui m'agace. « Nous ne tenons chacun qu'une pièce du puzzle ; nous devons coopérer. »

Coopérer, oui ! nous avançons seuls, avec Singh qui vient de nous rejoindre, sur des milliers de mètres de fond avec des creux de plus de dix mètres et des requins qui rodent à la surface. Qui viendra coopérer si nous n'avons seulement plus de réseau ? A-t-on au moins pensé à une bonne police d'assurance avant de partir, si jamais des orques devaient conduire nos âmes errantes au paradis des cinglés ? Des nains qui sont montés sur les épaules de géants ? Ah oui, les nains, je les vois bien, mais les géants, je les cherche.

« Plutôt que du thé ou du café, nous avons des infusions. Si tu veux, je t'en fais une », finit-elle, souriante, par m'exaspérer.

### *Singh*

Singh n'est pas un Hindou, malgré ce que pourrait laisser croire son nom. Il est moins encore un Sikh. Singh est chinois, un Chinois de Singapour, et c'est ce qui lui vaut son nom : « Singh », le lion, Singapour, « la ville du lion ».

Il habite Singapour, mais il est né en Chine, à Nankin, je crois, et y a fait l'essentiel de ses études. Singh est un quinquagénaire sobre et maigre, vêtu plutôt à la mode populaire d'Indonésie, ou si l'on préfère à la chinoise de l'époque des gardes rouges. Cette sobriété accentue en lui

quelque-chose d'aristocratique que possèdent naturellement certains Chinois – je pense par exemple à Chou Enlay, ou à l'écrivain Lu Xun. Singh possède quelque-chose de ces personnages sans pourtant leur ressembler, d'ailleurs ils ne se ressemblaient pas.

« Que veux-tu dire exactement », me demande Singh qui avait contemplé nos échanges en silence, sans manifester seulement de signe d'intérêt, « quand tu compares l'apprentissage du numérique avec celle de l'écriture ? Qu'on devrait l'enseigner dès l'école ? »

– Non, bien sûr, je me demande d'ailleurs où l'on pourrait trouver les enseignants. Je pense plutôt qu'on devrait commencer par se donner des outils cognitifs plus adaptés, et concevoir d'autres jeux de paradigmes.

– Tu peux nous donner quelques exemples ?

– Oui, on pourrait commencer par ne plus se satisfaire des signes du système décimal pour écrire et prononcer des chiffres hexadécimaux. C'est un peu comme si l'on cherchait à faire de l'algèbre avec des chiffres romains.

Singh sort de son étui une nouvelle cigarette et l'allume calmement comme s'il s'agissait d'un précieux cigare réservé à une occasion exceptionnelle, ce qu'il a l'habitude de faire avec une fréquence qui nous inquiète pour sa santé. Il aspire et projette une longue traîne de fumée après l'avoir consciencieusement savourée, puis sourit légèrement comme s'il était rassuré qu'elle soit aussi bonne que celle du précédent quart d'heure.

Singh achète son tabac à des paysans locaux et le roule avec une petite machine. Il utilise un mélange comme on le fait dans la région, parfumé aux clous de girofles. J'y ai goûté et je dois reconnaître qu'il est très bon.

« Oui, oui... », répond-il enfin. « Tu me donnes à réfléchir... »

Je suppose que pour avoir le fruit de ses réflexions, nous devons envisager un plus long délai.

### *Encore un projet*

Singh est venu nous parler d'un nouveau projet : celui d'envoyer un engin dans l'espace. Il s'agit d'un projet collaboratif et en source libre et lisible, comme l'Anabasis, ou le redémarrage de l'ISEE-3.

Si nous sommes capables de bâtir un navire tel que l'Anabasis, juge Singh, nous pouvons l'être de construire un vaisseau spatial. Je pense en effet que nous le serions. La navigation sidérale impose finalement moins de contraintes que la navigation maritime. La principale difficulté concernerait surtout les températures extrêmes, mais elle n'est pas insoluble. Construire un engin spatial n'est pas unimaginable, mais c'est une autre histoire de le lancer.

Cet aspect prééminent du problème a déjà été pensé par l'équipe qui nourrit le projet, nous apprend Singh, mais il est trop tôt encore pour en faire connaître les détails.

« Ce qui serait formidable », s'écrie alors Yashima, « Ce serait de faire un vol habité ! »

« Et pour redescendre, tu songes à quoi ? » m'exclamé-je, « Tu fais du stop à un Soyouz ? »

« Ce serait en effet le principal obstacle » Ajoute Shingh avec le plus grand sérieux.

## Chapitre vingt-neuf

### L'Anabase de Xénophon

#### *Après la mort de Cyrus*

Vers l'heure où la multitude abonde dans les places publiques, il arrive des hérauts, de la part du roi et de Tissapherne. Ils étaient tous Barbares, à Phalinus près, Grec qui était à la suite de ce satrape, et qui en était considéré ; car il se donnait pour avoir des connaissances sur la tactique et sur le maniement des armes. Les hérauts s'étant approchés et ayant appelé les généraux, leur annoncent que le roi se regardant comme vainqueur, par la mort de Cyrus, ordonne aux Grecs de rendre les armes, de venir aux portes de son palais implorer sa clémence, et tâcher d'obtenir de lui un traitement favorable. Voilà ce que déclarèrent les hérauts. Les Grecs s'indignèrent de leur discours : Cléarque se contenta de dire que ce n'était point aux vainqueurs à mettre bas les armes. « Vous autres, ajouta-t-il, généraux, mes compagnons, répondez ce que vous croirez de meilleur et de plus honnête. Je reviens à vous dans un moment. » Un de ses domestiques était venu le chercher pour qu'il vît les entrailles de la victime, car il sacrifiait lors de l'arrivée des Perses. Cléanor d'Arcadie, le plus âgé des chefs, répondit qu'on mourrait avant de rendre les armes. Proxène de Thèbes prit la parole et dit : « Tout ceci m'étonne, Phalinus. Est-ce à titre de vainqueur, est-ce à titre d'ami et, comme un présent que le roi nous demande nos armes : Si c'est comme vainqueur, qu'est-il besoin de les demander ? Que ne vient-il les prendre ? S'il veut les obtenir par la voie de la persuasion, qu'il déclare donc quel sera le traitement des Grecs, lorsqu'ils auront eu pour lui cette déférence. » Phalinus répondit : « Le roi croit avoir remporté la victoire, puisque Cyrus a été tué ; car qui peut désormais lui disputer son empire ? Il vous regarde comme étant en son pouvoir, parce qu'il vous tient au milieu de ses états, entre des fleuves que vous ne pouvez repasser, et qu'il peut vous accabler sous une telle multitude d'hommes, que vous ne suffiriez pas à les égorger s'il vous les livrait désarmés. »

Je ne tiens pas Xénophon pour un très bon écrivain. Il ne sait entretenir l'intérêt de son *Anabase*, ni l'orner de descriptions saisissantes. L'organisation de son récit et les anecdotes qui l'encombrent n'en facilitent pas la lecture, malgré son intérêt évident. Son texte est si contraire à ce qu'on apprend aujourd'hui dans les écoles de journalisme ou dans les bons ateliers d'écriture, que je ne peux m'empêcher d'y chercher une intention délibérée.

#### *Of digitacy*

Xénophon Athénien prit ensuite la parole : « Vous le voyez vous-même, Phalinus, dit-il, nous n'avons plus d'autre ressource que nos armes et notre courage. Tant que nous garderons nos armes, il nous reste l'espoir que notre courage nous servira. Si nous les avons livrées, nous craindrions de perdre jusqu'à la vie. Ne pensez donc pas que nous nous dépouillons pour vous du seul bien qui nous reste. Croyez que nous nous en servons plutôt pour vous disputer les biens dont vous jouissez. » Phalinus sourit à ce discours, et répondit : « Jeune homme, vous avez l'air d'un philosophe, et vous parlez avec agrément. Mais sachez que vous êtes un insensé si vous présumez que votre valeur l'emportera sur les forces du roi. » On prétend qu'il y eut alors des Grecs qui

montrèrent quelque faiblesse, et qui dirent que comme ils avaient été fidèles à Cyrus, ils le seraient au roi s'il voulait se réconcilier avec eux, et qu'ils lui deviendraient infiniment utiles ; qu'Artaxerxès pourrait les employer à toute autre entreprise de son goût ; mais que s'il voulait les faire passer en Égypte, ils l'aideraient à soumettre ce royaume. Sur ces entrefaites, Cléarque revint et demanda si l'on avait répondu aux hérauts. Phalinus reprit la parole et lui dit : « L'un répond d'une façon, Cléarque, l'autre d'une autre. Parlez vous-même, et dites-nous ce que vous pensez. – Je vous ai vu, Phalinus, avec plaisir, répondit Cléarque, et tout le camp, à ce que je présume, vous en dirait autant ; car vous êtes Grec, et vous ne voyez ici que des Grecs. Dans la position où nous nous trouvons, nous allons vous demander avis sur ce qu'il y a à faire, d'après les propositions que vous nous apportez. Conseillez-nous donc, je vous en conjure par les dieux, ce que vous croirez le plus honnête, le plus courageux, et ce qui doit vous couvrir de gloire chez la postérité ; car on y dira, tel fut le conseil que donna aux Grecs Phalinus que le roi envoyait pour leur ordonner de rendre les armes. Quel qu'il soit, ce conseil, vous sentez que de toute nécessité on en parlera en Grèce. » Par ces insinuations, Cléarque voulait engager le député même du roi à conseiller qu'on ne lui rendît pas les armes, et relever ainsi l'espoir et le courage des Grecs. Phalinus l'éluda par ses détours, et contre l'attente de Cléarque, il parla ainsi : « Si entre mille chances il en est une seule pour que vous échappiez au courroux du roi, en lui faisant la guerre, je vous conseille de ne point livrer vos armes. Mais, si en résistant à ce prince il ne vous reste aucun espoir de salut, embrassez, croyez-moi, le seul parti qui puisse sauver vos jours. » Cléarque répliqua : « Tel est donc votre avis, Phalinus. Portez de notre part au roi cette réponse : s'il veut être de nos amis, nous lui serons plus utiles, et s'il est de nos ennemis, nous le combattons mieux, les armes à la main qu'après nous en être dépouillés. » Phalinus dit : « Nous lui ferons part de cette résolution. Il nous a chargés de plus de vous annoncer qu'il vous accordait une trêve tant que vous resteriez dans ce camp, mais qu'elle serait rompue dès que vous vous ébranleriez pour marcher en avant ou en arrière. Répondez donc sur ce point. Restez-vous ici, préférant la trêve, ou dirai-je au roi que vous recommencez les hostilités ? – Annoncez-lui, reprit Cléarque, que nous acceptons les conditions qu'il propose. – Qu'entendez-vous par là, dit Phalinus ? – Que tant que nous resterons ici, dit Cléarque, la trêve aura lieu ; que, dès que nous marcherons en avant ou en arrière, les hostilités recommenceront. – Mais, insista Phalinus, qu'annoncerai-je au roi définitivement, la trêve ou la guerre ? » Cléarque répéta encore : « La trêve tant que nous resterons ici, la guerre dès que nous nous porterons en avant ou en arrière », et il ne voulut pas s'expliquer davantage sur ce qu'il projetait. Phalinus et les hérauts qui l'accompagnaient se retirèrent.

Ce texte si ancien, sur des événements qui ne sont au fond pas si éloignés de ceux qui se déroulent en ce moment-même au même endroit, me paraît pourtant plus intelligible, plus plausible, et pour tout dire plus proche que les narratives convenues sur ces derniers.

Xénophon a écrit de nombreux ouvrages, dont certains sont bien connus : *L'Anabase*, un récit de l'expédition de Cyrus et de la retraite des dix-mille ; la *Cyropédie*, une histoire romancée de la vie de Cyrus ; sa célèbre *Apologie de Socrate* ; la *Constitution des Lacédémoniens* ; une apologie de Sparte ; *Agésilas*, une apologie du roi de Sparte ; *Hiéron*, une réflexion sur la tyrannie ; et quelques autres. On les trouve aisément en ligne, et même en français pour l'essentiel je pense.

Le texte sur un écran est devenu plus commode à lire et à écrire que sur papier, du moins il est sur le point de le devenir. Les écrivains, comme les typographes, eux ne savent déjà plus travailler qu'au clavier. Tout est prêt pour qu'il le soit, sauf, disons, les esprits, ceux des fabricants de machines, des développeurs de programmes et des commerçants de la chose écrite.

Comme je le disais encore cet hiver, personne, et donc moi-même, ne sait encore tirer tout le parti de ce dont on dispose pourtant déjà. En tirer tout ce parti, ce serait apprendre d'abord à libérer totalement l'ouvrage de tout support.

Je viens de copier un passage de *l'Anabase* trouvé en ligne et de le coller dans mon traitement de texte. Comme à l'accoutumée, les espaces insécables sont perdus. Voilà encore ce qui fait que nos ressources demeurent virtuelles. Pas moyen de récupérer un texte formaté en HTML sans perdre dans un traitement de texte tous ses espaces insécables. Je sais bien que pour faire dans les règles de l'art, j'aurais dû plutôt importer le fichier. Mais je n'avais pas besoin du fichier entier, seulement d'un long passage.

J'avais écrit un script dans l'ancien système *Apple*, qui corrigeait tous les espaces insécables disparus, et j'avais même dessiné un bouton pour l'intégrer dans mon traitement de texte. Une simple pression sur lui, et tout était corrigé. Pourquoi ne ferais-je pas la même chose sous Linux ? Parce que je devrais tout réapprendre avant d'y parvenir, et surtout parce que je ne comprends pas pourquoi, depuis tant d'années que les ordinateurs sont devenus d'un usage courant, j'aurais à programmer moi-même un tel petit outil pour un usage pourtant aussi basique et si courant, par exemple pour l'éditeur de livres ou de revues.

### *Le choix de Cléarque*

Proclès et Chirisophe revinrent du camp d'Ariée. (Ménon y était resté auprès de ce chef des barbares.) Ils rapportèrent qu'Ariée disait qu'il y avait beaucoup de Perses plus distingués que lui, qui ne souffriraient pas qu'il s'assît sur le trône et leur donnât des lois. « Mais si vous voulez faire votre retraite avec lui, il vous fait dire de le rejoindre cette nuit, sinon il vous annonce qu'il décampera demain au point du jour. – Il faut faire ce que vous proposez, reprit Cléarque, si nous allons rejoindre Ariée, sinon prenez le parti que vous croirez le plus avantageux pour vous. » Par ces mots vagues il ne s'ouvrait pas même à eux de son dessein. Ensuite, au coucher du soleil, ayant assemblé les généraux et les chefs de Lochos, il leur tint ce discours : « Compagnons, j'ai consulté les dieux par des sacrifices pour savoir si nous marcherions contre le roi. Les entrailles n'ont pas été favorables et avec raison. Car, à ce que j'entends dire, le roi a mis entre nous et lui le Tigre, fleuve navigable que nous ne pouvons passer sans bateaux, et nous n'en avons point. Rester ici, c'est impraticable, car les vivres nous manquent. Mais quant à rejoindre l'armée barbare de Cyrus, les dieux nous y invitent par des signes très favorables. Voici donc ce qu'il faut faire : séparons-nous, et que chacun soupe avec ce qu'il a. Dès qu'on sonnera la retraite, pliez vos bagages ; chargez-les au second signal ; au troisième, suivez-moi ; je vous conduirai. La colonne des équipages longera le fleuve, et sera couverte par celle de l'infanterie. » Les généraux et les chefs de loches se retirèrent après ce discours, et firent ce qui était prescrit. De ce moment Cléarque commanda en chef et ils lui obéirent, non qu'ils l'eussent élu, mais on sentait que lui seul avait la capacité qu'exige le commandement d'une armée, et que l'expérience manquait aux autres. Voici le calcul du chemin qu'avait parcouru l'armée depuis Éphèse, ville d'Ionie, jusqu'au champ de bataille. En quatre-vingt-treize marches, elle avait fait cinq-cents-trente-cinq parasanges ou seize mille cinquante stades ; et l'on dit que du champ de bataille à Babylone, il y avait trois cent soixante stades.

« Tu travailles ? Je te dérange ? Me demande Singh en ouvrant la porte de la cambuse.

### *À propos de Singh*

Singh est le descendant d'une vieille lignée de lettrés chinois. Son grand-père était fonctionnaire de l'Empire, mais son père a eu l'heureuse idée d'être parmi les fondateurs du Parti Communiste. Il y fut toujours partisan d'une ligne à la fois pragmatique et radicale, ce qui lui permit de passer à peu

près à travers les successives purges. Il ne connut de traversée du désert qu'à l'époque où Deng Xiaoping fut lui-même mis à l'index. Je ne veux pas dire, bien sûr, que son père aurait fait ses choix animé par une quelconque intention de réussite personnelle. Ces périodes étaient si troublées qu'un arriviste n'aurait eu à peu près aucune chance de réussir ; il en aurait eu somme toute beaucoup moins que celui qui aurait pris pour boussole une sorte d'éthique intuitive. Comme son père avait passé de nombreuses années en France pour y travailler et poursuivre des études, il parlait très bien le français, et le fit naturellement apprendre à son fils.

« Je viens d'avoir des nouvelles fraîches du Dombas », continue Singh dans un parfait français, et il prend place devant moi. « Comme je sais que tu suis de près l'évolution de la guerre civile, je voulais te prévenir que ce dont tu doutais encore est confirmé par toutes les sources : les forces de la junte sont enfoncées sur tous les fronts. »

« Voilà qui mérite bien d'ouvrir une bouteille de rosé », commenté-je pendant que je cherche les verres et un tire-bouchon. « Et tu ne devineras jamais comment à Kiev on explique la chose », continue-t-il d'un ton impassible. « On crie à une invasion russe. »

Singh a un visage allongé et osseux qu'amincit encore une légère calvitie sur le devant du front. Il est vêtu comme les gens du commun le sont dans les îles de la Sonde, d'une tunique toute noire composée d'une veste de lin sans col, boutonnée jusqu'à l'avant-dernier bouton, et d'un pantalon de toile. Cette tenue modeste lui donne malgré tout un air superbe. La sobriété de sa mise et de sa mine, et peut-être aussi le blanc qui poivre ses cheveux, renforcent ce qui paraît être chez lui une autorité naturelle.

Il semble s'accommoder fort bien de ma cordialité expansive, mais j'avoue qu'il m'intimide parfois. Il ne manque pourtant pas de la partager, mais plus sobrement toutefois. Je sais bien que cette spontanéité chez moi est parfois un peu surfaite, comme en réponse aux cérémonies qui m'agacent. Elle est en l'occurrence inutile avec lui, qui n'en fait aucune. En fait, Singh est pour moi d'abord un personnage reposant, et il me fait découvrir que j'avais perdu l'habitude de telles personnes.

Comme ses ancêtres, Singh reste un lettré, il l'est, quand on commence à le connaître, au point que, malgré son air austère, rien ne lui paraît très sérieux hors les lettres, même pas la musique ou les arts.

### *La fallacieuse lenteur du temps*

Singh m'a emprunté mon appareil photo ces jours-ci, et il a pris dans le jardin du *Numéro Quatre* une série de gros plans de fleurs qui commençaient à faner. Peut-être doit-on être chinois pour avoir de telles idées. Ce sont de grosses fleurs, roses ou blanches, probablement de laurier.

Les pétales sont tachés de brun clair, parfois flétris ; quelques-uns demeurent immaculés. On y voit dans le détail le temps au travail. On y voit le mouvement du temps, alors surpris, saisi dans un instantané, et qui éveille le soupçon sur son apparente lenteur.

Oui, ces images de fleurs immobiles dégagent une étonnante impression de mouvement.

## Chapitre trente

### Le goût des choses

#### *Le numéro quatre*

Le numéro quatre de la petite rue interdite aux voitures dans les deux sens par des escaliers, n'est qu'une porte de fer rouillée sur le mur d'un jardin.

L'Asie du Sud-est est terriblement moderne, c'est-à-dire à la mode, c'est-à-dire que tout s'y démode, devient obsolète, s'y use, se dégrade, s'appauvrit très vite. C'est une tendance irrésistible du monde actuel où toute chose doit être vendue rapidement, et surtout être vendue à nouveau, renouvelée, plus vite encore. Aussi, rien n'y résiste au temps.

Ici, nous ne pouvons vivre que dans le très neuf qui sent encore le siccatif, ou dans ce qui déjà se délabre. Nous pourrions aussi aller chercher du côté du très traditionnel si nous acceptions de nous décentrer, nous retirer dans quelque région perdue, mais ce ne serait plus alors sans d'autres inconvénients. Nous avons trouvé dans cette petite maison de style occidental, au fond d'un jardin abandonné à une nature luxuriante, au bout d'une ruelle toujours déserte et pas très loin du port, un excellent compromis qui a plutôt bien tiré parti du travail des ans. Lorsque je suis arrivé, le soleil brillait. J'aurais pu me croire au Portugal, en Espagne, à Gênes. Depuis quelques jours que les orages se succèdent, cette première impression, alors que je remontais du port couvert de sueur, s'est radicalement modifiée.

Ce que nous appelons « la cambuse » est la cuisine du numéro quatre : de larges carreaux au sol, une table et des chaises de bois robustes, des étagères de bois aussi, un évier et un robinet d'un autre âge, et une fenêtre qui n'a pas besoin d'autres rideaux que celui du feuillage, encore humide de l'orage nocturne. J'aime travailler dans ce lieu parmi les réserves que nous avons ramenées du bord, dans l'odeur des herbes détrempées et le chant incessant des grenouilles.

Singh préfère s'installer dehors, sur la petite table à côté du bassin où il peut fumer à satiété. L'avancée du toit lui permet même d'y contempler la pluie.

#### *Des saveurs*

Depuis ces dernières années, je me pose une question sans lui trouver de réponse satisfaisante : qu'est-ce exactement qu'un arôme ? Curieusement *Wikipédia* a choisi d'en donner une définition juridique, me poussant à me demander comment les législateurs le sauraient mieux que les autres. Pour ce que j'ai moi-même compris, et pas seulement dans la définition juridique, un arôme est une propriété gustative extraite d'un corps naturel à l'exception de toutes les autres, notamment ses principes actifs. Comment est-ce possible ? Je vais faire une comparaison : peut-on extraire d'un corps ses propriétés sonores ? À l'aide d'un magnétophone, on peut enregistrer le bruit d'un ruisseau. On n'extrait rien cependant, on reproduit plutôt. Le son sera une analogie ; quand bien même on le numérise, il n'en est pas moins analogique en entrée et en sortie. Or une saveur n'est pas une reproduction analogique ou même numérique. Elle est un composant à part entière du corps originel. Comment puis-je alors délimiter et extraire cette seule propriété gustative des autres ? Cette propriété n'est pas une abstraction, quelque-chose comme un prédicat : c'est un composé moléculaire.

Comment puis-je extraire ces molécules-là, et non d'autres qui auraient des principes actifs ? J'imagine qu'il n'y a certainement pas de méthode universelle. Si je fais par exemple bouillir des méduses, je détruis leur venin mais pas leur saveur. Je comprends que je peux extraire de feuilles de tabac, d'un côté leur nicotine, et de l'autre leur saveur, pour ensuite les mêler dans une solution de propylène et de glucose. Ce qui peut alors paraître absurde me permet au moins de doser chacune à mon goût. Cependant, comment puis-je considérer la saveur comme un principe absolument non-actif, ne véhiculant que des propriétés gustatives à l'exception de toute autre, un simulacre en quelque sorte ? Je veux dire que ce ne sont pas des propriétés, ce sont des molécules ; et comment des molécules pourraient n'avoir aucune autre propriété que gustative ?

On peut aussi reproduire des saveurs. Les saveurs de fraises ne sont généralement pas naturelles. Elles sont constituées de molécules qui ne participent en rien à la composition de la fraise. Il s'agit alors proprement d'un simulacre, qui ne contient aucun principe actif de la fraise et ne devrait donc avoir aucun effet indésirable sur ceux qui leur sont allergiques. On pourrait bien s'assurer que ce simulacre soit d'une complète innocuité sur la santé humaine, mais comment pourrait-on dire qu'il n'aurait aucune sorte d'effet, si ce n'est gustatif ? Même le son, qui lui n'est qu'analogique, peut avoir des effets actifs : il calme, il énerve, il stimule, il déconcentre...

Peut-être devrait-on poser la question dans l'autre sens. Pourquoi aurais-je besoin d'associer une saveur de fraise, par exemple, à l'absorption de nicotine ? Et plus encore, pourquoi associer la nicotine à l'inhalation de fumée ou de vapeur ? Il y aurait des quantités d'autres moyens d'ingérer de la nicotine. Il se trouve que j'ai associé la prise de nicotine à l'inhalation de fumée ou de vapeur. Il se trouve aussi que ces mouvements respiratoires ne sont pas sans effets non plus sur ma concentration. J'ai remarqué, et l'on m'a même fait remarquer que, devant un clavier, ou une plume à la main, je me livre à des inspirations et à des expirations profondes qui font parfois naître des doutes sur mon humeur. De tels mouvements respiratoires ne sont pas sans analogies avec ceux du yoga. Il me serait certainement facile de dissocier ces « exercices » respiratoires et la consommation de nicotine. Je n'ai cependant pas de bonnes raisons de le faire.

Mais pourquoi associerais-je l'absorption de nicotine et ces exercices respiratoires à certaines saveurs ? Pour retrouver dans la vapeur le goût du tabac ? Ce goût du tabac n'est justement pas le même que celui de sa fumée, pas plus que l'odeur d'un réservoir d'essence n'est celle qui sort du pot d'échappement. D'ailleurs la fumée en tant que telle était plutôt un effet indésirable, comme le goudron et les cendres. À plus forte raison, pourquoi leur associerais-je un goût de fraise, par exemple ? J'observe que tous les arômes qui me rappellent des goûts de nourriture ou de boissons m'écoeurent ; me provoquent des haut-le-cœur à sentir passer par les voies respiratoires ce qu'aurait attendu le tube digestif. Je cherche donc déjà au moins à ne pas associer aux effets de la nicotine et à la respiration, des arômes qui ne soient pas appropriés, qui soient désagréables ou gênants. Il ne reste alors pas beaucoup de choix, car la quasi-totalité des arômes du marché sont alimentaires, même lorsqu'ils sont combinés pour ressembler à des arômes de tabac.

Des arômes pour les vapes, il en est comme des vins. Certains nous séduisent dès la première bouffée, mais deviennent décevants au bout de quelques-unes. D'autres au contraire ne nous surprennent pas agréablement par leurs premières notes, mais le goût qui nous frappe d'abord s'estompe vite et révèle une saveur plus durable. En s'habituant à un goût, le palais le transforme. Un certain temps est nécessaire pour l'apprécier. Il en va de même avec la musique, qui ne révèle sa vraie saveur qu'après l'avoir longuement écoutée ; ou encore, avec l'image aussi bien, qui doit être regardée longtemps.

S'il existe une très grande différence mécanique et objective entre une couleur, un timbre, une fragrance, il n'en est pas de qualitative du point de vue neuronal. Après tout, un autre organisme

vivant pourrait bien percevoir le même objet, la même sensation intime, avec des organes différents. La rencontre d'intelligences extra-terrestres pourrait nous réserver des surprises sur un tel point.

« J'en retiens la leçon dans le cas où nous parviendrions à réaliser notre projet de vol habité. » Me répond Singh avec un sourire impassible.

### *Près du port*

Yashima vient souvent se baigner avec moi près du port. Elle revêt alors une longue tunique de lin écru qui la couvre jusqu'aux mollets, échancrée sur les côtés à partir du genou.

Avant de passer sous la coupe des Anglais, la région avait été occupée par les Portugais. Il me semble qu'il en reste quelque-chose, au moins dans l'architecture. À vrai dire, il ne demeure presque plus rien de ce que les Portugais ont pu construire alors, non, c'est autre chose : plutôt une façon d'occuper l'espace, de tracer les voies et de choisir les lieux à bâtir. Yashima m'a raconté des atrocités que les Portugais avaient commises. « Pourquoi se conduisaient-ils d'une telle façon ? » Lui ai-je demandé. « Compte tenu des conditions de vie qu'ils s'imposaient, je suppose que les commandants voulaient décourager les désertions et les mutineries en annihilant tout espoir d'un secours de la part des autochtones. » M'avait-elle répondu. « C'était une façon de compromettre chacun comme un seul homme. C'est l'un des piliers de l'art militaire. » Je n'aurais jamais imaginé cette réponse, bien qu'elle me parût logique, ni n'avais jamais rien entendu de tel. J'en fus trop surpris pour l'interroger davantage.

Certains vieux quartiers ne semblent pas avoir beaucoup bougé depuis l'époque portugaise, peut-être parce que ces lieux inspiraient moins les Britanniques. Ils demeurent comme des espaces aveugles, quasi invisibles des voies qui les contournent, et encore ignorés des promoteurs. Nous avons découvert un tel quartier près du port où nous avons amarré l'Anabasix. Sa jetée se prolonge par une plage de galets où sont tirés quelques petits bateaux de pêche. Les murs qui la bordent sont érodés ; et leurs escaliers, usés par les pas.

Yashima garde sa tunique pour nager. Je ne la crois pas assez naïve pour se convaincre que sa tenue serait plus chaste qu'un bikini, voire un nu intégral, quand le tissu trempé moule ses formes.

### *Des goûts et des couleurs*

Je ne crois pas que les sensations du beau, ou du bon, du bon à manger comme disait Salvador Dali, tiennent leur force d'elles seules. Je veux dire que si nous apprécions l'arôme d'un bon café, par exemple, c'est parce que nous aimons le café, parce que nous avons une certaine expérience de sa dégustation. On peut dire la même chose d'un vin, de sa fragrance ou de sa robe. On pourrait fort bien, ce serait à la portée de la gastro-chimie contemporaine, donner un arôme de café à un vin. L'arôme pourrait être excellent, et le vin aussi. Quelle impression nous donnerait cependant une telle association ? Je me souviens d'une expérience décevante dans un restaurant dont le propriétaire avait cru avoir une bonne idée en l'éclairant d'une lumière bleue. Or ces teintes bleutées n'avaient pas des effets bien heureux sur le contenu des assiettes et des verres. La nourriture et les vins étaient très corrects, mais gâchés par leur éclairage.

Pourquoi dis-je qu'ils étaient gâchés, puisque j'étais capable de percevoir qu'ils n'étaient pas mauvais ? Parce que précisément une telle appréciation n'était alors que le produit d'une déduction ; oui, d'une déduction au sens littéral : je déduisais, je soustrayais de mon expérience visuelle les goûts seuls, je les gardais pour les apprécier, comme en aveugle. Or, l'expérience gastronomique, l'expérience esthétique, ce ne sont pas des déductions, elles mettent en jeu tout le système sensoriel et propriocepteur. Même une activité qui ne concerne en apparence qu'un seul sens, les met en réalité tous à contribution. Il n'est pas un son qui n'éveille des impressions tactiles, des couleurs qui

n'évoquent des fragrances, des formes qui ne suggèrent des gestes... Ce n'est pas moins vrai pour ce qui concerne les lettres, qui, trompeuses, paraissent ne s'adresser qu'à l'entendement.

En fait, les lettres mettent au moins en œuvre la vision et l'ouïe. On n'écrit jamais sans songer d'un côté, à faire naître à l'esprit les impressions sensibles les plus consistantes possibles, ni sans se préoccuper du balancement de ses phrases et de leurs effets sonores, de l'autre. Il n'est nul besoin de composer de la poésie pour cela, il suffit de garder à l'esprit le souci d'être intelligible.

C'est pourquoi lorsqu'une image nous plaît, ou une saveur, ou une musique, ou je ne sais quoi d'autre, je ne peux imaginer que ce soit pour leurs seules propriétés, leurs caractéristiques propres, mais surtout par d'autres qu'elles évoquent, ou rappellent seulement ; par les autres organes de perception qu'elles suscitent.

### *De la présence*

« Ces questions ont l'air de te tenir bien à cœur ces temps-ci », remarque Yashima en grim pant devant moi les escaliers de pierre, ses sandales à la main. « Ce que tu dis m'intéresse car tu mets en évidence un caractère de la perception, disons symbolique, mais en bousculant nettement les relations convenues entre signifiant et signifié. »

Nous regagnons le quai où est amarré l'Anabasis, après une baignade à la plage de galets. La jeunesse de Yashima la conduit souvent à employer un vocabulaire qui sent encore l'université. Elle manipule avec aisance des paradigmes qui sont encore tout frais dans son esprit, et elle n'a pas cherché à se tailler un lexique mieux ajusté ses propres expériences. Pour ma part, je serais plutôt enclin à utiliser le terme de « présentation », cher à Whitehead. Mais ce terme justement est anglais. Il se traduit plutôt dans l'usage courant du français par « représentation », dont le préfixe suppose une notion de dédoublement qui ne convient plus. Ce que je cherche serait plus proche de « présence ». « Présentation » : faire advenir à la présence ; rendre présent à l'esprit, pas représenter. C'est le parti que j'ai adopté dans [ma traduction](#) d'Alfred N. Whitehead, mais je juge maintenant qu'il prend trop de liberté avec la langue française. Je préférerais aujourd'hui un néologisme, tel par exemple que « présenciation », « présencier » ; « immédiateté de la présenciation ».

Je n'aime pourtant pas inventer des mots. Les lexiques sont toujours trop obèses à mon goût. Entre deux mots, il vaut toujours mieux choisir le moindre, disait à peu près Paul Valéry. Les paradigmes les plus définitifs de la philosophie naturelle ne témoignent pas d'une imagination linguistique remarquable : « travail » ; « masse » ; « densité »... Il suffit de conserver des mots anciens avec une rigueur neuve. Pour la langue anglaise, le mot *presentation* est très bien.

« Qu'importe, ce que tu dis prend en porte-à-faux toutes les fausses questions sur la figuration ou la représentation », tranche Yashima une fois arrivés à bord. « La figuration, précisément, c'est du simulacre, comme un arôme de fraise dans des yaourts ou une glace », commente-t-elle en s'asseyant en tailleur sur la banquette de la passerelle, sa longue tunique encore un peu humide. « Or, l'arôme d'un bon vin n'est pas un simulacre. Il participe à la réalité du vin et ne simule rien. »

« Voilà précisément la question, dis-je, et les saveurs des vapes ne participent à rien du tout. Elles sont des simulacres. Mais pour simuler quoi ? La combustion du tabac ? Or il n'y en a pas. »

« Il s'agit seulement de masquer le goût du propylène qui n'est pas très fameux. – Oui, mais un goût pour présencier quoi ? S'il s'agit de présencier le souvenir d'une cigarette, d'une pipe ou d'un cigare, le résultat ne saurait être que délusoire. – Tu penses vraiment qu'il s'agit d'une question si importante ? – Sur le fond, je crois qu'elle est celle de l'avenir de l'espèce. »

Yashima reste pensive un moment, puis, son esprit encore chargé de ses études toutes fraîches, elle me demande : « Tu veux dire, dans le sens où *l'Enquête sur l'Entendement humain* de Hume a eu une telle importance sur la modernité ? »

# Chapitre trente-et-un

## Au numéro quatre

### *Les conquérants*

Je n'avais jamais bien réalisé que Francis Drake avait traversé le Pacifique à hauteur de l'équateur après avoir semé la panique dans les colonies espagnoles d'Amérique, pour rejoindre les archipels de l'Asie du Sud-est. Je savais qu'il s'était manifesté dans ces deux régions, mais sans songer que ce fut au cours d'un même voyage. Il était donc le second navigateur à avoir traversé le Pacifique après Magellan, et cela dès la fin du seizième siècle. J'en suis surpris en songeant qu'il fallut ensuite attendre Cook et La Pérouse pour que commence une véritable exploration du Pacifique, soit deux bons siècles.

Il est vrai que le contournement par le [détroit de Magellan](#), ou par le [cap Horn](#), découvert, lui, par Drake, se révélait peu exploitable à cause de la trop grande distance et des risques du trajet. Il était plus profitable pour les Espagnols d'organiser leurs lignes maritimes le long de la côte occidentale des Amériques, et de transporter les marchandises par la terre à travers le Panama, avant que n'y soit creusé un canal. À plus forte raison, les autres nations européennes n'avaient pas d'intérêt à contourner les Amériques pour rejoindre l'Orient. La nouvelle route des Indes fut donc une impasse, du moins tant que ne fut pas découvert le passage du Nord-ouest, et encore, puisque cette affaire n'est, semble-t-il, toujours pas réglée.

La mortalité au cours de ces voyages était considérable, et cela jusqu'au dix-neuvième siècle. De l'expédition de Magellan, qui y laissa la vie, et de celle de Drake, ne revint qu'un navire sur cinq. Des deux-cents-vingt hommes de La Pérouse répartis sur deux navires, ne demeura même aucun survivant.

Ceux qui risquaient ainsi leur vie comme si elle ne valait rien étaient pourtant des hommes de grande valeur. Les commandants étaient tout à la fois d'excellents navigateurs, des hommes de guerre, des savants, des astronomes, des cartographes, des diplomates... Ils excellaient dans tous les multiples domaines où ils exerçaient leurs compétences. Des savants et des lettrés participaient à ces expéditions, et même les hommes d'équipage possédaient ou acquéraient des aptitudes stupéfiantes. Ils étaient capables à l'aide de leurs seuls outils de réparer leurs navires avec les matériaux qu'ils savaient trouver sur place, ils effectuaient des actes chirurgicaux dans des conditions effrayantes, maniaient des cartes et des sextants, assuraient leur pitance, se défendaient de tous les dangers ; ils savaient manier les armes à feu et les armes blanches ; et ils vivaient pourtant pendant de longues années dans des conditions inhumaines, perdant leurs dents à cause de la nourriture, perdant leurs doigts à cause du gel, perdant leurs membres dans les combats, et pour la plupart, perdant jusqu'à la vie.

Les jonques chinoises et les boutres arabes n'avaient rien à envier aux caraques européennes, au contraire, ni les cartographes, ni les marins, ni les capitaines... Il est alors probable qu'on ne trouvait nulle part ailleurs qu'en Europe des hommes assez fous pour s'imposer une telle vie et la risquer de façon si audacieuse.

Pourquoi agissaient-ils ainsi ? Pour la Croix, pour la Couronne, comme ils l'affirmaient énigmatiquement ? Était-ce bien ce qui les faisait dépasser les limites de l'humain ? Et si l'on

m'offrait aujourd'hui-même de m'embarquer pour Alpha du Centaure avec un équipage compétent et prêt à tout, à la condition que nous acceptions tous d'affronter de semblables privations et de tels risques, aurais-je vraiment d'autres raisons pour partir que de vouloir y aller ? Et même s'il me fallait dire que je le fasse pour la Croix, pour la Couronne, pour m'enrichir ou pour d'autres sornettes, je n'hésiterai pas une seconde.

« Les effets optiques de ces espaces en cours », comme disait Yashima, que ne ferait-on pas pour aller voir ce qu'il en est sur place ?

Ces vastes archipels de l'Asie du Sud-est me paraissent aujourd'hui plus modernes que le monde Atlantique, au moins pour les tonnes d'immondices qui encombrant leurs plages, et qui fournissent les immenses décharges publiques. Il est dur d'imaginer la place qu'ils avaient ouverte au rêve héroïque et brutal des *Conquérants* que chantait José Maria de Heredia. Une telle remarque confine à la platitude, si l'on ne considère pas cette étrange relation que tissent le rêve et la réalité, et si l'on oublie comment les temps passés contaminent le présent.

### *Le cinéma français*

Nous avons regardé hier soir quelques courts films de Guy E. Debord ; nous les avons vus sur mon portable car il n'y a aucune télévision au *Numéro Quatre*, pas plus qu'à bord. Ils étaient aimablement sous-titrés en anglais, accessibles donc à Yashima, qui n'avait jamais rien vu de tel. Nous passerons peut-être ce soir *la Société du spectacle*, ou un autre long métrage. Singh non plus ne connaissait rien du cinéma français. Ils n'avaient jamais seulement entendu parler de [Jean-Marie Straub et Danièle Huillet](#).

Singh connaissait le nom de Debord et de son livre *la Société du spectacle*, mais il croyait qu'il s'agissait d'un simple théoricien d'extrême-gauche ; certainement pas du premier cinéaste à avoir inventé un usage poétique de la pellicule. Debord n'aurait peut-être pas souscrit cependant à l'acception que Singh prête au mot *poétique*. « Assimiler le cinéma à un art m'a toujours fait sourire, mais là, a-t-il dit, je dois reconnaître que je me trompais. Comment est-il possible qu'un pays tel que la France, dont la culture a dans tous les domaines un rayonnement mondial, et où fut inventé le cinéma lui-même, aient des œuvres cinématographiques tout aussi remarquables que complètement inconnues ? »

« Je pense que cela tient au cinéma lui-même, a répondu Yashima. Il est au mieux un divertissement collectif, et au pire un outil de propagande ; du moins tant qu'il est diffusé dans des salles de spectacle ou sur le petit écran. Tout art est déterminé par ses moyens de publication. Aujourd'hui le net lui ouvre peut-être un autre usage. Je ne serais pas étonnée qu'en France non plus personne ne connaisse Debord mieux que nous ; que très peu de gens aient vu ses films, ou aient seulement compris ce qu'ils voyaient. »

« Est-ce que je me trompe ? » M'interpelle-t-elle.

« La façon dont nous pouvons voir des films aujourd'hui change évidemment leur nature, dis-je sans répondre à sa question. Nous pouvons interrompre la lecture, revenir en arrière, repasser des plans, comme nous l'avons fait hier. Oui, il s'agit plus alors de lecture que de spectacle, et l'ouvrage devient différent. Le cinéma français reste finalement toujours en avance sur son temps, et même sur les usages dominants du net. »

Pour autant, je trouve que le disque compact, s'il est bien fait et permet la navigation commode entre les moments d'un film, et plus encore ce que nous permettaient les magnétoscopes avec les cassettes vidéo d'il y a vingt ans, est supérieur à une diffusion sur *YouTube* ou chez l'un de ses concurrents. Et pourquoi d'ailleurs les vidéos sont-elles hébergées systématiquement sur *YouTube*, avec le traçage des visiteurs qui en découle, les publicités qui perturbent, ou les suggestions qui finissent

par déranger plus encore ? N'importe qui en principe peut héberger les films qu'il veut sur son propre serveur. Tout reste encore à inventer. Même sur le net, les producteurs s'accrochent à la vieille forme du cinéma que dénigre Yashima.

### *Des progrès et des régrès*

Mes vidéos que j'avais placées sur mon site ou quelques autres, ne s'ouvrent plus. Il y aura bientôt un an que je l'ai remarqué. C'est un problème de gestion d'autorisation : J'avais eu la mauvaise idée de les encoder dans un format propriétaire. Je devrais donc les ré-encoder, et modifier en conséquence le code des pages concernées. Je n'ai pas envie de le faire ; je commence à être dégoûté par ces problèmes de gestion de droits.

La question est de savoir si les ouvrages que je réalise m'appartiennent ou appartiennent aux propriétaires des programmes que j'ai employés. Personne ne contestera naturellement qu'ils m'appartiennent, et l'on me dira au contraire que ces programmes ont pris des dispositions pour protéger mes droits. En attendant, les vidéos que j'ai réalisées et mises en ligne moi-même sont bloquées par des dispositifs de protection auxquels je n'ai rien demandé, et qui rongent l'internet comme des vers.

L'internet est en train de partir en morceaux. Il est détruit par des gens qui n'ont même pas des idées très claires sur ce qu'ils cherchent ; des gens qui voudraient seulement le rentabiliser ; d'autres en faire un outil de contrôle généralisé ; d'autres encore, le rendre plus accessible à tous ; et d'autres même le rendre plus performant encore. Ils sont hélas chacun devant le numérique comme un canard qui a trouvé des bretelles.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que les nouvelles inventions servent d'abord à des tâches du passé auxquelles elles ne sont pas particulièrement destinées, avant qu'elles ne dévoilent les nouveaux usages qui les caractérisent. Bien des inventions au cours des âges ont été incapables de dépasser ces premiers stades. Les unes échouant à servir les anciens usages, et disparaissant pour des siècles avant d'être redécouvertes, comme la vapeur bien après Héron ; les autres ne parvenant pas à les modifier, et disparaissant elles aussi, car n'apportant que des complications.

Parmi les raisons de renoncer au progrès, il en est de plus séduisantes que d'autres. Les Japonais notamment ont négligé l'usage de la roue au motif qu'elle laissait des sillages disgracieux sur les chemins de terre. Ils renoncèrent encore aux armes à feu, bruyantes, et n'exigeant pas une dextérité et une concentration comparable au tir à l'arc.

Je vois une confirmation que ces raisons étaient bonnes dans la rapidité avec laquelle ils ont toujours su rattraper leur apparent retard. Il est peut-être plus profitable après-tout de renoncer aux techniques nouvelles plutôt que d'en limiter l'usage à des pratiques anciennes, ce à quoi ni les unes ni les autres n'ont rien à gagner. Voilà sans doute un point névralgique de l'époque.

### *Les mots sont des objets merveilleux*

Les mots sont des objets merveilleux, car ils s'émancipent de tout ce qui est susceptible de leur servir de support, encre et papier, cire, sable... Ils s'émancipent aussi bien de l'encodage, et ils s'émancipent même de la langue. Tout le monde a entendu parler du couteau sans manche qui a perdu sa lame. Le texte est comme un couteau qui peut perdre sa lame et son manche tout en demeurant le même texte. Une telle chose était sans doute unimaginable avant que l'écriture n'ait été inventée ; et même après, elle n'est pas une évidence si aisée à concevoir. Il n'est qu'à penser à toutes les vertus magiques prêtées à des textes ou à des formules au cours des temps historiques. C'était quand même bien une intuition confuse de la puissance du signe écrit, même si elle était mal interprétée.

N'est-il pas merveilleux qu'un texte puisse être traduit tout en demeurant le même texte. Certes une traduction peut être aussi une trahison, mais quelquefois c'est tout le contraire : la traduction le révèle mieux, l'épure. Cherchant à retranscrire des mouvements de pensée qui ne sont pas naturels dans la langue cible, la traduction doit en forcer les ressources, aller plus loin que les lieux-communs, faire des choix qui n'avaient peut-être pas effleuré l'esprit de l'auteur.

C'est très remarquable lorsqu'on se traduit soi-même et où l'on doit s'interroger sur ce qui paraissait naturel : dois-je traduire « on » par *one*, ou par une tournure passive, et pourquoi pas par *you*, à la façon d'un auteur latin ? Il n'est pas rare alors que je corrige mon texte source en le traduisant. Le « there is » par lequel je traduis « il y a » me suggère de le remplacer par « il est ». Naturellement, on hésite parfois à prendre trop de libertés avec le texte d'un autre.

Il y a là une virtualité du texte, quelle que puisse être son actualisation ; une puissance qui a bien quelque-chose de magique. Il n'est pas si difficile alors d'imaginer ce que le numérique peut encore ajouter au textuel.

Il ne me semble pas si difficile de comprendre que ce que la numérisation apporte ici au texte est bien plus essentiel que les ressources qu'il offre, certes plus visiblement, au calcul, et plus trivialement encore au son. Précisément, le texte est à la jonction de l'écriture mathématique et de la musique, comme j'ai tenté de le montrer le plus rigoureusement que j'ai pu dans mes [\*Remarques provisoires\*](#).

### *La part de l'ombre*

L'ouvrage de Georges Bataille, *la Part maudite*, n'a jamais retenu l'attention qu'il méritait. J'entends par là que personne ne paraît avoir jugé bon de s'en servir, d'en tirer parti et d'en prolonger ainsi les prémisses. L'idée de ramener l'une à l'autre l'aliénation économique et celle religieuse du sacré était des plus lumineuses. Les conclusions de l'ouvrage sont pourtant décevantes, et même consternantes en regard de ce qui les précède. Comment Bataille peut-il trouver cette part maudite du monde contemporain dans la course à l'armement nucléaire, alors qu'il serait évident, même pour un enfant, qu'elle est dans le spectacle.

*La Part maudite* de Bataille s'éclaire et devient bien plus lumineuse à la lumière de *la Société du spectacle* de Debord, et réciproquement. Et à ces lumières conjuguées, les écrits tardifs d'Antonin Artaud, *Pour en finir avec le jugement de Dieu*, semblent nettement moins inspirés par la pathologie.

Mais enfin, je comprends qu'on puisse préférer se laisser séduire par l'obscurité même de ces textes, un peu comme dans ma jeunesse, on préférerait écouter des chansons en anglais qu'on ne comprenait pas ou mal. On peut reconnaître là aussi cette fascination des mots dont témoignait en d'autres temps le goût pour les formules magiques. Quand la lumière est basse, les ombres sont plus grandes et paraissent fantastiques.

## Chapitre trente-deux

### Plus tard au centre de l'univers

#### *Ici-haut*

Le ciel est en train de se dégager en dévoilant la pleine lune au sommet du ciel, tandis que de longues lames respirent lentement sur l'étendue de l'océan. À gauche, à l'est, sur la ligne de l'équateur, exactement à mi-distance de la rouge Betelgeuse et de Rigel la bleue, je distingue nettement les trois étoiles parfaitement alignées à la verticale, qui marquent la ceinture d'Orion, tel qu'il était dessiné sur les figures antiques des constellations.

Il existe plusieurs façons de voir le ciel. Il peut être une voûte, un grand manteau jeté sur la lumière éternelle qui le transperce par des milliers de trous. Si l'on adopte cette vision, on devra admettre qu'il existe alors sept cieux qui se devinent par les orbites de planètes et leurs mouvements erratiques. Cette vision fut partagée par la plupart des grandes civilisations.

Il en est une plus moderne que l'on peut faire remonter à Galilée, mais qui est en réalité plus ancienne, qui était déjà probablement celle des pythagoriciens, et sans doute aussi celle des civilisations védiques. Elle consiste à ne pas mettre la terre au centre, mais le soleil. Or, si le soleil est au centre, il n'y a pas un seul centre. Chaque étoile est aussi un soleil autour duquel tournent probablement d'autres planètes. Dans ce cas, le ciel nous montre un monde qui n'a ni centre ni bord.

La première façon de voir le monde lui donne un centre : là où je suis ; et une limite : la sphère des étoiles fixes au-delà de laquelle est la lumière éternelle. Elle suppose même une relation particulière entre moi ici et maintenant, et cette lumière. Je ne renoncerai jamais à reconnaître dans une telle vision une part de vérité profonde, j'entends surtout dans cette vision l'intuition d'une relation intime entre l'existence déterminée particulière et la lumière éternelle, quelque-chose de l'ordre de l'incarnation et de la transsubstantiation.

Le Christianisme a voulu limiter cette relation à celle d'un Dieu et d'un seul homme. La tradition abrahamique y voyait celle entre un Créateur et chaque homme, mais à l'exception de toute autre forme de vie. À ce propos, la critique ne s'est pas assez demandé pourquoi Nietzsche avait fait parler Zarathoustra ; Zarathoustra et pas un autre.

La seconde façon de voir possède cependant, si j'ose dire, un supplément de vérité. De nos jours où les hommes ont commencé quelques petits vols d'essai au-delà de la stratosphère, elle est même la seule représentation qui résiste à notre expérience. Pour autant, de tels suppléments de vérité ne valent pas bien lourd à mes yeux. Si nos expériences et nos inférences ont pu substituer cette seconde vision du monde à l'ancienne, pourquoi ne finiraient-elles pas par nous en proposer une troisième, puis une quatrième, et toujours de nouvelles venant démonter la précédente ?

La seconde façon de voir devrait à mon sens plutôt être saisie comme une façon de tirer le voile, ôter ce manteau mité qui masquait la lumière éternelle, voir enfin de l'autre côté, pénétrer de plein pied dans ce septième ciel pour découvrir ce qu'il cachait.

Il ne cachait rien. Car dans le fond, de l'autre côté, de l'autre côté du firmament, il n'y a rien – ou plutôt, il y a toujours la même chose ; toujours la même chose qui n'est jamais la même chose : la diversité illimitée et rayonnante du réel. En cela, cette nouvelle vision du monde calomnie bien moins la première qu'elle n'en révèle la vérité, et au fond qu'elle ne la confirme. *Ce qui est en haut*

est comme ce qui est en bas. Il n'y a à vrai dire ni ici-bas ni au-delà ; seulement un ici-haut. Je pense honnêtement qu'à toute époque les sages l'ont su ; et les braves aussi, sinon ils ne l'auraient pas été. Le plafond devient une profondeur.

Comme je le disais l'autre jour, c'est moins une question de représentation que de présenciation. Je vogue tranquillement sur des courants qui se déplacent, à la surface d'une planète qui m'entraîne à mille six-cents kilomètres-heure à sa surface, et à cent-huit mille kilomètres-heure autour du soleil, qui tourne plus vite encore autour du centre de la voie lactée qui l'entraîne aussi et qui se déplace et s'étend elle-même plus vite encore, etc. Et je sens battre mon cœur, ma poitrine respirer, et je sais que ma main est ma main, que mon pied est mon pied sans avoir besoin de preuve, et je vois aussi loin que ces nuages d'étoiles au-dessus de la mer, et je sais que tout cela est réel. Et je vogue tranquillement parmi la longue respiration des lames.

### *Paroles dans la nuit*

« Si l'on adopte la conception galiléenne, ou même pythagoricienne telle que nous la connaissons à travers Aristote qui la réfutait, on a *ipso facto* la théorie de la relativité. Ou plutôt, on a la relativité sans la loi d'équivalence de la masse et de l'énergie, c'est-à-dire qu'on n'en a pas grand-chose. On pourrait bien cependant imaginer encore cette équivalence, mais pas la quantifier. Pourtant tout était là. Il ne manquait que l'ingéniosité et la folie des conquérants. »

Je parle dans l'obscurité de la passerelle, et je ne distingue pas mes interlocuteurs qui se tiennent d'ailleurs derrière moi, près de la table. Parler ainsi dans l'obscurité donne une certaine impression de monologuer. On ne prend que trop appui la plupart du temps sur l'expression de nos interlocuteurs. Rien de tel alors. Je demeure seul en face de mes paroles, et même de mes silences.

J'entends enfin la voix de Singh qui poursuit dans mon dos. « Toute la physique moderne repose sur un paradoxe : la vitesse de la lumière. Comment cette vitesse peut-elle être absolue dans un monde où tout est relatif ? Une vitesse est nécessairement relative à un point considéré comme fixe, comme on l'apprend avec des problèmes de trains dans les écoles élémentaires. Comment la vitesse de la lumière peut-elle être constante quel que soit le point d'où on la mesure ? Comment la vitesse qui va dans la direction de la terre peut-elle avoir la même vitesse que celle qui vient à son rencontre ? Voilà qui défie l'arithmétique la plus élémentaire. Et comment définir la direction et la vitesse de la terre sans point fixe ? On peut toujours arguer que la plupart des mouvements ont des vitesses négligeables en comparaison de celle de la lumière, mais à ce compte, tout calcul relativiste se fait sur des quantités négligeables qui dans la plupart des cas ne donnent pas des résultats différents de la mécanique classique. »

« Le mouvement des galaxies ne se fait déjà plus à des vitesses négligeables », remarqué-je. « Même si la terre tourne plutôt lentement autour du soleil, elle n'en est pas moins entraînée dans le mouvement de la Voie lactée tout entière. Je ne connais pas la vitesse de celle-ci, mais elle se mesure déjà en kilomètres-secondes. »

« C'est un point qui me rappelle la démonstration mathématique que tu avais faite sur l'île de Tarporo », reprend Yashima en s'adressant à moi. « Tu casses un crayon, et tu en obtiens deux. Voilà bien une façon de définir l'essence rationnelle des nombres ; c'est-à-dire les nombres comme des fractions. Et en effet, tout système numérique a une base : décimale, binaire, hexadécimale, duodécimale, etc. Tu définis donc une unité qui a la figure :  $2/2$  ;  $10/10$  ;  $12/12$  ;  $16/16$  ; etc. Or le monde que nous découvrons nous prive d'unités. »

« Je ne te suis pas », dis-je sans quitter des yeux l'écran que j'ai mis en mode nuit pour ne pas m'éblouir. « Je ne saisis pas le rapport. »

« La base peut bien être arbitraire, mais, de même que l'unité est toujours conçue comme rationnelle, c'est-à-dire fractionnelle, le nombre s'entend toujours en regard d'une totalité unique, même inconnaissable, du moins tant que tu restes dans une perspective aristotélicienne », poursuit-elle d'une voix à peine plus forte qu'un murmure, et à laquelle son accent donne comme une impression de léger clapotis, en contraste avec le long souffle des vagues, mais avec malgré tout quelque-chose de liquide et de calme en commun. « Tu peux concevoir un infini, mais infini seulement en regard de tes capacités de le connaître. Cet infini n'en demeure pas moins une totalité finie à un moment donné. C'est précisément ce que nous n'avons plus. Même un infini qui pourrait être plus modeste en regard de la finitude de nos moyens de le connaître, n'est à aucun moment fini, car il est en cours, et ne peut pas offrir un point fixe pour la pensée. »

« Je crois te comprendre », poursuit la voix tranquille de Singh dans mon dos. « Je pense à l'image dont se servait Georg Cantor pour expliquer le transfini, d'un hôtel qui aurait un nombre de chambres infini, et auquel on ajouterait une chambre entre chacune. Dans les deux moments où nous avons un hôtel infini et celui où des chambres lui ont été ajoutées, nous avons des infinis stables, et pour tout dire finis. Or dans un monde non aristotélien, nous avons plutôt à faire à des infinis moins imposants qu'un hôtel infini, mais dont le nombre de chambres ne serait jamais stable et donc jamais connaissable, même par une intelligence aux capacités illimitées. Mais je ne vois pas non plus la relations qu'il y aurait avec le paradoxe de l'absence de point fixe qui t'y fait penser. »

« Elle me semble évidente », dis-je comme pour moi-même, car parler dans la nuit sans se voir donne une impression de s'adresser à soi-même d'abord, et rapproche la parole de l'écriture. « Pour autant, cette évidence s'ouvre sur des profondeurs abyssales. »

### *La conquête du réel*

Je comprends le point de vue de Singh qui voit dans l'absence de point fixe la faiblesse de la physique contemporaine et la principale cause de sa complexité. Cette complexité s'accommode fort bien de la technique, et ne lui fait pas peur. Elle participe même très bien de la complexité technologique, mais elle ne fait pas le jeu de la science et de la philosophie. Celles-ci marquent le pas devant la vitalité de l'innovation technique, et cette vitalité même n'est pas dépourvue d'une certaine stérilité, se cantonnant à d'infinis, et parfois dérisoires enrichissements de ce qu'on connaît déjà. Singh pense donc que dépasser le paradoxe du point fixe est la clé de la conquête spatiale.

Je comprends finalement la relation plus intuitive que logique, que Yashima tentait de dessiner. Un ensemble sans limite n'a évidemment aucun point fixe, un point immobile d'où l'on pourrait par exemple mesurer un mouvement. Nous savons pourtant très bien contourner une telle difficulté. Il nous suffit de prendre n'importe quel point et de dire : « Voilà, ce point est fixe, immobile et central. Voilà, tout commence ici. » Il nous suffit de tracer à partir de ce point la ligne des abscisses et celle des ordonnées. Et rien ne nous contraint à tracer seulement deux axes, car rien ne nous convainc qu'on ne puisse tracer qu'une seule perpendiculaire à partir d'un seul point ; ni même trois axes pour un système à seulement trois dimensions.

Rien ne m'interdit d'affirmer : « Voilà, le centre de l'univers est ici, précisément, sur la passerelle de l'Anabasis. Sous ce centre, la mer glisse d'un long flot continu, et au-dessus de lui, tournent l'univers entier et ses cieux successifs. »

Du point de vue relativiste, rien ne m'interdit de le dire, et de revenir alors paradoxalement jusqu'à l'antique conception aristotélicienne. Aristote avait déjà bien compris que la supériorité de son système tenait à ce qu'il y plaçait l'observateur en son centre, mais il ne pouvait pas aller jusqu'à dire que tout point choisi arbitrairement pouvait en être un. Naturellement, à partir de

chacun de ces points, l'univers a un ordre. Il a donc une infinité d'ordres, d'ordres virtuels mais bien réels pourtant, et actualisables à tout instant.

« Lorsque je regarde une photographie, je peux observer l'ordre complexe dans lequel l'espace est représenté. Je peux déplacer cette photo devant mes yeux, et il arrivera un moment où je n'y distinguerai plus rien ; mais je peux aussi me déplacer dans l'espace réel à partir du point où la photo a été prise. Je pourrai vérifier alors que l'espace tout entier se réorganisera à partir de mon mouvement. » Dis-je en me rendant à peine compte que je parle.

« Oui, ces dernières décennies, beaucoup d'expériences ont été réalisées sur les comportements magnétiques des particules. » Répond Singh comme s'il prolongeait sa propre pensée. « Mais elles se heurtent à l'extrême lourdeur des dispositifs technologiques d'une part, et de l'autre, à des problèmes philosophiques indécidables. La science n'y trouvera plus son compte. Colomb n'a pas conquis le nouveau monde avec des expériences de laboratoire. Tôt ou tard, nous devons nous déplacer dans des espaces immenses pour vérifier empiriquement [le comportement des règles et des horloges en mouvement](#). Ta formule est parfaite : “Se déplacer dans l'espace réel à partir du point où la photo a été prise.” »

« Les gouvernements ne feront rien, n'étant plus contraints par la situation comme pendant la Guerre froide, ou comme lorsque l'Occident chrétien était confiné par les nations Musulmanes », poursuit-il après un moment de silence pendant lequel il a peut-être comme moi entendu une légère différence du bruit de l'eau contre la coque après que de petits nuages soient passés devant la lune. « Les puissantes corporations publiques ou transnationales qui les contrôlent, non plus, car leurs intérêts ne vont pas dans le sens du progrès dont elles ne se réclament plus, mais de la domination. La réalisation, comme toujours, est entre les mains d'hommes libres, avec des moyens libres et ouverts. »

# Mode d'emploi

## *Un livre numérique*

Ce livre est écrit sur le clavier d'un ordinateur, et il est conçu pour être lu sur l'écran d'un ordinateur, que ce soit une machine de bureau, un portable, une tablette ou un ordinateur de poche. Le lecteur est donc supposé connaître sa machine et ses programmes, et savoir s'en servir sans devoir passer par une interface trop explicite pour naviguer, grossir ou rétrécir l'affichage, afficher une image, etc.

Ce livre a été écrit sur le clavier d'un ordinateur en cherchant à tirer tout le parti des outils numériques et de l'internet, et il est destiné à être lu dans ces mêmes conditions.

## *Le livre doublement ouvert*

L'un des avantages d'un livre numérique est qu'il ne s'ouvre pas seulement du côté du lecteur, mais aussi de l'autre, du côté du web, sur le monde environnant. Plutôt que de réécrire, voire de recopier de la documentation extérieure, ou de se lancer dans des descriptions inutiles, ou encore d'accorder une trop grande confiance à la culture générale d'un lecteur, le livre numérique propose des liens qui l'invitent à aller y voir de lui-même sur des sites externes, dans le cours de la lecture. Ceci est à l'évidence une dimension nouvelle, une nature différente du texte, indéfiniment ouverte, où, sur la même fenêtre, il est possible de glisser d'un ouvrage à l'autre sans rupture, et dont les contenus font et ne font pas partie du livre, mais participent du moins de la lecture.

Naturellement, rien n'interdit de chercher ces compléments de sa propre initiative partout où l'on en éprouve le besoin. Il est même vivement conseillé de le faire : cartes géographiques, illustrations sonores, etc.

## *Le livre en procès*

Ce livre est édité en ligne en même temps qu'il est écrit. Pas tout à fait « en même temps » cependant ; trop de réécriture sont nécessaires, surtout au début. Il serait peu avisé d'offrir à la lecture un texte destiné à être profondément remanié. Une fois que l'ouvrage a commencé à prendre forme, les modifications sont en principe moins fréquentes et moins profondes... enfin, on verra.

Le parti-pris de laisser lire un texte avant qu'il ne soit achevé offre d'abord l'avantage de pouvoir se relire comme avec un regard neuf. On se donne aussi l'opportunité d'avoir des retours en cours d'écriture ; critiques, corrections, suggestions. On y trouve enfin un moyen de contrebalancer la trop grande facilité que le numérique donne aux corrections perpétuelles, et de retrouver en partie les contraintes de la plumes.

## *L'édition finale*

L'édition originale d'un livre numérique est forcément la dernière. L'édition complète et finale sera composée de trois versions : l'une en HTML pour être lue sur un navigateur ; l'une en PDF pour faciliter la recherche, les annotations, ou l'impression ; et une dernière au format ODT, pour des corrections ou des annotations à l'usage de ceux qui voudraient bien participer à la finalisation, pour le rééditer et au besoin l'imprimer selon ses goûts et ses besoins, ou pour tout autre usage à imaginer.

Dans sa version HTML, le livre est composé d'une page d'entrée, d'une note de versions, d'une table des matières, d'une série de pages de quatre chapitres chacune, de deux pages consacrées à des illustrations, et de ce *Mode d'emploi*. L'ensemble est navigable à partir de la table des matières qui ouvre les liens dans un nouvel onglet. Il suffit donc de fermer une page pour y retourner (on pourra toujours cependant trouver un lien avec elle à chaque en-tête de page).

# Table des matières

## L'Anabasis

Chapitre un – L'Anabasis.....	3
Journal de bord – À Massalia – Le nom de Massalia – Chez Onyx – Massalia	
Chapitre deux – Vers le sud.....	7
Par-delà le vrai et le faux – La poursuite du voyage – Atlantique – La ville – Des murs et des jardins	
Chapitre trois – Au nord.....	11
La baleine arctique à défenses – Bien plus loin – Le discours du système – D'une question de sophistique – Le yourtchi	
Chapitre quatre – Retour en mer.....	15
Les Phocéens – Essais en mer – Des maux des mots – De l'énergie et de l'attraction des corps	
Chapitre cinq – Malaisie.....	19
Cybèle, mater deum – De la profondeur et de la surface – Joumra – Une ville construite à la campagne – Les travaux et les jours – Batu Caves – De retour à Massalia	
Chapitre six – À Phocée.....	23
La pandémie du tourisme et le kitsch – À propos de kitsch – Avec Joumra – Pour faire bon usage des livres numériques – La force – Paroles de Joumra	
Chapitre sept – Questions profondes.....	27
Les malons – Fin d'hiver en Méditerranée – Un rêve – Les mystères de la vallée de la Klang – Sibyllines mouettes – Dans la profondeur historique – Sur la spécificité de la période historique – Propédeutique – Les tortues volantes des îles Pasir Berang	
Chapitre huit – Profondeur et perspective.....	31
L'Eretmochelys mydas – Actualité et profondeur historique – Perspectives – Notes sur la désintégration du spectacle – Impressions marines – Les théories de l'improbabilité – En Asie	
Chapitre neuf – Mer de Chine.....	35
Jugement esthétique et poussée – Des vagues – De l'océan – L'Eretmochelys mydas ressemble à un galet – De l'improbabilité et du vivant	
Chapitre dix – Bruits et murmures.....	39
Les tortues marines sont menacées – Du vivant – Du vivant toujours et de l'idolâtrie – La force de la fiction – Dans le même ordre d'idées	
Chapitre onze – À propos de puissance.....	43
Le bruit de la mer et les langues – Où je suis – Sur le continent – Le théâtre d'ombres malais – Voile triangulaire et signe écrit	
Chapitre douze – Mers du Sud.....	47
Versification – L'océan Indien – L'Indonésie – De la force des choses – Force et fragilité de Joumra – De la résistance	
Chapitre treize – La parole et le geste.....	51
Remarques en forme de koan – Causerie vespérale – Le spectacle se désintègre en trompe-l'œil – Le Gamelan	

Chapitre quatorze – De l'improbabilité.....	55
Au repas – Le tembang sunda – La péninsule malaisienne et les îles de la Sonde – Nouvelle lune – Le style c'est l'homme – Un koan de Shimoun	
Chapitre quinze – Des manifestations de l'inertie.....	59
L'étonnante lenteur de l'eau – Inertie et travail de l'esprit – Ni hic ni nunc – Re : Inertie et travail de l'esprit – La fleur absente de tous bouquets – Réponse à R.C. – Les feuilles de style et l'homme	
Chapitre seize – Au Nord-ouest de la Mer Blanche.....	63
La murène – D'un travail de chroniqueur – L'Ouest et l'Occident – Un centre dérobé du monde – Géographie de Strabon – Onyx dans les courants du temps – Mers du Sud	
<i>Deuxième partie</i>	
Chapitre dix-sept – La Cité Cebdrî.....	67
Entre Mer Blanche et Mers du Sud – Le port d'attache de l'Anabasis – Dans les alcôves de la cité Cebdrî – Tâches de fond	
Chapitre dix-huit – Avec Rafi.....	71
Dialogue matinal – L'Évangile de Marie – La cité céleste de Cebdrî – Sur le départ – Des lettres et de la culture	
Chapitre dix-neuf – Dans l'épaisseur du temps.....	75
Le Majapahit – À Tarporo – Sur le temps – Sur la réalité du temps – Sur le texte de Kilkov – Le long ruissellement des vagues	
Chapitre vingt – Yashima ou de l'évidence.....	79
Comment les choses viennent à la conscience – Évidence et croyance – De singularités culturelles – Une perpétuelle matinée de printemps – Nuages	
Chapitre vingt-et-un – Sur la frontière.....	83
De l'inférence – Du temps et des causes – La Frontière – ÉpaulardsL'Arctique	
Chapitre vingt-deux – La vie de l'esprit.....	87
Profusion et privatisation du savoir – Rites marins – De la profusion inextricable – Une cartographie de l'esprit – Des mandarins	
Chapitre vingt-trois – Retour à Tarporo.....	91
Le concept de dharma – Inférences rapides – Une cime au niveau de la mer – L'esperluette	
Chapitre vingt-quatre – Les mystères de Tarporo.....	95
Sous la surface – De la vaine profusion encore – Sous la base – Les Unangas – Une nouvelle vient de tomber – Dans le cœur de l'île.....	98
Chapitre vingt-cinq – Langage et Histoire.....	99
Le rasoir d'Ockham – Colloque souterrain – Dîner avec Shimoun – Faits de langage	
Chapitre vingt-six – Avant le départ.....	103
Un énorme mammifère marin --Tradition et création – Longtemps après que les rhitiles ont disparues – Sur le départ – On n'a jamais inventé la roue	
Chapitre vingt-sept – De la profondeur et de la surface.....	107
L'État profond – J'ai changé d'interface – À propos de Moondog – Le bouddha des toilettes – L'orage la nuit	
Chapitre vingt-huit – Tant et tant de projets.....	111
Free Software on the final frontier – Bonjour chez vous – Encore à propos de nains et de géants – SinghEncore un projet	

<i>Épilogue</i>	
Chapitre vingt-neuf – L’Anabase de Xénophon.....	115
Après la mort de Cyrus – Of digitacy – Le choix de Cléarque – À propos de Singh – La fallacieuse lenteur du temps	
Chapitre trente – Le goût des choses.....	119
Le numéro quatre – Des saveurs – Près du port – Des goûts et des couleurs – De la présence	
Chapitre trente-et-un – Au numéro quatre.....	123
Les conquérants – Le cinéma français – Des progrès et des régrès – Les mots sont des objets merveilleux – La part de l’ombre	
Chapitre trente-deux – Plus tard au centre de l’univers.....	127
Ici-haut – Paroles dans la nuit – La conquête du réel	
Mode d’emploi.....	131
Un livre numérique – Le livre doublement ouvert – Le livre en procès – L’édition finale	
Table des matières.....	133
Note de versions et téléchargements.....	136

## Note de versions et téléchargements

L'autorisation est donnée de télécharger tous ces fichiers et d'en faire l'usage qu'on veut, y compris public, aux deux seules conditions :

- citer ses sources (nom de l'auteur et adresse de l'ouvrage),
- n'attribuer aucun changement à l'auteur (même de typo et de mise en page) sans son accord explicite.

Le non-respect de ces conditions serait considéré comme un refus de la licence, et rendrait ipso facto applicable le strict droit d'auteur.

La version .2 de l'Anabasis du 12 novembre 2014 a été complétée d'un épilogue de quatre chapitres. Elle est constituée

d'une version HTML composée de

- 14 fichiers HTML : 8 fichiers contenant les 32 chapitres du récit, une page d'accueil, une table des matières, un « mode d'emploi », 2 fichiers d'images, et celui-ci
- 1 fichier JPG
- 1 fichier CSS
- 3 dossiers d'images contenant respectivement 16, 14 et 2 fichiers JPG

d'une version PDF au format A4 de 136 pages

d'une version ODT de 136 pages

La version .1 de l'Anabasis du 20 août 2014 est constituée

d'une version HTML composée de

- 13 fichiers HTML : 7 fichiers contenant les 28 chapitres du récit, une page d'accueil, une table des matières, un « mode d'emploi », 2 fichiers d'images, et celui-ci
- 1 fichier JPG
- 1 fichier CSS
- 2 dossiers, « images » et « images2 », contenant respectivement 16 et 11 fichiers JPG

d'une version PDF au format A4 de 120 pages

d'une version ODT de 120 pages